LE SKI "A LA GODILLE" (pages 16-17)

L'EXPRESS

1er FEVRIER 1957. — N° 293 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

FAUT-IL LACHER L'AFRIQUE NOIRE ?

GAI-Z-ET CONTENTS par François Mauriac

LES MYSTERES DE LA MER MORTE

par le R. P. DANIÉLOU

UNE JEUNE FILLE DU DAHOMEY
« *...Nous n'acceptons plus, ça vous étonne, de dire : oui missié.* »
(Jacques Roumain - poème antillais.)

0828

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Un Ange passe... L'auteur de l'attentat perpétré contre le général Salan, Ange Sallcetti, est arrêté. C'est un Européen au service d'organisations contre-terroristes. Scandale ? Non. Silence. Entre ces « ultras » et la droite classique, quel rapport y a-t-il ? Celle-ci continuera-t-elle à soutenir le gouvernement ? C'est après l'O.N.U. que M. Mollet connaîtra les résultats de la méthode qu'il a inaugurée pour sauver l'Algérie : le gouvernement par correspondance. Maurice Duverger, pour sa part, ne l'apprécie pas. — A Fontainebleau, c'est un ancien général d'Hitler, Hans Speidel, qui va prendre le commandement des troupes de l'OTAN. Pour le moment, il cherche ses légions. — Quel est l'Etat le plus indépendant du monde à l'égard du gouvernement de Washington ? C'est le Texas, et il le prouve en donnant son pétrole goutte à goutte. — En Hongrie, impasse totale. Mais les journalistes ont trouvé le moyen de ne pas écrire. En U.R.S.S., M. Kroutchev compte ses bombes. — En Afrique noire, trois forces se conjuguent pour que le vent de l'émancipation devienne tempête.

PARIS EN PARLE. — Au mystère des Manuscrits de la mer Morte, le R. P. Daniélou apporte sa réponse en 27 points. — Caroline de Monaco, bébé en or, a été vendue en effigie sur ce que la presse anglaise appelle la foire au bétail. — L'affaire Montesi marque, selon Marcel Pagliero, que l'Italie fait l'apprentissage de la démocratie. — Révolutionnaire, la nouvelle méthode de ski vous est expliquée en quelques dessins, etc, etc.

En page 3, le détail de notre sommaire.

POUR TÉLÉPHONER, 1 seul geste au lieu de 7 !

Pour appeler un de vos correspondants, vous êtes obligé, à Paris, de manier 7 fois votre cadran (3 lettres et 4 chiffres). Avec le Mémophone, il vous suffit de placer le curseur sur le nom du correspondant inscrit sur le tableau de l'appareil et l'appel se fait tout seul. Vous n'avez donc pas à rechercher ou à vous remémorer le numéro désiré, ni à le composer. De plus, le Mémophone a vaincu le « pas libre », car dans ce cas, il refait semi-automatiquement le numéro avec la célérité maximum ; la constance de répétition et la rapidité d'exécution vous donnent une priorité effective. Le Mémophone ne fait jamais de faux numéro. Un renseignement ne coûte rien et ne vous engage à rien. Demandez la documentation X.6 à S.A.N.E.M., 81, rue Saint-Lazare, Paris (9e) - TRI. 61-12.

* * * * *

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER (rappelé)

•

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTÉ
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Jean-Claude BRISVILLE, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Lettre aux intellectuels de gauche

Malraux s'est tu. Camus se tait. Mauriac avec courage refuse de désespérer. Il refuse de dire non à l'action, à la bonne volonté des hommes mais jusqu'à quand ? Ces hommes, qui s'étaient donné pour mission d'être les éclaireurs et les bâtisseurs d'une nation nouvelle au lendemain des heures tragiques qu'elle venait de vivre, semblent aujourd'hui non pas douter mais renoncer à leur mission. Pourquoi, je le leur demande ?

Pourquoi, Malraux, le combattant d'Espagne, n'élève-t-il pas la voix quand le peuple hongrois meurt pour une liberté que lui a si chèrement défendue en plusieurs points du globe ?

Pourquoi Camus se tait-il quand des individus appelés « Français d'Algérie » massacrent des Arabes qui vendent tranquillement leurs journaux dans leurs kiosques au cœur d'Alger ?

Est-ce parce qu'ils sont écœurés et qu'ils croient leur idéal sans espoir ? C'est une réponse qui nous vient à l'esprit, mais que, face à nous les jeunes, ils n'ont pas le droit de tenir. Ils n'ont pas le droit car ils nous enlèvent aussi le droit d'espérer et il n'y a rien de plus grave qu'une nation dont la jeunesse se réfugie dans l'inertie et qui renonce à l'action. N'est-ce pas le rôle de la jeunesse d'être à la pointe du combat pour la justice et la vérité ? Mais comment voulez-vous que nous jouions ce rôle si nos « maîtres » se retranchent dans leur tour d'ivoire ?

Vous devez, comme à l'époque de notre enfance, prendre la tête d'un libéralisme politique et social au service de l'humanisme et du pays. Il n'est pas de votre rôle d'être à la tête d'un mouvement politique mais vous devez créer le climat et l'ambiance nécessaires à sa formation. Car c'est là tout le problème : il faut à l'heure actuelle un mouvement politique authentiquement de gauche auquel la jeunesse pourra adhérer avec foi et espérance.

Ah ! Ne nous décevez pas et sortez bien vite de votre léthargie afin qu'à votre suite nous puissions redonner à la France son vrai visage : celui de Descartes, de Voltaire et de Péguy.

HUBERT BARTHELEMY.
Sainte-Menehould.

Le mythe Mendès

Le mythe Mendès, c'est Mendès France lui-même qui l'a détruit, aussi paradoxal, et aussi stupide que cela puisse paraître à dire.

Pourquoi ? C'est la question que je lui pose, vous pose et me pose. (...)

Je n'énumère pas les problèmes. Vous les connaissez et je suppose que vous possédez encore un exemplaire de la « plate-forme » qui est toujours d'une saine lecture à qui voudrait s'attaquer, à en édifier le gros-œuvre.

Conscients que vous êtes de la défaite de la gauche en ce « temps de la longue patience », il m'importerait de connaître quel espoir ou quel palliatif vous vous sentiez devoir, en conscience, administrer à cette jeunesse.

GERARD BALLARD,
Colombes.

On ne comprend plus

Pourquoi le nier ? Mendès France nous a déçus parce que trop politicien, et pas assez homme d'action. Il a commis des fautes en voulant ménager Mollet, pour ne pas rompre et profiter plus tard des voix socialistes. Son départ du gouvernement a été bien. Mais le soutenir une fois parti... alors personne ne comprend plus (...).

UN GROUPE DE MENDESISTES DEÇUS,
Paris.

Le silence du tombeau ?

M. Guy Mollet est très satisfait, je ne m'en étonne plus. Ce qui m'inquiète, c'est le désarroi et le silence de la gauche.

Le parti radical n'a pas encore choisi entre Edgar Faure, Morice et Mendès France. Le parti socialiste reste bouche bée devant le génial Guy Mollet.

Du côté des écrivains, Camus, Malraux, Mauriac, de Gaulle se taisent ou se recueillent.

Leur silence est-il celui du tombeau ? Sortiront-ils un jour de cette retraite où le dégoût les a jetés ? Est-ce simplement l'hiver et quand verrons-nous germer toutes ces graines invisibles sous le terreau gelé ?

Est-ce dans les colonnes de votre journal que nous trouverons une réponse à ces questions ?

FRANCIS BUSSON,
Paris.

[*Oui, bientôt. Nous y travaillons.*]

Encore un préalable

J'ai été extrêmement déçu par les prises de position de « L'Express » et celles de M. Mendès France sur le Marché Commun (...).

En effet, vous avez rejoint la cohorte nombreuse des conservateurs, de ceux qui n'ont pas confiance dans l'avenir de notre économie, de ceux qui veulent maintenir les situations acquises. Plus encore, vous devenez comme d'autres : vous multipliez les « préalables ». Ces « préalables » (la Sarre, Nasser, la « pacification », etc.) qui sont la manifestation de notre conservatisme profond (...).

Je le regrette pour M. Mendès France dont j'ai souvent admiré la lucidité et le courage mais la position de M. André Philip (qui sait allier une foi européenne sincère et une juste appréciation des nouvelles formes souhaitables de la présence européenne dans le monde) satisfait un bien plus grand nombre de jeunes qui ne sont pas obligatoirement (au contraire !) S.F.I.O.

F.A.G.
Le Havre.

Européen mais...

Je suis Européen. Je crois sincèrement que les grands ensembles économiques survivront seuls. J'étais donc partisan du principe du Marché commun, mais je suis consterné par ce que les débats et vous-mêmes nous avez appris des conditions dans lesquelles il risque de se conclure, en particulier en ce qui concerne les pays d'outre-mer.

N'y a-t-il pas, chez ceux qui se hâtent tant, certain calcul ? « Puisque les pays d'outre-mer sont perdus pour la France, se disent-ils, perdons-les à cinq. Ça se verra moins ! »

La peur n'est pas du côté des opposants, mais du côté des partisans de ce traité qui, tel qu'il est, ratifie la démission française.

Jean F.
Paris.

Chacun faisant un effort

Si l'Algérie possède beaucoup de Juanico... au nom bien de chez nous... ce n'est plus la peine d'envoyer nos enfants se faire tuer pour la réconciliation (...).

Pendant leurs courtes et rares permissions, nos fils nous ont tous parlé de cette catégorie de soi-disant Français qui nous font tant de mal et qui ne montrent d'ailleurs aucune sympathie pour nos militaires : eau, raisins, fruits, bois vendus à des prix d'or ou même simplement refusés. (...)

Si nos enfants font trente mois de service, ce n'est pas de gaîté de cœur et moins encore pour permettre aux ultras de prétendre maintenir leur dure loi égoïste et colonialiste sur une population prête à nous aimer et à aimer la vraie France ; cette population a très largement prouvé son amour pour nous pendant les grandes guerres, pour la libération de la France les Musulmans étaient bien plus nombreux que les Français d'Algérie et l'on retrouve leurs pauvres tombes dans chacun de nos cimetières.

Puissent, chacun faisant un effort, les mains se tendre en Algérie et s'étreindre amicalement pour la paix et la prospérité de tous.

LOUIS BLANC,
Lyon.

P. S. — Mes amis et moi-même aimerions que cette lettre soit publiée, toute ou en partie, afin de bien prouver aux Musulmans qu'ils ne sont pas méprisés par les Français de France.

Les Sudistes

Je viens de lire dans votre courrier de cette semaine deux lettres de lecteurs qui pensent que l'Européen d'Algérie qui vous a écrit le mot : « Un chacal est toujours un chacal » n'est pas représentatif des Français de là-bas.

Je voudrais vite les en dissuader (...)

Ayant moi-même vécu plusieurs années en Afrique du Nord, je peux répondre à vos lecteurs qu'au contraire l'opinion de M. Juanico est bien représentative des Européens d'Algérie. Ils sont exactement par rapport à nous ce que sont les « Sudistes » américains par rapport aux Nordistes (le problème noir étant remplacé par le problème arabe).

M. MONNET,
Montrouge.

[*A la lettre de M. Maurice Juanico, d'Alger, que nous avons publiée dans un précédent numéro, de nombreux correspondants ont répondu, en termes parfois fort vifs, Ainsi M. Baurel, de Conflans-Sainte-Honorine, M. Deschamps, de Golfe-Juan, Mme P. J., de Paris, M. Foussard, de Pornichet, M. Bernard U., de Marseille, J.-P. S..., étudiant de Toulouse, D. S., étudiant de Casablanca, etc.*]

Ni les grenades ni les matraques...

Continuez à défendre la politique du Front Républicain dont le seul représentant est maintenant Mendès France, notre vice-président (...).

Bravo pour l'article de Clostermann qui répond à ce soi-disant Français d'Algérie qui traite ses frères algériens de chacals.

Ni les grenades ni les matraques ne nous feront taire au peuple « mal informé » les vérités que vous osez écrire et que P.M.F. a le courage de dire du haut de la tribune de l'Assemblée.

J. CHOIN,
Membre du Parti Radical,
Pantin.

Incroyable mais vrai

Est-ce le retour des rappelés qui a ramené à la S.F.I.O. ou plus exactement au plan Mollet l'assentiment d'une majorité de l'opinion ?

Il faut le croire, car en se référant au déroulement des événements d'Algérie au début 1956 ils étaient du même ordre qu'en 1957.

Le public français a-t-il vu dans le retour de ses rappelés une amélioration, même superficielle, ou a-t-il considéré le rapatriement comme un geste paternel d'une plus haute importance, oubliant de là les perspectives de la politique française en Algérie ?

Préfère-t-il un déroulement normal des événements dans la tranquillité, à une politique audacieuse ? C'est vraisemblablement la réponse aux élections partielles.

Quoi qu'il en soit, si le peuple est fatigué, peut-être a-t-il besoin d'un repos ; alors qu'il sommeille, mais prenne bien garde de ne dormir trop profondément et ne se réveiller que trop tard.

L. B.
Dôle.

Ignorance ou hostilité

J'ai lu avec surprise et non sans une incontestable déception, dans votre numéro du 4 janvier 1957, l'article de J.-F. Chabrun sur Pevsner. Je ne comprends pas très bien pourquoi... vous n'accordez à Pevsner, l'un des plus grands artistes des cent dernières années, qu'une vingtaine de lignes sans même lui faire l'honneur d'une photo. Il y a déjà dans ce simple fait une confusion des valeurs extrêmement grave. Mais la teneur de l'article est bien plus fâcheuse encore. Je ne sais si la note dominante en est l'ignorance ou une hostilité mal déguisée. Il est certain en tout cas qu'une complète incompréhension aux problèmes débattus s'y rencontre à chaque ligne.

CHARLES DELLOYE,
Paris.

[*Il semble que Pevsner, dont le talent de sculpteur est indéniable, et à l'exposition duquel* L'Express *a consacré un compte rendu de 75 lignes (et non de 20), soit défendu par une chapelle d'admirateurs qui en ont fait leur dieu. Ce qui est leur droit le plus strict. Comme c'est le droit du critique d'évaluer, selon sa conscience, l'œuvre qu'il a pour rôle de présenter. Au demeurant, si nous avions placé son œuvre au niveau de l'importance que lui accordent ses fidèles, l'artiste lui-même, qui a de l'esprit, en eût très certainement été confus et gêné.*]

J.F.C.

Au moins une date

Nous sommes ici un grand nombre de maintenus. Mais surtout nous avons beaucoup de camarades qui nous ont quittés voilà déjà de longs mois, pour aller combattre en Algérie (...).

J'ai reçu une lettre d'un camarade, perdu dans un petit poste du bled : « *Voici un an que nous sommes maintenus. De notre libération aucune nouvelle. Il est difficile d'échapper au cafard. Il y a des moments où c'est très dur.* »

Ce que nous demandons c'est une précision. Au moins une date (...).

Il est vrai que notre avenir importe peu à ces messieurs du gouvernement. Notre vie n'a de valeur que si on peut la sacrifier en A.F.N.

R. L.
Allemagne.

Journal bourgeois

Une fois de plus, votre journal se montre un journal de bourgeois. « L'Express » par la bouche du général de Gaulle glorifie les soldats de métier !

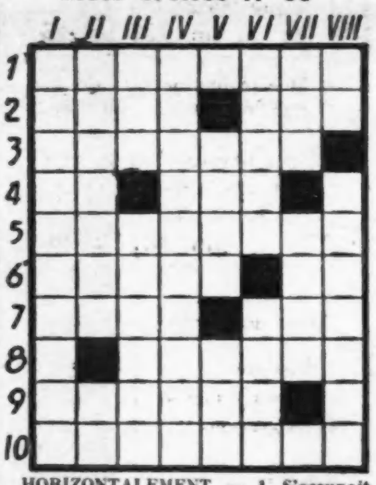
Pauvre France qui compterait sur eux pour sortir de l'ornière ! Heureusement qu'il y a d'autres valeurs morales dans notre pays sinon ce serait le fascisme.

A quand l'apologie du général Faure ?

S. T.,
Toulouse.

[*Nous rappelons à nos correspondants qu'il est exclu de donner ici hospitalité à leurs lettres — et* a fortiori *de leur répondre directement — lorsqu'ils ne mentionnent pas clairement nom et adresse.*]

Mots croisés N° 68



HORIZONTALEMENT. — 1. S'occupait des as. — 2. Se remplit surtout le dimanche. Caracas pour Lima. — 3. Dont l'interprétation prête à discussion. — 4. Commun à Moscou et à Plougastel-Daoulas. Déploie peut-être sa gorge. — 5. Sa cave a parfois plus d'eau que de vin. — 6. Unité monétaire peu employée par le clochard. Peuvent malgré leur nom être proférées par un édenté. — 7. Abrite des Européens, non loin d'une fameuse corne. Parmi ses étranges créations, figure un précieux insecte lamellicorne. — 8. Qui n'a pas de raison d'être. — 9. Monte plus facilement qu'elle ne descend. — 10. Un peu creuse entre croupe et garrot.

Solution du N° 67

VERTICALEMENT. — I. Imité par l'homme, à ses débuts. — II. Qui n'a rien à redouter du garde-champêtre. Indique une quantité, très grande ou très petite. — III. L'Occident y fait défaut. Mot d'ordre de marins, de banquiers ou de photographes. — IV. Il peut en avoir une qui écrit sur un autre. — V. Désinence d'ustensiles ménagers. Eût fait jadis d'un albuminurique un contribuable heureux. — VI. Joyeusement étalé par un joueur grec. Conservateur qui imposa les riches. — VII. Pluriel un peu paradoxal. Egalement populaire. — VIII. Au nord, on peut voir la Vendée. Mise à la table.

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

ATTACHE DIRECT.
administratif 25 ans environ pour Import, Cie aérienne. Format. H.E.C. ou simil. Ecr. Sté Fse PSYCHOTECHNIQUE, 117, rue Réaumur, Paris-2e

Importante Société industrielle recherche :
INGENIEUR 25-30 ans (Gdes Ecoles)
pr investissements. Env. C.V. à n° 39.820 Contesse Publ. 20, av. Opéra, Paris (1er) qui transmettra

IMPORTANTE SOCIETE INDUSTRIELLE recherche pour applications et développement MATERIEL NOUVEAU ouvrant LARGES PERSPECTIVES D'AVENIR :
INGENIEURS
TECHNICO-COMMERCIAUX
Formation grande école de préférence, pour l'un des domaines suivants : - Télécommunications, commutations, machines à calculer - Redresseurs industriels, appareillage courant continu - Pièces détachées radio. Adresser C.V. n° 39.982 Contesse Publ. 20, avenue Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

Très importante Société Parisienne de Construction électrique recherche :
INGENIEURS
DEBUTANTS DE PREMIER PLAN
ou UNIVERSITAIRES
Intéress. par recherches scientifiques pratiques pour étude d'équipement installations atomiques. Ecr. à n° 40.252 Contesse Publ., 20, av. Opéra, PARIS (1er) qui transmettra

Importante Société industrielle recherche :
SECRETAIRE
Fme expérimentée 25-35 ans pour SERVICE TECHNIQUE format. secondaire et connaiss. Anglais de préfér. Env. C. V. à n° 39.826 Contesse Publicité, 20, av. Opéra, Paris (1er) qui transmettra

PROPRIÉTÉS

RECHERCHE POUR ACHAT
PROPRIETES agrément ou rapport
Agence LAGRANGE, 34, r. Pasquier, PARIS

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 19, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises
- La Semaine, Politique . p. 3
- Gouvernement par correspondance, *par Maurice Duverger* .... p. 4
- Algérie. En deux mots p. 5
- Loisirs .... p. 6

Les affaires étrangères
- Opinions : guerre froide, 2e chapitre .... p. 7
- U.R.S.S., Cachemire .. p. 7
- A quoi sert l'O.N.U., *par A Bevan* .... p. 8
- Hongrie, Angleterre, Texas .... p. 8
- ***L'homme de la semaine :*** **LE GENERAL HANS SPEIDEL,** par ★★★ .... p. 9

Actualités
- Médecine, Technique.. p. 10
- L'affaire Montesi ou l'apprentissage de la démocratie, *par Marcel Pagliero* .... p. 11
- Justice, Publicité .... p. 11
- Je, tu, il .... p. 12
- Presse, Sports, Haute Couture .... p. 21

La marche des idées
- **Faut-il lâcher l'Afrique Noire ? .... pp. 13, 14, 15**
- Une révolution : le ski à la godille........ pp. 16, 17
- **Le mystère de la mer Morte, *par le R.P.* DANIELOU. .... pp. 18, 19, 20**

Paris en parle
- Théâtre .... p. 22
- Opéra, Cinéma ...... p. 23
- Expositions .... p. 24

Lettres
- On vous en parlera, Ecrivains, Cinéma, Poésie p. 25
- La critique catégorique, Essai, Art, Roman, Histoire .... p. 26
- Mort et transfiguration de Marx .... p. 27

Les pages au féminin
- Arts ménagers, Gants p. 28
- Pas cher, Recette .... p. 29
- Femmes .... p. 30
- Le fonds d'une discothèque (musique religieuse, oratorios, opéras et opéras-comiques, musique de chambre) p. 31
- Le Test .... p. 32

Et

GAI-Z-ET CONTENTS, ***par François MAURIAC*** **........ p. 32**

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

« Après l'O.N.U. » !

Ah ! ma foi ! oui, tarte à la crème. *Voilà ce que j'avais remarqué tantôt :* tarte à la crème! *Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de* tarte à la crème ! Tarte à la crème, *morbleu !* Tarte à la crème !

(Molière, L'Ecole des Femmes.)

« IL faut renverser Guy Mollet », déclarent cette semaine certains leaders modérés, et notamment M. Duchet. Mais *après l'O.N.U.* Le gouvernement tarde à préciser sa politique algérienne en termes concrets et non par de vagues déclarations de principes. Il le fera, *après l'O.N.U.* L'Assemblée souhaite un débat sur l'Algérie. Bien sûr, *après l'O.N.U.* Les auteurs de l'attentat dirigé contre le général Salan ont été arrêtés, un réseau contre-terroriste identifié à Alger. Des noms, des précisions, des décisions aussi ? *Après l'O.N.U.*, M. Maurice Faure doit aller à Tunis sceller la réconciliation. *Après l'O.N.U.* Les modérés veulent faire mettre hors la loi le parti communniste ; le M.R.P. réclame la signature rapide d'Euratom et du Marché Commun ; le débat ouvert sur l'Afrique noire ravive l'urgence d'une révision constitutionnelle. *Après l'O.N.U.*, morbleu! *Après l'O.N.U.*

Cette semaine, *« après l'O.N.U. »*, nouvelle tarte à la crème, permet au gouvernement d'avoir, provisoirement, réponse à tout et d'imposer silence à tous.

La politique du pire ?

Provisoirement, car cette manœuvre se retourne déjà contre le gouvernement.

M. Guy Mollet sait que M. Duchet, secrétaire général des Indépendants, réconforté par le succès de son candidat à l'élection du premier secteur de la Seine et plus encore par l'échec cuisant de M. Poujade, annonciateur de prochains ralliements, a condamné son cabinet. « La politique algérienne du gouvernement est catastrophique », a déclaré, en effet, M. Duchet, qui a ajouté aussitôt : « Nous laisserons se dérouler les débats à l'O.N.U., mais après... »

Dans ce péril extrême, M. Guy Mollet s'efforce au moins de gagner du temps.

● A sa lettre, tous les groupes ont répondu en donnant leur accord à la suggestion du président du Conseil d'une rencontre pour l'élaboration d'une politique commune sur l'Algérie. Tous sont également d'accord sur trois principes : indissolubilité des liens entre la France et l'Algérie ; nécessité de donner un nouveau statut à l'Algérie ; incompétence de l'O.N.U. dans l'affaire algérienne.

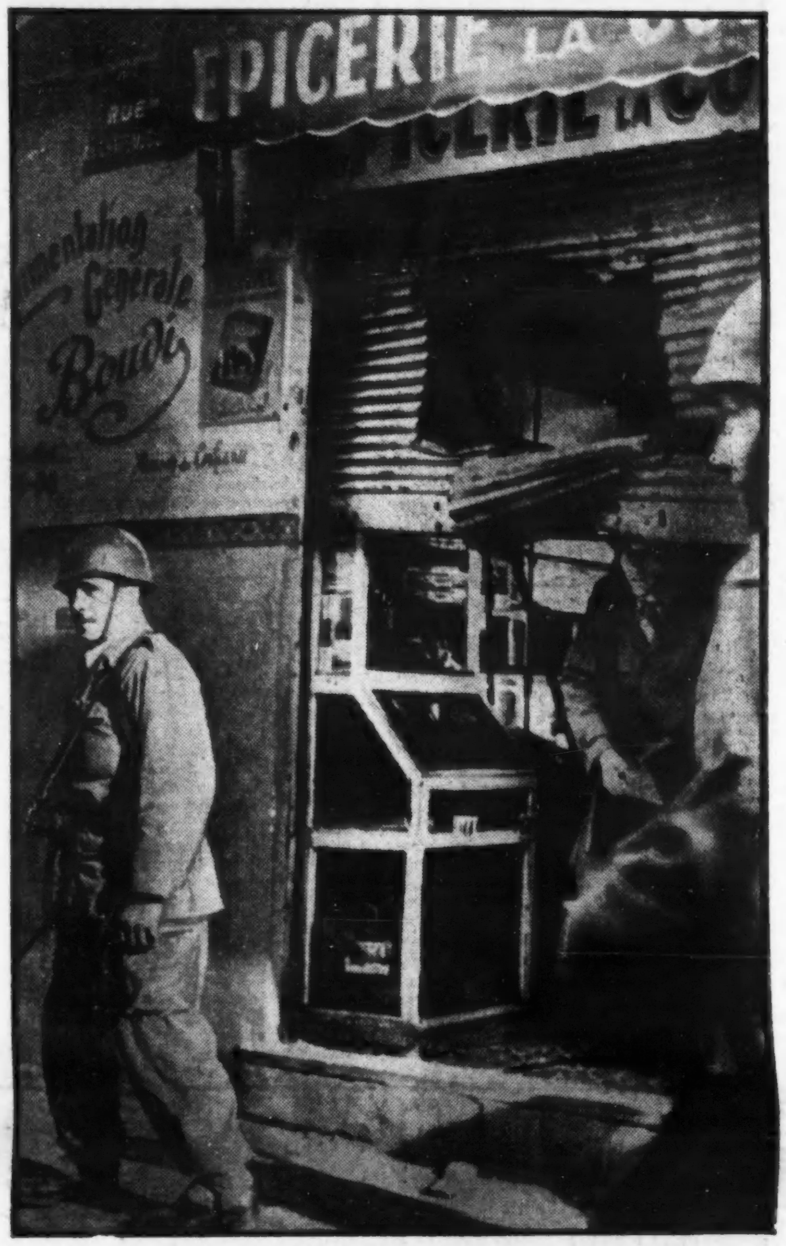
Mais tous critiquent les méthodes du président du Conseil : les radicaux regrettent la procédure qu'il emploie ; U.D.S.R. et modérés se plaignent d'une tentative visant à associer leur parti à une action gouvernementale qu'ils condamnent sur divers plans, d'ailleurs opposés.

Tous enfin, sur le fond, formulent également de vives critiques ou des oppositions sérieuses, qui portent en particulier sur le principe d'élections libres intervenant trois mois après le « cessez-le-feu » (M.R.P., U.D.S.R., radicaux, R.G.R., modérés), sur le collège unique (républicains sociaux et modérés), sur la politique Lacoste (radicaux, U.D.S.R.), etc.

● Il est clair que le débat de l'O.N.U. n'apportera aucune solution au problème algérien. Tout le monde le sait et tout le monde l'a dit : *édulcorée ou anodine, elle* (la résolution de l'O.N.U.) *ne tranchera pas le problème,* vient de déclarer M. Soustelle.

Mais ce que personne n'a encore osé dire, c'est qu'une condamnation violente des Nations Unies donnerait à M. Guy Mollet la possibilité de maintenir la fiction d'une unanimité nationale autour de sa politique algérienne. Va-t-il jusqu'à la souhaiter, comme le suggère Paul Dehême dans sa lettre d'information ?

Il y a pourtant des cartes à jouer à New York pour stopper l'offensive des adversaires de la France. L'affaire du Cachemire a discrédité l'Inde.



LE MAGASIN D'UN GRÉVISTE DANS LA CASBAH
Derrière le rideau de fer, le mur de la méfiance

Le voyage du roi d'Arabie séoudite (qui sera son propre ambassadeur plus que celui de Nasser) permettra au gouvernement américain de faire la preuve de ses bonnes intentions à l'égard de la France. On voudrait être sûr que nos représentants jouent ces cartes et recherchent vraiment l'apaisement à New York pour pouvoir, enfin, le rendre possible à Alger.

POLITIQUE

La droite est-elle une passion ?

AU fil de l'actualité, ce n'étaient, dimanche dernier, que trois nouvelles sans grande importance.

Au début de la matinée, une dépêche datée d'Alger : l'auteur de l'attentat au bazooka dirigé dix jours plus tôt contre le général Salan avait été arrêté, avec onze complices. C'était un Européen, dont on ne révélait que le prénom : Ange (on sut plus tard son nom : Salicetti) ; l'âge : 35 ans ; l'appartenance politique : extrême droite clandestine ; et un point de repère : ancien combattant d'Indochine.

Au milieu de l'après-midi, extraits d'un discours que venait de prononcer M. Poujade à La Réole. Le « chef » ignorait encore sa déroute électorale ; il menacait : « Entre la IVe République et nous, c'est une question de vie ou de mort. »

A la fin de la soirée, enfin, de Paris : avec 170.000 voix, M. Julien Tardieu, candidat de la droite dans la compétition électorale du 1er secteur, l'emportait haut la main, précédant de près de 100.000 suffrages son adversaire communiste.

Trois hommes, trois attitudes, n'est-ce pas ? Quel rapport, en effet, entre Ange, l'homme au bazooka, Poujade qui veut « étrangler la gueuse », et Tardieu, ce « modéré », prototype du conservateur ?

La dynamite

Un point commun pourtant : chacun d'eux est un visage de cette passion multiforme qui s'appelle la Droite. Car la Droite, pour certains d'entre eux au moins, est une passion.

→

Départ de Paris chaque SAMEDI
Retour le LUNDI matin
janvier février
1 ou 2 semaines de
SKI
à partir de 13.500 fr tout compris
mars avril
Départs spéciaux pour Mardi gras et Pâques
Association de Tourisme
VOIR ET CONNAITRE
174, rue Saint-Jacques - PARIS (Ve)
ODEon 72-21

GOUVERNEMENT PAR CORRESPONDANCE

par Maurice DUVERGER

MAURICE DUVERGER

QUE M. le Président du Conseil, à la veille des discussions de l'O.N.U., ait le souci de faire approuver sa politique algérienne par une majorité aussi large que possible, rien de plus naturel. Ce qui surprend, en l'occurrence, c'est la procédure employée. Un débat parlementaire terminé par un vote de confiance semblait s'imposer. M. le Président du Conseil a craint « que nos adversaires ne retiennent surtout les déclarations de l'opposition et... les réserves légitimes que pourraient être amenés à faire ceux-là mêmes qui sont favorables aux grandes lignes » de sa politique. Il a donc invité ses prédécesseurs (général de Gaulle exclu) et les chefs de groupe (communiste et poujadiste exclus) à approuver les « principes de base » de la déclaration qu'il a rédigée lui-même, unilatéralement.

Un piège assez habile

L'efficacité du système est douteuse. Empêcher les oppositions et les « réserves légitimes » de s'exprimer ne les empêche pas d'exister. A feindre de les dissimuler, il se pourrait bien qu'on accroisse l'importance que nos adversaires leur prêtent : en éclairant les oppositions, un débat public en eût précisé les limites. Rien de plus superficiel d'ailleurs que l'unanimité recherchée par M. le Président du Conseil : elle concerne seulement des « principes de base » que personne n'a définis. La droite n'y veut pas inclure les élections au collège unique, lesquelles forment la clef de voûte du système : que reste-t-il alors ?

On peut se demander si M. le Président du Conseil a inventé cette procédure bizarre pour renforcer la position de la France à l'O.N.U. ou pour consolider sa propre position gouvernementale. Sa manœuvre a l'allure d'un piège assez habile : en n'approuvant pas la déclaration de M. Mollet, les leaders politiques risquent de se priver des indispensables voix socialistes lors d'une prochaine investiture ; en l'approuvant, ils se privent d'une argument contre le ministère actuel et chargent leur avenir politique d'une lourde hypothèque. Mais ces petites astuces sont payantes à court terme seulement. A long terme, on pardonnera mal à M. le Président du Conseil d'avoir tâché d'entraîner tous ses collègues dans sa faillite en essayant « de leur refiler l'ardoise de ses erreurs ».

Un « conseil national » ?

En vérité, cette manœuvre ne peut se comprendre que replacée dans l'ensemble des méthodes employées par M. le Président du Conseil à l'égard de ceux qui n'approuvent pas sa politique. Par une série de mesures de détail, variées, discrètes, obliques, indirectes, il s'agit tout simplement de les empêcher d'exprimer leur opinion. Les poursuites contre des universitaires et des journalistes ont d'abord créé un certain climat de crainte larvée : bon départ. Puis on s'est attaqué plus directement à la presse libre, suivant la technique des ministres de la Restauration : en tâchant de l'anéantir financièrement. Les mesures prises contre « Le Monde », les saisies en Algérie, les discriminations dans la publicité ou les abonnements officiels (1) dessinent une ligne convergente. Ensuite, la tolérance (pour ne pas dire la complaisance) à l'égard d'une équipe d'hommes de main a permis de supprimer en fait la liberté de réunion à Paris, où son importance politique est la plus grande.

Une étape nouvelle est maintenant franchie. Après les libertés des citoyens, les prérogatives du Parlement sont mises en cause à leur tour. La lettre de M. le Président du Conseil est très claire : l'expression parlementaire d'une opposition, et même celle de « réserves légitimes », sont jugées par lui dangereuses pour l'intérêt national, parce qu'elles font le jeu de l'adversaire. Un tel raisonnement n'est pas insoutenable : beaucoup l'ont soutenu depuis longtemps, qui n'étaient pas tous disciples de Charles Maurras ; la nouveauté est de le rencontrer sous la plume d'un socialiste officiel. Sa signification doit être bien comprise : c'est le fondement même du régime républicain qui est mis en cause.

Si la lettre de M. le Président du Conseil attaque ainsi ouvertement, pour la première fois, le système parlementaire, ses actes vont dans le même sens depuis longtemps. La plupart des décisions importantes de ces derniers mois ont été prises par de petites équipes irresponsables, mettant le Parlement et l'ensemble des ministres devant des faits accomplis. Expédition d'Egypte, arrestation de Ben Bella, incidents marocains : les mêmes mains ont noué dans l'ombre ces intrigues. La vie politique française tend à devenir plus proche des petites cours de la Renaisance italienne que des traditions démocratiques. Seule, une différence de style les en distingue profondément. La même différence empêche de confondre avec le fascisme ce qu'un humoriste pourrait nommer le « molleto-fascisme ».

Il est probable, d'ailleurs, que M. le Président du Conseil n'a pas conscience de ces errements. Au moment même où il s'efforce de réduire au silence l'opposition dans la presse et dans le public, où il tente de remplacer le Parlement par une sorte de Conseil national *ad hoc* fonctionnant par échange de correspondance, il se juge sans doute bon républicain, parfait démocrate et socialiste authentique.

M. D.

(Copyright « L'Express ».)

(1) Depuis le 1er janvier 1957, les ambassades à l'étranger ne reçoivent plus, par les soins du Quai d'Orsay, « Le Monde » par avion, mais « Le Figaro »...

→

La passion d'Ange et de ses amis, c'est la vérité de la dynamite. Combien sont-ils aujourd'hui, en France, qui ont choisi de vérifier la première moitié de la formule de Malraux (1) : « La Droite vit d'imposer et la Gauche vit de convaincre » ?

Un certain nombre d'événements récents donneraient à penser qu'ils sont plus nombreux qu'on ne l'imagine : chasses au musulman dans les rues d'Alger ; grenades artisanales du Vél' d'Hiv' ; et, dans une flaque de sang, à minuit, le mardi 22 janvier, sur le trottoir de la rue Danton, Jean-Pierre Salabelle, 28 ans, chef du service d'ordre du « Rassemblement National » de Tixier-Vignancour, abattu d'une rafale de mitraillette tirée à travers la vitre d'une voiture volée.

Ceux-là sont bien dans la tradition de vengeance, d'exaltation aveugle, de violence, qui fit la continuité de la Droite et explique sa cruauté dans la répression au moins autant que les intérêts et les idéologies. Ils sont les héritiers de l'aile extrémiste des ligueurs d'avant guerre, des Boulangistes, des Versaillais, de la Terreur Blanche de 1848 et des ultras de 1815. Par cette poignée de desperados, la Droite montre qu'elle sait encore haïr.

Les « révolutionnaires »

Autour des Ange Bazooka et autres chevaliers de la mitraillette, les troupes de réserve : petite foule agitée et furieuse qui se proclame « révolutionnaire ». Leur « Révolution » est la copie servile et discrète de celle qu'appelaient de leurs vœux les jeunes bourgeois « nationaux » de 1934 et qui signifiait pour eux, comme pour leurs successeurs de 1957, « coup de balai, heure H, jour J, écrasement du Parlement, des syndicats, des partis et construction d'un Etat fort » (2).

Cette Droite-là, dont la moindre contradiction n'est pas le recours à l'étranger, par haine civile, de Français qui se disent nationalistes, a eu déjà son heure : « la Révolution Nationale ». Avec Bucard, Darnand, Doriot — l'ancien communiste qui devait « ramener les ouvriers à la Nation » — elle a été au pouvoir de 1940 à 1944, sous la protection de l'occupant.

Aujourd'hui, on la trouve dispersée entre soixante-dix mouvements, associations, unions, comités d'extrême droite qui s'enchevêtrent et réunissent ensemble, en tout, une dizaine de milliers d'adhérents ; autour de quelques revues et journaux affectés par une obsessionnelle dénonciation, un permanent règlement de comptes ; dans certaines de ces organisations d'anciens combattants, nées de la guerre d'Indochine ; ou encore dans ces formations hétérogènes qui s'arrogent, par peur aussi, l'exclusivité de la défense, outre-mer, d'une « présence française » qu'elles ne conçoivent que raciste et colonialiste.

Vichyssois et Résistants

Le catalogue complet des molécules de ce microcosme occuperait un annuaire du téléphone. En voici donc quelques échantillons :

● La réhabilitation du régime de Vichy est le thème central du groupe animé par M. René Malliavin (Michel Dacier), autour des deux publications qu'il dirige : la revue *Ecrits de Paris* et l'hebdomadaire *Rivarol* (tirage annoncé : 50.000 exemplaires). Dans cette tendance se plaçaient également la revue *Réalisme* qui a fusionné avec l'hebdomadaire *Paroles Françaises* pour donner naissance à *France Réelle* ; et aussi *La Fronde*, maintenant absorbée par *Rivarol*, et par son mouvement « Les Amis de Rivarol ». On cousine avec *Nouveaux Jours*, un brûlot, avec *Dimanche-Matin* et même — mais à la mode de Bretagne seulement — avec *Le Bulletin de Paris*, très grand-bourgeois (23.000 exemplaires) (3). C'est une reconstitution des ligues d'avant guerre, avec un soutien plus marqué à l'idéologie fasciste et, en revanche, un certain déclin des thèmes purement nationalistes.

● *L'Action Française* tente de se survivre dans *Aspects de la France* (tirage : 30.000 exemplaires), dirigé actuellement par M. Calzant. Mais la minorité résistante de l'A.F. a suivi, lors de la rupture avec les « Vichyssois », M. Pierre Boutang dont l'hebdomadaire *La Nation Française*, moins violemment hostile au régime, est sans doute l'élément le plus lucide de toute cette presse. Enfin, quelques isolés venus de l'A.F. sont groupés autour de M. Philippe Buren et de son bimensuel *Le Nouveau Régime*. Mais comme toute cette droite pensante manque d'un historien à la Bainville, d'un doctrinaire comme Brasillach et surtout d'un pamphlétaire à la Béraud !

Plaque tournante

● Situation plus confuse et prolifération plus grande encore dans le secteur dit « Anciens Combattants » où l'on ne trouve pas moins de 130 organisations

La grande majorité de ces organisations font œuvre d'entraide et ne mènent nulle action politique, même si certains de leurs dirigeants ont parfois une tendance idéologique marquée.

Il en va tout autrement d'un certain nombre de formations nées sur le modèle du « Comité d'Entente des A.C. pour la Défense de l'Union Française, de la France et de son Armée » créé en 1953 par M. Pierre André, député indépendant de Meurthe-et-Moselle. « L'Unité Française », la « Défense de l'Union Française » reviennent dans tous les sigles de ces associations, qui ont toutes plus ou moins les mêmes dirigeants — Me Engrand, le général Tricon-Dunois — et s'assignent des objectifs exclusivement politiques.

Selon la formule des « Croix de Feu » d'avant 1939, base du Parti Social Français (PSF) du colonel de La Rocque, ces organisations sont la véritable plaque tournante de toute la droite.

D'un côté, par les convictions extrémistes ou revanchardes de certains de leurs dirigeants et leurs amitiés politiques, elles touchent à ces rassemblements et contrôlent plus ou moins cette presse dont la propagande fabrique les hommes de main des « services d'ordre » et sécrète finalement les Ange Bazooka.

En même temps, leurs dirigeants ont un pied dans le système politique par la participation active, et d'ailleurs nécessaire pour eux électoralement, des parlementaires et des leaders de la droite et du centre aux manifestations et rassemblements d'anciens combattants.

Finalement, c'est la masse même des adhérents aux amicales, fédérations et unions qu'ils prétendent mobiliser pour appuyer leur action politique, bien que leurs motions soient généralement « votées » en l'absence des militants. C'est ainsi qu'on a pu entendre, en mai 1956, la puissante Union Nationale des Combattants (UNC) demander, en conclusion de son congrès, au gouvernement « d'engager la lutte contre les partis qui organisent la trahison dans l'affaire algérienne ». Et on sait le rôle des porte-parole des anciens combattants dans le 6 février d'Alger ou les émeutes de janvier, leurs pressions constantes sur le gouvernement.

Pour « l'Algérie française », et contre « la trahison » : voilà les étendards qui ont soudain rassemblé, fusionné toute la droite au son d'une musique guerrière. Enfin un signe de ralliement, un test simple et clair. Après des années de tâtonnements, après le vide et le désarroi qui ont suivi la disparition de Vichy, après avoir été divisée dans ses réactions devant des hommes qui ont su incarner à la fois le patriotisme et le mouvement (de Gaulle, Mendès France), la droite tient enfin une nouvelle chance avec l'Algérie, terre « française » en péril. D'un côté les « patriotes », les « nationaux » qui veulent « maintenir ». En face toutes les formes et toutes les nuances de la « trahison ».

Et dans ce nouveau creuset où se retrouve la droite réconciliée — et une droite qui est redevenue majoritaire dans la nation — on voit pêle-mêle les anciens vichystes et d'anciens gaullistes ou mendésistes fourvoyés.

L'exemple de l'un de ces hommes, ex-gaulliste courageux, ex-mendésiste exalté, est assez significatif : celui de l'avocat du 6 février d'Alger, Me Biaggi.

Quatre visages

Me Biaggi est un avocat parisien, ancien résistant, grand mutilé ; il dirige un « Groupement pour la Défense de l'Union française » dont la plupart des adhérents, civils et militaires, ont vécu ou servi en Indochine et surtout en Afrique du Nord. Il a des « amis » partout : dans l'armée d'Afrique du Nord, où il a patronné la formation de

(1) Dans *L'Express* du 29 janvier 1955.

(2) Paul Sérant : « Gardez-vous à gauche », collection Libelles.

(3) A noter que, successivement, *Rivarol*, *Nouveaux-Jours*, le *Bulletin de Paris*, *La Nation Française* ont adopté le format de *L'Express*.

chez votre Tailleur
Jeunesse de LAJEUNESSE
la draperie qui tient

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

SOLDES
FORMIDABLES
MONTY
23, avenue Victor-Hugo - PASsy 83-19

CHEMISES popel. Alsace, depuis ...	1.200 f.
PYJAMAS popel. Alsace, depuis ..	2.400 f.
CHEMISES nylon, valeur 3.980 f.	2.750 f.
VESTES DAIM, valeur 29.800 f.	19.500 f.
VESTES Harris Tweed, depuis	11.900 f.
PARDESSUS hiver, depuis..........	13.900 f.
LODEN Autrichien, depuis	12.900 f.

commandos de volontaires ; parmi les organisations extrémistes d'Alger, dont deux, trop remuantes, ont été dissoutes par M. Lacoste en décembre dernier et se survivent néanmoins dans une semi-clandestinité ; dans tous les états-majors d'anciens combattants ; dans la politique parisienne aussi.

Les troupes de ce grand résistant n'appuient-elles pas, le cas échéant, les campagnes de M. Tixier-Vignancour et les efforts du petit groupe pétainiste de l'Assemblée, animé par Me Isorni, avocat de l'ancien Maréchal ?

Me Biaggi (« BAT » pour ses intimes) a quatre visages : défenseur de la « Présence française », ancien combattant, citoyen discipliné et adversaire du régime. Il peut faire un bout de chemin avec des «modérés», hommes du système, comme M. Duchet ; avec l'avocat N° I de l'Algérie française qu'est M. Jacques Soustelle ; avec des vichyssois recuits d'amertume et de ressentiment comme M. Calzant ; et aussi avec ces garçons de vingt ans qui étouffent parce qu'ils n'ont rien à voir avec ces querelles nées et envenimées alors qu'ils ne jouaient pas encore aux billes. Il peut même, par solidarité corse, voter pour M. Stefanaggi après avoir, par conviction politique, saboté ses réunions électorales.

Feu Poujade

A côté de ce Janus courageux qui est dans la lignée des aventuriers, beaucoup de rageuses impuissances se résolvent en articles fielleux, en propos rancuniers et en appels au meurtre, et font laborieusement carrière dans la « virilité », en collectionnant les paires de gifles. Et combien d'arrivistes qui jouent la droite gagnante, par calcul.

On peut passer rapidement sur une excroissance temporaire de la droite en voie de résorption : le poujadisme. Il a incarné un moment la révolte des part-prenants contre le fisc, puis l'espoir d'une nouvelle « Révolution Nationale » où le grand soir de la crémerie et de la mercerie donnerait naissance à une France nouvelle. Mais l'équivoque était trop voyante, une logomachie de chef-lieu de canton masquait trop mal la nullité du « chef » et les contradictions de la troupe : Poujade a perdu ses « pères tranquilles », un peu effrayés par toute cette virulence ; il a manqué le virage vers les ruraux, n'a jamais pu entreprendre la reconversion populaire de son mouvement et s'est finalement retrouvé, dimanche dernier, assis entre deux chaises.

Un moment pourtant, l'astuce et l'énergie de certains de ses jeunes lieutenants avaient créé un bouillonnement dans un petit secteur du marécage d'indifférence où, tour à tour, le M.R.P., puis le R.P.F. ont trouvé un appoint électoral non négligeable.

Travaillant des milieux un peu négligés — étudiants, jeunes, petits cadres — ils avaient enregistré, à Paris du moins, d'indiscutables succès. Ils s'apprêtent aujourd'hui à rejoindre la droite de gestion, celle qui est dans le régime, celle que Malraux appelle « la Droite épaisse ».

La Droite épaisse

Cette Droite épaisse va très loin au Parlement. Elle vient de s'adjoindre un nouveau représentant en la personne de l'honorable M. Julien Tardieu.

M. Tardieu a 61 ans. Son patronyme faisait déjà partie du folklore « modéré »; il reste à espérer que son ancienne profession — il était avant guerre, à Sète, liquidateur judiciaire — ne le conduise pas à user de son expérience envers le régime. Il est ancien combattant de la première guerre, résistant de la seconde. Il appartient depuis 1928 à l'Alliance Démocratique de Pierre-Etienne Flandin. Conseiller municipal de Paris depuis 1947, il a évolué, comme tant d'autres, du R.P.F., qui l'avait fait élire, aux Indépendants en 1953. Son adversaire communiste, M. Monjauvis, est pour lui une vieille connaissance : il a déjà fait campagne contre lui en 1928, 1932, 1936 dans le 13e arrondissement. Bref, un conservateur bon teint, auquel sa revanche d'hier ne tournera pas la tête.

Au Parlement, M. Tardieu sera de bonne compagnie. Avec ses amis, il réclamera l'interdiction du parti communiste, tout en espérant bien ne pas l'obtenir : il ne s'agit nullement de contraindre à une redoutable clandestinité un parti si fortement organisé, mais seulement de pouvoir dénoncer dans les meetings les « mauvais Français » qui protègent « le parti de l'étranger ». Ne faut-il pas que les modérés soulignent les rares traits qui les distinguent des M.R.P. et des socialistes ? Car M. Tardieu votera, bien entendu, pour le gouvernement Mollet, jusqu'au jour où ses amis, ragaillardis par le renfort poujadiste, décideront que, pour appliquer leurs idées au pouvoir, mieux vaut y mettre leurs hommes.

Me JEAN-BAPTISTE BIAGGI
La droite « virile »

M. JULIEN TARDIEU
La droite épaisse

Des réflexes de possédants

Le modérantisme de M. Tardieu et de ses amis a, lui aussi, ses grands ancêtres et ses lettres de noblesse, trois ismes qui s'appellent Légitimisme, Orléanisme, Bonapartisme. En lui, les trois courants qui se sont succédé chronologiquement depuis un siècle et demi, puis sont venus à composition et à coexistence sous la IIIe République, se sont enfin confondus.

A leur manière, pour ces hommes aussi, la Droite est une passion. Bien attiédie certes, puisqu'il ne s'agit que d'abriter, derrière des idéologies vacillantes, les intérêts d'une fraction et, derrière les slogans d'Union Nationale, les privilèges de quelques groupes. Si le modérantisme de beaucoup d'entre eux ne laisse guère de place à la haine, sentiment fort, il se nourrit de cette peur et de ce ressentiment, réflexes de possédants, qui sont en définitive les sources profondes de la Droite en même temps que l'origine de toutes ses contradictions.

Pierre VIANSSON-PONTE.

ALGÉRIE

Un « Ange » passe

(De notre correspondant à Alger.)

SI l'O.N.U. continue de reculer chaque fois le débat sur l'Algérie, la grève ne finira jamais, se disent aujourd'hui les Algériens. Mais il est probable que, de toutes façons, le F.L.N. ne reconduira pas la grève que les musulmans ne peuvent pas supporter très longtemps. Déjà, au bout de quatre jours, de nombreux musulmans, en particulier ceux qui sont employés dans les établissements hospitaliers, ont demandé discrètement à leurs employeurs qu'ils trouvent une solution pour les faire conduire sans danger au lieu de leur travail. Le F.L.N. surestime la passion nationaliste de ses troupes : celles-ci peuvent très bien se faire tuer, arrêter quelques jours le travail, accepter tous les sacrifices, mais elles ne peuvent pas longtemps perdre leurs biens et laisser mourir de faim leurs familles.

A Alger, la grève a été suivie au début à 100 % (ce qui n'empêchait pas les journaux locaux de titrer : « Piteux échec de la grève »). Les halles, les marchés n'ont pas fonctionné. Le système de ravitaillement par l'armée s'est effectué tant bien que mal. Dès le mardi, cependant, presque toutes les épiceries mozabites étaient ouvertes. Dans les administrations, le travail marche au ralenti : le tri postal souffre en particulier de l'absence de personnel et il y eut très peu de courrier distribué le lundi.

Surveillance et contrôle

La surveillance et les contrôles ont été considérablement accrus dans les rues d'Alger : aucun Arabe n'y circule. Les trams marchent presque normalement — beaucoup plus régulièrement, en tout cas, que lors des grèves de fin décembre, car cette fois toutes les précautions ont été prises. Les camions militaires mis en marche pour suppléer aux défaillances prévues des trams n'ont comme passagers que quelques musulmans qui redoutent de se trouver en contact avec des civils européens : car on avait prédit, du côté français, un contre-terrorisme monstre si la grève devenait insurrectionnelle. Peu d'incidents cependant se sont produits. En général, la population européenne se tient en ce moment assez bien.

« Le berceau de la liberté »

Dans une proclamation, le général Massu avait avisé les commerçants qui suivraient l'ordre de grève que les magasins seraient ouverts par l'armée et qu'aucune garantie ne pouvait être donnée contre l'éventuel pillage. Il n'en fallut pas davantage pour que certains voient là un encouragement. Et dans les premiers magasins ouverts, ce fut la ruée : pillage et mise à sac. Les soldats laissaient faire, « n'ayant pas reçu d'ordres ». Ce n'est qu'assez tard que l'ordre vint du général Massu d'interrompre l'ouverture forcée des magasins et de garder militairement ceux qui étaient ouverts. Le général fit alors une proclamation, enjoignant les Français à ne « pas céder à la provocation » :

> *« La France est le berceau de la liberté et de la fraternité, nous le rappellerons au monde en nous montrant calmes devant la provocation, disciplinés devant le danger, unis dans le même but national... Les magasins seront ouverts au besoin par la force, mais ils seront protégés contre le pillage. Tout fauteur de troubles pris en flagrant délit de débauchage ou de pillage sera arrêté sur-le-champ et abattu à la moindre résistance. »*

Les scènes de pillage n'avaient pas été, il faut le dire, très fréquentes,

→

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

LE ministre de l'Intérieur, M. Gilbert Jules, qui rentre d'un long séjour aux Antilles, est actuellement très absorbé. Il se consacre avec ses services à l'avancement des fonctionnaires dépendant de son ministère.

Les parlementaires de toutes tendances interviennent d'une manière pressante auprès de lui pour que, dans leur circonscription, il soit procédé au plus grand nombre d'avancements possible.

Mais c'est surtout sur les « commissaires de police » que la surenchère est la plus importante. Pour vingt places disponibles, il y a à l'heure actuelle huit cents candidats en présence et pour lesquels six cents interventions parlementaires se sont manifestées courant janvier.

★

L'ACTION, hebdomadaire tunisien qui passait il y a quelques semaines encore pour officieux, n'a pas paru cette semaine. Il se pourrait, dit-on, qu'il ne paraisse plus. Son directeur, « en congé », est le jeune ministre de l'Information, M. Béchir Beni Yahmed. Depuis sa parution, « L'Action » exprimait le côté occidental, « gauche », dynamique et indépendant du président Bourguiba. Il critiquait avec humour, et par la liberté de ses propos donnait la mesure du libéralisme comme de la force de l'Etat tunicien. « L'Action » se vendait, ne manquait pas d'argent, mais ne plaisait pas à ceux, nombreux, qu'il égratignait. En sera-t-il la victime ? Ce serait attristant pour M. Bourguiba, la Tunisie... et la France.

★

DES le lendemain de son cuisant échec électoral dans le premier secteur de la Seine, M. Poujade a commencé de vérifier à ses dépens la formule traditionnelle qui fait voisiner le Capitole et la Roche Tarpéienne.

Le « chef » a dû, en effet, s'employer à fond pour obtenir, non sans mal, que son groupe parlementaire ne choisisse pas comme président l'un des premiers députés poujadistes qui se révoltèrent contre son autorité, M. Juliard. C'est finalement par 14 voix contre 14 que M. Réoyo, condidat du président du mouvement et l'un de ses derniers fidèles, l'a emporté. La dislocation est commencée. Personne, jusqu'ici, n'a été pendu.

★

« J'ESTIME que la question de la percée du mont Blanc se pose sérieusement, d'abord au point de vue technique, ensuite au point de vue international. » En votant la semaine dernière, par 544 voix contre 34, la mise en chantier du tunnel sous le mont Blanc, l'Assemblée nationale s'est rangée à cet avis.

Mais l'opinion favorable à laquelle il était ainsi fait droit n'a pas été émise dans ce débat : elle figure dans le premier rapport sur le tunnel, lu à la tribune de la Chambre par M. Louis Barthou il y a cinquante ans, presque jour pour jour, le 14 janvier 1907.

C'était la bonne époque. La France ne manquait ni d'écoles ni de logements, et pouvait investir dans des opérations de prestige.

Trois milliards il est vrai, c'est une paille à côté des 22 milliards nécessaires à la construction du futur « super-paquebot » dont la construction sera achevée lorsque les avions franchiront l'Atlantique en 7 heures...

B. G.

Deux « Une » de « L'Aurore »
Il faut, parfois, être discret

mais elles avaient été en revanche spectaculaires. Devant certaines boutiques, des jeunes gens interpellaient des ménagères, leur tendant des paquets et leur disant : « *Servez-vous aujourd'hui, c'est gratuit.* »

L'attentat

Tandis que se déroule la grève et que l'on dresse le bilan des succès ou des échecs du F.L.N. à Oran, à Constantine ou à Philippeville (dans cette dernière ville il n'y a pratiquement pas eu de grévistes), il n'est question dans les milieux français d'Alger que du mystérieux « Ange », l'auteur arrêté de l'attentat contre le général Salan.

Cet attentat retentissant, perpétré le mercredi 16 janvier, a fait un énorme bruit dans la presse locale — et parisienne — tant que l'on croyait pouvoir en imputer la responsabilité à un Européen communiste. Il ne pouvait, selon *L'Echo d'Alger* comme selon *L'Aurore*, s'agir que d'un terroriste ayant des connaissances « tant en pyrotechnique qu'en balistique », c'était donc un Européen, donc un communiste... Mais le 27 janvier, une petite information parut dans le *Journal d'Alger*, précisant que l'auteur de l'attentat avait été arrêté, qu'il était artificier à l'arsenal, ancien parachutiste d'Indochine, Européen, âgé de 35 ans, et, enfin, qu'il n'était ni F.L.N. ni communiste. A partir de ce moment-là, l'attentat n'intéressait plus personne... Il faut évidemment que les ultras n'existent pas. S'ils existaient, on devrait les poursuivre et comme on ne les poursuit pas, on devrait donner tort à M. Lacoste. Un attentat ultra, même dirigé contre la plus haute instance militaire française, dans une région en guerre, n'est pas un attentat qui mérite l'attention...

Quinze arrestations

Le black-out le plus complet est imposé sur cette affaire par les services officiels, et l'on sait qu'avant la fin du débat de l'O.N.U., il sera impossible de savoir qui est le fonctionnaire haut placé et qui est le général dont on a la certitude — malgré le démenti évasif de M. Lacoste — qu'ils sont compromis dans un vaste complot. Jusqu'à maintenant, quinze personnes ont été arrêtées, mais en dehors de René Kovacs, membre de l'organisation contre-terroriste récemment dissoute, O.R.A.F., il ne semble s'agir que de comparses. Au gouvernement général, il est fréquent d'entendre que, une fois terminés les débats de l'O.N.U., une purge sévère aura lieu dans les milieux ultras. Cette réflexion est d'autant plus savoureuse qu'elle émane de membres du cabinet de M. Lacoste qui ont toujours tourné en dérision la nécessité d'une lutte « sur deux fronts » et qui ne voyaient dans la dénonciation des ultras que des arguments d'opposition parlementaire ou personnelle. En fait, on sait maintenant qu'une petite partie de l'armée inquiète M. Lacoste : celle qui aide les organisations clandestines européennes à prendre le sillage du général Faure.

Un ami du préfet

Mais, en fait de purge, pour le moment, ce ne sont que les libéraux qui en font les frais. Et quels libéraux ! On pourrait se livrer au petit jeu pénible qui consisterait à mettre sur une feuille de papier la liste de tous les Français d'élite qui luttent en Algérie et à cocher chaque fois le nom des internés, expulsés, emprisonnés ou envoyés en résidence surveillée. Chaque jour, on enregistre, avec la même surprise indignée, une stupéfiante arrestation. La dernière en date est, à ce sujet, exemplaire.

Le 22 janvier, le docteur Léon Durand, médecin-inspecteur de la Sécurité sociale d'Oran, a été interné au camp de Saint-Leu par arrêté de son ami intime, le préfet Pierre Lambert. Comme M. Lambert, le docteur Durand est un vieux militant S.F.I.O. Il est aussi vice-président des Anciens Combattants et président de l'Association « Fraternité algérienne » dont il avait conduit la délégation le 6 février dernier auprès de M. Guy Mollet.

Il n'y a pas très longtemps, le docteur Durand, qui est aussi vice-président du Conseil de l'Ordre des Médecins du département d'Oran, avait réussi, grâce à son prestige et à la popularité dont il jouit auprès des musulmans, à rétablir le calme à Tlemcen, ville qui s'apprêtait à l'insurrection après l'assassinat du docteur Benzedjeb, médecin musulman injustement arrêté. Tout récemment, le docteur Durand, qui s'était abstenu de toute activité politique depuis que les réunions de « Fraternité algérienne » avaient été interdites, s'était amicalement entretenu avec le préfet Pierre Lambert.

En fait, le docteur Durand, qui avait été mis au courant des tortures subies par Evelyne Lavalette, jeune dirigeante des scoutes catholiques, avait demandé au préfet d'intervenir. Devant la carence de ce dernier, il fit ronéotyper un texte dans lequel il protestait avec indignation contre de tels actes. Ce texte parvint aux mains d'une commission d'enquête qui demanda à entendre le docteur Durand. Peu après, ce dernier était envoyé dans ces camps où, selon la formule officielle, « *on n'envoie que ceux sur qui ne pèse aucune charge* ».

LOISIRS

Les travailleurs ont-ils droit à la culture ? Le vote, par l'Assemblée, la semaine dernière, du projet — encore insuffisant, mais orienté dans la bonne direction — instituant des « congés culturels », constitue une première réponse affirmative et en même temps une innovation importante dans la voie du progrès social.

Nous avons demandé à un spécialiste des problèmes d'éducation populaire, Joseph Rovan, vice-président de « Peuple et Culture », d'exposer ici l'économie de la loi et les conclusions qu'il retire du vote de l'Assemblée.

Le droit à la culture

UNE revendication ancienne du mouvement ouvrier français, qui a toujours placé sur le même plan le droit à la culture et le droit au travail, ainsi qu'à une rémunération convenable, vient de recevoir un début de satisfaction. L'Assemblée nationale, en effet, a adopté vendredi dernier 25 janvier un projet de loi gouvernemental qui pourrait amorcer pour la France une véritable révolution économique.

Non sans débat, mais à une large majorité (457 contre 111 voix), dont se sont seuls exclus les représentants de la droite économique, elle a voté l'institution pour tous les salariés du pays d'un congé éducatif de douze jours ouvrables.

La formule

Ce nouveau congé sera facultatif, personne ne sera tenu à le prendre ; il viendra en supplément des congés payés normaux, et il ne donnera pas lieu au paiement du salaire ou du traitement pendant l'absence de l'intéressé. Cependant, les droits sociaux des bénéficiaires continueront à courir.

Pour ne pas peser sur une situation économique déjà tendue, le congé éducatif ne pourra être revendiqué en même temps par tous ; y auront droit, tous les ans, un certain nombre de salariés correspondant, pour chaque entreprise, au nombre des délégués du personnel (de l'ordre de 1 pour 10 au départ, avec une décroissance qui aboutit à 9 pour 1.000). En outre, pour pouvoir bénéficier des congés éducatifs, les travailleurs devront suivre les activités de centres ou instituts figurant sur une liste qui sera dressée tous les ans par les secrétaires d'Etat au Travail et à l'Agriculture, après consultation des centrales syndicales représentatives.

Neuf et important

Cette loi procède de la conscience, fort vive chez tous les militants à quelque formation qu'ils appartiennent, qu'une démocratisation véritable de la vie politique et économique exige un effort d'éducation populaire ou d'éducation permanente, selon le terme à la mode. L'initiative à laquelle l'Assemblée vient de donner son consentement est partie à la fois des rangs socialistes et de ceux de la gauche syndicaliste du M.R.P. La nouvelle loi synthétise, en des compromis plus ou moins heureux, des propositions antérieures signées Pierre-Olivier Lapie, Bacon, Gazier, Bouxom, abbé Gau. Les syndicats, de la C.G.T. à la C.F.T.C., ont salué, non sans réserves bien entendu, mais avec la certitude de pouvoir en tirer quelque chose de neuf et d'important, un texte dont il faut espérer qu'il ne rencontrera pas d'opposition au Sénat.

Comme toute nouveauté (la France est un des premiers pays, sinon le premier à réaliser une telle réforme), la loi sur les congés éducatifs comporte des lacunes et pose de graves problèmes. Si elle prévoit que les employeurs ne pourront refuser deux années de suite une demande de congé éducatif présentée par un membre de leur entreprise, trop de détails importants sont laissés à des décrets d'application.

On ne sait notamment comment se fera l'arbitrage si un nombre excessif de demandes est présenté dans une entreprise. D'autre part, le caractère non payé du congé lui enlève une grande partie de son efficacité ; les éléments les plus démunis seront désavantagés.

Imprécision

Les propositions faites par les parlementaires M.R.P. allaient bien au-delà de la formation assez strictement syndicale envisagée par la loi votée vendredi dernier. Il y était question de véritables « congés culturels » destinés à élever la culture générale des travailleurs. Le gouvernement a préféré remettre à un « deuxième train » ultérieur et, hélas ! hypothétique, ces projets plus vastes et pourtant indispensables ; du coup, il a cru bon d'écarter complètement de l'administration de la nouvelle loi le ministère de l'Education nationale, ainsi que les organisations de jeunesse et de culture populaire, accentuant encore cet éparpillement des responsabilités éducatives dont la loi sur l'enseignement agricole (actuellement en discussion au Sénat) offrait déjà un exemple particulièrement néfaste.

On doit également se demander comment les centres et instituts qui seront habilités à recevoir des « congés éducatifs » initieront aux méthodes propres de l'éducation populaire les spécialistes, professeurs, administrateurs, chercheurs qui viendront diriger les cycles d'études, stages et séances de travail créés dans le cadre de la loi.

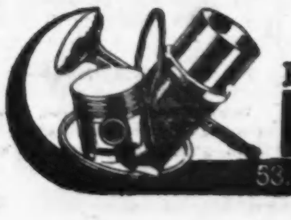
Enfin, il faut regretter que l'Assemblée ait refusé d'étendre le bénéfice des dispositions nouvelles aux territoires d'outre-mer.

Un premier pas

Tel qu'il est cependant, le nouveau texte, qui pourra être amélioré après expérience faite, a le mérite d'ouvrir une brèche dans un complexe d'habitudes et de préjugés particulièrement nocifs. Le débat à l'Assemblée a montré qu'à droite, de vastes secteurs doutent encore de la capacité ouvrière de s'élever au niveau d'une culture qu'on se plaît, sur ces bancs, à concevoir comme un privilège qui s'ajoute aux autres. Le gouvernement, qui n'a pas toujours fait preuve d'une fidélité aussi rigoureuse aux principes fondamentaux de la pensée socialiste, s'est trouvé cette fois-ci dans la ligne de sa meilleure tradition.

La nouvelle loi, pour être pleinement efficace, doit être un commencement. On doit se féliciter que ce premier pas ait été accompli.

J. R.


Triomphe de la qualité !
PISTONS — SEGMENTS — SOUPAPES — CHEMISES
MONOPOLE - POISSY
53, Boul. Robespierre - Poissy (S.-et-O.) Tél. : St-Germain 428 - Poissy 76
Massenet

U. R. S. S.

M. Kroutchev compte ses bombes

(D'un correspondant à Moscou.)

CEUX qui ont connu le Kroutchev jovial et hilare d'autrefois ne le reconnaissent plus aujourd'hui dans ce personnage sombre et soucieux qui se hâte dans les couloirs du Kremlin et semble chercher surtout à se rassurer lorsqu'il réaffirme que le monde capitaliste est sur le point de s'écrouler. C'est que les dirigeants soviétiques sont inquiets.

Bien qu'ils en soient en grande partie responsables, la reprise de la guerre froide leur paraît lourde de menaces et a réveillé chez eux la hantise de l' « encerclement capitaliste ». La doctrine Eisenhower et plus encore l'intention prêtée aux Américains d'installer un cordon de bases atomiques de l'Angleterre à Okinawa les obsèdent. Ils sont décidés à tout faire pour empêcher l'extension du réseau de bases américaines.

Deux bombes

« Au cas où vous voudriez louer des bases militaires aux Etats-Unis », a dit récemment M. Kroutchev à l'ambassadeur de Norvège, *« je vous signale que nous avons déjà calculé le nombre de bombes nécessaires pour mettre votre pays hors de combat : deux suffiraient. »*

A tous les diplomates européens ou asiatiques qu'il rencontre, il laisse entendre qu'il pourrait leur en cuire de se prêter au jeu américain.

C'est que Moscou ne partage pas du tout l'opinion généralement répandue en Occident selon laquelle les Etats-Unis ont perdu toute agressivité et sont même prêts à payer un bon prix pour obtenir la paix. Pour les Russes, Wall Street — donc Washington — reste un repaire de fauteurs de guerre qui ne rêvent que de régler son compte au socialisme.

Pour parer à la menace, les dirigeants du Kremlin souhaitent d'abord améliorer leurs relations avec les Occidentaux et surtout les neutres.

Le grand problème est d'éviter le déclenchement d'une nouvelle affaire hongroise et c'est pourquoi le Kremlin s'attache à resserrer les liens entre les différents « partis frères », une certaine indépendance étant accordée à ceux qui le désireront, à condition que le rôle primordial de l'U.R.S.S. dans la construction du socialisme ne soit pas mis en question.

Dans ce grand travail de réunification, la Chine a joué un rôle de premier plan. Peut-être même son entrée sur la scène mondiale — et non plus seulement asiatique — est-elle l'événement le plus important de l'année. En servant de médiateur entre Moscou et Varsovie, en prêchant ici le libéralisme et là la prudence, en signant le communiqué publié après sa visite à Moscou, Chou En-Lai a marqué l'intention de son pays de participer au règlement des problèmes du Moyen-Orient et de l'Europe. Ses protestations de fidélité à la direction soviétique ne doivent tromper personne : ce qui se dessine derrière ce coup de chapeau destiné à apaiser les susceptibilités russes, c'est une direction désormais bicéphale, sino-soviétique, de la politique du bloc oriental.

La tâche de Molotov

La Russie de janvier 1957 est donc fort différente de l'empire monocéphale de Staline. Ses dirigeants ne cherchent pas à revenir en arrière, mais simplement à freiner et contrôler une évolution qu'il est trop tard pour arrêter. Dans les rapports avec les satellites, la décentralisation politique sera poursuivie, mais dans des limites précises. A l'intérieur, on laissera se poursuivre une démocratisation que chacun souhaite — et surtout les classes dirigeantes — mais sans permettre qu'elle dégénère en anarchie intellectuelle.

M. Kroutchev estime d'ailleurs que la limite de sécurité est déjà atteinte. Il a menacé de ses foudres les étudiants qui faisaient preuve de trop d'esprit critique.

« N'oubliez pas, leur a-t-il dit, *qu'il y en a beaucoup d'autres qui seraient heureux de faire des études à votre place. »*

Et une cinquantaine d'étudiants ont déjà été exclus. Le rôle de Molotov, nouveau président de la Commission de Contrôle de l'Administration, est actuellement de mettre fin aux incidents qui se multiplient dans les Universités. L'Union des Ecrivains soviétiques vient, d'autre part, de condamner comme « malsain » le fameux livre de Doudintsev : « Le pain ne suffit pas ».

La revanche de Malenkov

Sur le plan économique, l'U.R.S.S. n'est pas dans une situation trop mauvaise et le niveau de vie s'élève progressivement. Mais la crise du glacis et spécialement les révolutions polonaise et hongroise ont profondément modifié les relations économiques de l'U.R.S.S. avec ses satellites. De colonies d'exploitation fournissant leurs produits à des prix inférieurs aux cours mondiaux, ceux-ci sont devenus des pays malades qui ont besoin d'aide et qui représentent une lourde charge pour Moscou.

Cette transformation a contraint l'U.R.S.S., comme les démocraties populaires, à modifier leurs plans quinquennaux pour leur fixer des objectifs plus modestes. C'est la revanche de Malenkov, écarté du pouvoir, il y a deux ans, pour avoir émis des doutes sur la possibilité d'atteindre les objectifs fixés. Cela suffit pour que son nom revienne aujourd'hui dans les conversations et certains se demandent même si la session du Soviet Suprême, qui se tiendra la semaine prochaine, ne décidera pas la reconstitution de l'ancienne équipe Kroutchev-Malenkov.

L'AFFAIRE DU CACHEMIRE VUE PAR VICKY
(Daily Mirror - Londres.)

INDE

Une tache sur le lin blanc

(De notre correspondant à New-York.)

L'INDE de Nehru est depuis neuf ans le médiateur entre les blocs et le défenseur du droit international. Elle a proclamé bien haut et démontré à l'occasion que la politique n'est pas nécessairement incompatible avec la morale. Plus on approuve sa conduite passée, plus il faut juger sévèrement la désinvolture avec laquelle, la semaine dernière, elle a incorporé « sa » moitié du Cachemire à l'Union indienne, au mépris d'un vote émis la veille par le Conseil de Sécurité.

L'abstention russe

Pour être juste, il faut sans doute ajouter que l'isolement actuel de l'Inde (pas un seul vote n'a été émis en sa faveur) est aussi la conséquence de sa rectitude passée. L'U.R.S.S. aurait sans doute soutenu M. Nehru s'il n'était intervenu, avec retard mais fermeté, contre la répression hongroise, et n'avait mobilisé en faveur des conseils ouvriers de Budapest son ambassadeur à Moscou. Il est même probable que le vote du Conseil de Sécurité n'aurait jamais eu lieu si les Etats-Unis et l'U.R.S.S. à la fois ne cherchaient en ce moment à gagner les faveurs des musulmans. Ce vote a été une surprise. Lorsqu'il intervint, le 25 janvier, il était déjà trop tard : l'incorporation du Cachemire était préparée de longue date pour le lendemain, jour de la fête nationale indienne.

D'autres circonstances encore ont

→

OPINIONS

Guerre froide : deuxième chapitre

Le même jour, cette semaine, deux observateurs des affaires internationales, l'un à Washington, l'autre à Paris, ont publié des articles qui soulèvent des problèmes nouveaux, insolites et très proches. Quel prix l'U.R.S.S. demandera-t-elle pour évacuer l'Europe orientale ? se demande Raymond Aron. Comment les Etats-Unis peuvent-ils réagir devant la tentation du neutralisme ? interroge Walter Lippmann.

Voici les extraits essentiels de ces deux articles, qui sont parmi les premiers à envisager certaines des conséquences révolutionnaires que les événements de Hongrie et de Suez vont entraîner dans leur sillage.

(...) **PENDANT** la double crise de l'automne dernier (en Hongrie et à Suez), l'Union Soviétique a réussi à isoler l'Europe de l'Est et à la protéger contre toute forme d'intervention extérieure. Les Nations Unies sont restées impuissantes et cette impuissance a été proclamée par un grand nombre de résolutions retentissantes.

Le Moyen-Orient, au contraire, n'a été ni isolé ni protégé. Grâce au fort soutien dont elle dispose à l'O.N.U., la Russie peut s'opposer activement aux efforts que le président Eisenhower veut faire pour maintenir l'influence occidentale au Moyen-Orient.

Il ne sert à rien de fermer les yeux sur l'efficacité diplomatique de l'avertissement lancé par Moscou la semaine dernière sur les dangers qu'il y a à accepter l'installation de bases atomiques. Cet avertissement est adressé aux maillons les plus importants du grand demi-cercle qui s'étend du Japon et d'Okinawa jusqu'à l'Europe occidentale en passant par l'Iran et la Turquie. L'avertissement rappelle aux pays européens que s'ils ne restaient pas militairement neutres, ils seraient en temps de guerre des cibles faciles pour les fusées atomiques russes. C'est un argument très puissant en faveur du neutralisme et on ne voit pas encore quelle réponse le Département pourrait y faire.

Il n'est donc pas exagéré de dire que le problème du neutralisme est maintenant le problème central pour toutes les nations qui bordent l'Union Soviétique.

Walter LIPPMANN.

(« New York Herald Tribune », 28 janvier.)

★

NOUS avons tous tendance à oublier les événements qui nous ont profondément atteints. Ainsi les Occidentaux s'efforcent-ils tous, des deux côtés de l'Atlantique, d'oublier la crise de Suez et la révolte de Hongrie. Peut-être est-il bon d'oublier celle-là pour restaurer l'alliance indispensable, mais il serait fâcheux d'oublier celle-ci et de croire que l'on peut revenir au statu quo ante, c'est-à-dire à l'acceptation du partage, camouflé par les protestations verbales.

Nul ne connaît le secret d'intervenir efficacement en Hongrie sans mettre la paix en péril. Il serait suprêmement injuste de reprocher aux Américains leur passivité, alors que la propagande dite de « refoulement » avait été quasi unanimement critiquée en Europe. Mais si l'on écarte l'éventualité d'une intervention ou pression militaire (et l'on doit le faire puisque l'Occident n'en a pas la force), si l'on décourage les insurrections ou les velléités de guérilla, il ne reste plus qu'une hypothèse : la négociation. Qu'est-ce que les Occidentaux peuvent offrir aux dirigeants de l'Union Soviétique en contrepartie d'un retrait des troupes soviétiques d'Europe orientale ?

Les commentateurs donnent à cette question deux réponses différentes. Les uns reviennent au projet, maintes fois développé depuis 1945, d'une ceinture d'Etats neutres à laquelle appartiendrait une Allemagne unifiée, non rattachée à l'Alliance atlantique. Les autres pensent que seule une évacuation totale et simultanée de l'ensemble de l'Europe par les troupes soviétiques et américaines aurait chance d'intéresser les hommes du Kremlin. Personnellement, je partage cette dernière opinion (...)

Je ne pense pas que, demain, par un coup de baguette magique, l'Allemagne reconnaîtra la ligne Oder-Neisse, l'Union Soviétique le droit des pays voisins à l'indépendance et la France l'inutilité du stationnement de l'armée américaine en Europe. Il importe simplement de comprendre la substitution de perspective. Au cours des dix dernières années, le but de la politique occidentale était de stabiliser le partage créé par la deuxième guerre mondiale. Au cours des dix prochaines années, le but doit être de créer l'unité d'une Europe pacifique, de l'Atlantique à la Vistule.

Raymond ARON.

(« Le Figaro », 28 janvier.)

Tout homme de goût...

souhaite être habillé **sur mesures** et recherche la qualité au prix le plus abordable.

C'est en ce sens que les Grands Magasins du Louvre vous font une offre sensationnelle en vous proposant **sur mesures**, dans un beau tissu que vous choisirez vous-même parmi ceux d'une Collection de haute qualité à leur Rayon Grand Tailleur, au prix de **25.000 francs** :

- soit un costume deux pièces, droit ou croisé ;
- soit un pardessus de la forme que vous désirez.

En raison de son caractère exceptionnel, la durée de cette offre, faite à titre publicitaire, est limitée à un mois, à compter de ce jour.

Profitez-en sans tarder.

→

pesé sur la décision indienne. Une agitation croissante régnait dans la moitié pakistanaise du Cachemire; les dirigeants pakistanais appelaient les tribus musulmanes à la guerre sainte. Une nouvelle descente des tribus montagnardes dans la vallée du Jammu était à craindre (1). L'Inde a cherché à décourager toute tentative de coup de force en plaçant ses voisins devant le fait accompli.

Problème d'irrigation

Sur le plan de la politique locale, cette solution était sans doute la meilleure. Le maintien du *statu quo*, recommandé par l'O.N.U., aurait seulement perpétué les menaces et tensions entretenues par l'incertitude quant à l'avenir. Le *statu quo* (deux Cachemires jouissant d'une autonomie fictive) avait, du reste, perdu tout sens : un plébiscite demandant au Cachemire de choisir entre l'Inde et le Pakistan reste hors de question. Un vote de la majorité musulmane (70 % des habitants) en faveur du Pakistan serait un désastre pour l'Inde. Elle perdrait la région qui commande tout son système d'irrigation. Surtout, les 40 millions de musulmans indiens pourraient, à leur tour, revendiquer la nationalité pakistanaise : leur laborieuse intégration dans la communauté nationale laïque de l'Inde se volatiliserait alors dans le déchaînement d'une nouvelle guerre religieuse.

Enfin, M. Nehru avait sans doute besoin d'un succès au Cachemire pour désarmer les extrémistes indiens à deux mois des élections législatives indiennes.

Toutes ces explications de l'attitude indienne ne font pas pour autant une justification. Les plus fidèles amis de l'Inde sont las des maladresses et des tirades de M. Krishna Menon, à l'O.N.U. L'erreur de l'Inde est d'autant plus grave que le monde entier pâtira de l'affaiblissement de son autorité morale.

HONGRIE

L'échéance du 15 mars

(De notre correspondant à Vienne.)

DEPUIS trois mois, la presse hongroise accorde une grande place dans ses colonnes aux faits divers et publie les aventures de Tarzan, des textes d'auteurs étrangers comme Hemingway ou Stefan Zweig, des photos d'actrices comme Gina Lollobrigida.

Preuve de libéralisme ? Pas seulement. Si les quelques journaux qui subsistent (trois quotidiens et deux hebdomadaires) font si largement appel à la presse étrangère, c'est surtout parce qu'ils manquent de matière. Depuis le 4 novembre, date de la seconde intervention soviétique, près de 600 journalistes et écrivains hongrois refusent d'écrire une ligne, préférant mourir de faim plutôt que de collaborer avec le régime. Aucune nouvelle, aucun roman, et sur les articles publiés, 90 % ne sont pas signés. Cette résistance est d'autant plus héroïque que ces journalistes et écrivains appartenaient sous le régime Rakosi à une classe privilégiée et gagnaient relativement bien leur vie. Mais depuis le début de la « déstalinisation », ils font cause commune avec la classe ouvrière.

Arrestations

Le gouvernement Kadar intensifie la répression contre ceux qui n'acceptent pas la version soviétique des événements du 23 octobre et les arrestations se multiplient.

Zoltan Kodaly, compositeur mondialement connu et ami de Bela Bartok, est allé protester auprès de Kadar contre l'arrestation arbitraire de plusieurs musiciens « contre-révolutionnaires », mais le président du Conseil ne l'a pas reçu. Même du temps de Rakosi, le premier secrétaire du parti avait toujours accepté les demandes d'audience de Zoltan Kodaly, dont l'autorité morale était reconnue de tous.

Aujourd'hui, les paniers à salade de la police vont ramasser chaque matin plusieurs « contre-révolutionnaires », écrivains, journalistes, officiers de l'armée populaire dont la plupart sont de vieux militants du parti.

Cette répression brutale est dictée avant tout par le calendrier. Dans six semaines, les Hongrois célébreront la fête du 15 mars, le « 14 juillet hongrois ». En 1848, sous la direction de Petöfi, les étudiants de Budapest commencèrent ce jour-là leur grande révolution pour l'indépendance nationale. Rakosi avait fait supprimer cette fête. Les révolutionnaires de 1956 l'ont rétablie et Kadar l'a maintenue. Il n'ignore pas cependant que si les Hongrois descendent dans la rue le 15 mars, ce ne sera pas pour chanter les louanges d'un gouvernement qui a fait appel à une armée étrangère pour écraser une révolution populaire.

Janos Kadar a un second objectif : isoler la classe ouvrière du reste de la nation en s'attirant par de nombreuses concessions les faveurs de la paysannerie.

Le gouvernement semble cependant avoir sous-estimé le sens patriotique des paysans hongrois. Depuis quelques semaines, des centaines de colis de vivres arrivent au domicile d'intellectuels ou de syndicalistes arrêtés ou refusant de travailler. Le nom de l'expéditeur est rarement inscrit sur l'emballage. Il s'agit simplement de paysans qui participent à leur façon à la résistance nationale, et que les concessions gouvernementales — qui eussent été accueillies avec enthousiasme avant le 23 octobre — ne suffisent plus à endormir.

(1) Les tribus pathanes, appuyées par l'armée pakistanaise, envahirent le Cachemire en 1948, après que son maharadjah eut opté pour l'Inde. Cette invasion provoqua une guerre indo-pakistanaise de quatorze mois et aboutit à un armistice avec partage « de facto » du pays.

ANGLETERRE

Divertissement aux Communes

M. JUNOR, rédacteur en chef du journal dominical « Sunday Express » — qui appartient à la chaîne de Lord Beaverbrook, farouche défenseur de l'empire britannique — a fourni, cette semaine, aux députés anglais, un excellent sujet de débat : il s'agissait d'attributions prioritaires de bons d'essence.

Répondant aux arguments d'un hebdomadaire travailliste qui soutenait que l'on devait attribuer l'essence en priorité à ceux qui s'étaient opposés au débarquement en Egypte et diminuer la ration de ceux qui y étaient favorables, l'éditorialiste du « Sunday Express » avait écrit que les seuls consommateurs qui abusaient de leur priorité pour l'approvisionnement en essence étaient les députés britanniques. L'article était sobrement ironique, il ne mettait en cause aucun membre du Parlement, il ne se prêtait à aucune attaque pour diffamation personnelle ; mais il insinuait que les députés anglais se soucient avant tout de leur confort personnel, et ensuite seulement de celui de leurs électeurs.

M. Richard Butler, leader de la majorité, prit le premier la parole pour annoncer que la commission spéciale chargée d'examiner les atteintes au prestige du Parlement avait conclu à une atteinte flagrante à la dignité des Communes et que par conséquent « M. John Junor devait se présenter devant cette Chambre le lendemain à 15 h. 15 pour lui fournir des explications ».

Humour

Soudain on entendit une voix discordante : d'un arrière-banc travailliste, les cheveux en bataille, et rajustant ses lunettes, se leva Richard Crossman. Enfant terrible du parti travailliste il y a quelques années, il semblait ces derniers temps être rentré dans le rang. Il fait une brillante carrière de « columnist » au « Daily Mirror », qui lui assure un salaire royal.

De sa voix rapide, un peu saccadée, le député de Coventry lança un pavé dans la mare :

> *« Vous allez assurer une publicité gratuite à Lord Beaverbrook et à sa presse. Votre procédure n'est pas conforme à la liberté de la presse, ni au sens de l'humour dans ce pays. »*

Il suffit de rompre l'unanimité pour que d'autres viennent élargir la brèche. M. Beverley Baxter, chauve et trapu, le plus spirituel des députés conservateurs, se leva à son tour pour marquer son opposition à la procédure envisagée. Il connaît M. Junor comme un homme intègre et honnête et il sait que le rédacteur en chef d'un grand journal ne peut pas tout surveiller. Pourquoi donc toute cette « pantomime médiévale » ?

Sur les bancs travaillistes plusieurs députés sursautèrent : quoi ! « pantomime médiévale » pour parler d'un débat à la Chambre des Communes ! Censure ! ces paroles sont inadmissibles.

Drame

Le président, sous sa lourde perruque, donna son accord et demanda à M. Beverley Baxter de retirer les paroles qu'il venait de prononcer.

> *« Je suis d'accord, mais je demande à remplacer l'expression « pantomime médiévale » par « drame médiéval ».*

Sur les bancs travaillistes les interrupteurs ne sont toujours pas satisfaits, censure ! Pas de compromis, qu'il retire purement et simplement sa phrase.

Mais cette fois-ci le speaker n'est plus d'accord ; après avoir demandé le silence, il enchaîne :

> *« Les débats de notre Chambre sont souvent dramatiques de telle sorte que le mot « drame » ne peut pas constituer une offense à notre assemblée. De même, nous n'avons pas à avoir honte de l'ancienneté de nos institutions, et le terme « médiéval » nous flatte plutôt ; je ne crois donc pas, en mon âme et conscience, devoir demander à l'orateur de retirer les paroles qu'il vient de prononcer. »*

Le lendemain, M. Junor faisait des excuses à la Chambre des Communes : ce n'était ni une « pantomime », ni un « drame », simplement un « divertissement ».

K.S. KAROL.

TEXAS

Goutte à goutte...

(De notre correspondant à Washington)

IL y a quelques jours, à Londres, un Américain du Texas, propriétaire de puits de pétrole, avait une conversation amicale, mais un peu vive, avec un membre du gouvernement britannique. Celui-ci s'indignait que les Etats-Unis ne fassent pas assez fortement pression sur le Texas pour obtenir une augmentation de la production de pétrole dont l'Europe a un si urgent besoin.

L'Américain, agacé par ce mot de « pression », finit par répondre brutalement :

> *« Mais le gouvernement de Washington fait pression sur nous autant qu'il le peut. Ce que vous ignorez, c'est que le Texas est plus indépendant à l'égard de Washington que, par exemple, la Grande-Bretagne. »*

A QUOI SERT L'O.N.U. ?

par Aneurin BEVAN

ANEURIN BEVAN

« NOUS devons faire respecter la loi dans le monde »... « La sécurité collective est la planche de salut de la paix et nous devons soutenir les décisions des Nations Unies qui sont l'expression de ce principe. » Cette règle, qui semble ne pas souffrir d'exception, fait tellement partie maintenant des habitudes de pensée que nous risquons de prendre la forme pour le fond. C'est une erreur fréquemment commise que de confondre aspiration et principe. Parce que notre objectif est de faire respecter la loi dans le monde, nous admettons qu'il peut être atteint grâce à l'organisation des Nations Unies. Il s'ensuit que l'obéissance aux décisions des Nations Unies constitue le brevet du « bon citoyen » du monde.

Comme les affaires internationales seraient simples s'il s'agissait de cela ! Tout ce qui nous resterait à faire serait d'utiliser nos meilleurs avocats pour plaider notre cause devant les instances internationales — comme nous le faisons devant les instances nationales — et d'accepter le verdict, avec plaisir s'il est en notre faveur, avec résignation mais obéissance s'il est contre nous. Malheureusement, il n'en est rien, et cela ne sert pas la cause de la paix que de faire semblant d'y croire.

Une arène

Les Nations Unies ne sont pas une cour de justice qui prend des décisions impartiales. C'est une arène de nations aux prises avec des difficultés où les hommes d'Etat les plus civilisés tentent d'édifier un code de conduite international qui, nous l'espérons tous, sera approuvé et accepté par tout le monde. Son action doit donc être jugée sur la façon dont elle y réussit.

C'est — pour le moment — une institution qui subit une crise de croissance et non pas une cour internationale universellement respectée.

L'affaire d'Israël en est une illustration. Quand l'O.N.U. met Israël en demeure de retirer ses troupes derrière la ligne d'armistice, elle se conforme au principe selon lequel aucune nation ne doit tirer bénéfice d'un acte d'agression. Mais si elle s'en tient à cela, elle se borne à remettre de l'ordre. Elle laisse sans remède la situation qui a mené au conflit. Elle se soucie des revendications égyptiennes plutôt que de créer des conditions de paix.

L'erreur des Arabo-Asiatiques

C'est là que le bloc afro-asiatique adopte la mauvaise attitude. La plupart des pays qui constituent ce bloc ont conquis leur souveraineté contre l'impérialisme. Ils ont donc tendance à proclamer leurs droits, même lorsqu'ils risquent par là d'empêcher la paix. Ils se cramponnent à ces droits, même lorsqu'ils mettent ainsi en jeu le principe essentiel de leur propre existence.

Ils ont des revendications à l'égard d'Israël. Qu'exigent-ils de l'Egypte ? Sont-ils d'accord avec l'Egypte lorsqu'elle déclare qu'elle est en état de guerre avec Israël et qu'elle le restera même quand Israël aura retiré ses troupes derrière la ligne d'armistice ? Sont-ils d'accord avec l'Egypte sur le blocus du golfe d'Akaba et sur son refus de permettre aux bateaux israéliens d'emprunter le canal de Suez ?

En bref, approuvent-ils la guerre égyptienne contre Israël au moment même où ils condamnent Israël qui prend l'Egypte au mot ? Est-ce le règne de la loi ou une exploitation de l'organisation des Nations Unies qui invalide son existence même ? Quand les nations arabo-asiatiques prétendent que l'Egypte est dans son droit en refusant ou en accordant aux navires israéliens le passage par le canal de Suez, elles défendent non l'inviolabilité de la loi, mais celle de l'anarchie des nationalismes qui font fi de l'interdépendance des nations.

Il faut bien voir ceci : le principe d'autonomie nationale suppose implicitement le droit pour une nation de faire la guerre si son existence est menacée. Personne n'a jamais pensé que le respect d'un principe devait être poussé jusqu'au suicide individuel ou national. Parlez-en à n'importe quel homme qui meurt de faim devant un étalage de victuailles dans un magasin.

Le rôle des Nations Unies

Tout cela me conduit à penser que l'opinion publique, dans la plupart des pays, est du côté d'Israël lorsque ce pays exige des Nations Unies un règlement de la situation au Moyen-Orient. On doit dénier à l'Egypte le droit de faire la loi dans le golfe d'Akaba. La poche de Gaza doit être soumise à l'administration des Nations Unies. Le libre passage des bateaux israéliens — et de tous les autres bateaux — sur le canal de Suez devra être garanti. Il n'est peut-être pas nécessaire que ces garanties soient données avant le retrait des troupes israéliennes, mais il est essentiel que les deux opérations soient concomitantes. Les assurances données par l'Egypte seule en cette matière ne suffisent pas. Elles n'engagent pas l'Egypte sur le plan international, elles peuvent donc être facilement dénoncées. La tâche des Nations Unies n'est pas de « geler » les relations entre pays là où elles en sont, mais de les modifier, de les modeler de telle sorte que la force ou la menace devienne de plus en plus rare.

A. B.

(Copyright « L'Express ».)

L'HOMME DE LA SEMAINE

SPEIDEL : « Où sont mes légions ? »

par ★ ★ ★

UN an après le départ du général Carpentier, le grand bureau vide du pavillon Henri IV, à Fontainebleau, où siège le commandant des forces terrestres Centre-Europe du S.H.A.P.E., va retrouver un occupant. A celui qui fut, à la fin de la guerre de 1914-1918, le plus jeune capitaine de l'armée française succédera Hans Speidel, général d'armée — depuis quelques jours — et docteur ès lettres.

Si l'extrême gauche a réagi, si quelques groupements de résistents ont manifesté leur mécontentement, l'opinion publique, dans son ensemble, n'a guère bougé. Hollywood a fait de Rommel une vedette à titre posthume, le capitaine Liddell Hart a publié ses carnets et le brigadier-général Desmond Young, qui fut son prisonnier, a écrit un livre à sa gloire. Un peu de celle-ci a rejailli sur son ancien chef d'état-major du groupe d'armée B.

Depuis les premiers travaux pour la mise sur pied de la C.E.D., Speidel, qui en fut un fervent partisan, a passé une grande partie de son temps à Paris, civil discret, aimable et plein de diplomatie. M. Guy Mollet a pour lui l'amitié déférente que certains socialistes portent volontiers aux généraux. Et le nouveau défenseur de l'Occident a su se faire, dans la grande bourgeoisie parisienne, d'utiles relations.

Demande française

Lorsque, ces derniers jours, on l'accusa d'avoir adressé à M. Allen Dulles, chef de la Central Intelligence Agency, un rapport peu élogieux sur l'armée française, il ne s'est trouvé personne pour le croire. Aux questions qui lui furent posées, le général se contenta de faire répondre : 1° que c'était faux ; 2° qu'aucun général allemand n'adressait de rapport à M. Allen Dulles ; 3° que tout cela était parfaitement absurde.

Il est certain que le général Speidel eût fait preuve d'une singulière maladresse en mettant en cause l'armée française alors que ce sont les autorités françaises — gouvernementales et militaires — qui ont insisté pour qu'il prenne à Fontainebleau la succession du général Carpentier. Il fut même question de faire état de la demande française dans la lettre officielle adressée à Bonn. Mais il eût été désobligeant pour les autres « atlantiques » de la zone Centre-Europe de n'indiquer que cette référence. Elle fut supprimée.

Les généraux Valluy et Speidel (1)
Pour une place inconfortable, peu de candidats

Dans les milieux militaires français, l'opinion générale est que, s'il faut un Allemand à Fontainebleau, il est préférable que ce soit cet Allemand-là. D'autant que l'on avait eu chaud.

Lorsqu'on commença à parler de la succession du maréchal Juin au commandement en chef des forces alliées du Centre-Europe, on s'attendait à voir la nouvelle armée fédérale surgir et s'enfler rapidement. L'Allemagne n'allait-elle pas exciper de la diminution de nos unités O.T.A.N. expédiées dès 1955 en Afrique du Nord, pour demander le poste-clef de la défense occidentale ?

Les lenteurs du réarmement allemand ont rendu cette crainte vaine, du moins dans l'immédiat. Les officiers d'outre-Rhin désignés pour les états-majors alliés se firent accepter sans heurts. Le maréchal Juin avait d'ailleurs, au départ du général Carpentier, réorganisé ses services. Il avait ajouté à ses fonctions interarmées le commandement des forces terrestres et étoffé son état-major personnel. Et ce fut le général Valluy, ancien représentant français au groupe militaire permanent de Washington, qui lui succéda au commandement en chef.

A part quelques difficultés avec les Britanniques qui n'ont montré pour sa nomination qu'un enthousiasme restreint — c'est le moins qu'on puisse dire — le général Speidel recontrera donc un accueil dépourvu de réticences à Fontainebleau. Les difficultés qui l'attendent sont d'un autre ordre : le commandant des forces terrestres Centre-Europe n'aura guère de forces terrestres à commander...

Une place inconfortable

Un corps d'armée américain, les débris tant bien que mal rapetassés des divisions françaises d'Allemagne, le peu qui reste des quatre divisions un quart que la Grande-Bretagne entretient officiellement sur le continent, une brigade beneluxienne et la promesse de trois divisions d'infanterie allemandes pour le mois de juillet... c'est peu pour défendre l'Europe au niveau du rideau de fer. D'autant que la récente décision du gouvernement anglais de restreindre encore ses effectifs risque d'avoir de sérieuses répercussions sur l'ensemble du dispositif militaire atlantique.

Et l'on peut se demander si le peu de réaction qu'a rencontré la nomination du général Speidel ne tient pas en partie au fait que, pour une place inconfortable, les candidats étaient rares...

★★★

(Copyright « L'Express ».)

(1) *Respectivement commandant en chef du secteur Centre-Europe et commandant en chef des forces terrestres de ce secteur.*

Cette « indépendance » du Texas n'est pas illusoire. Les propriétaires des principaux puits de pétrole texans (ceux que l'on appelle d'ailleurs les indépendants, par opposition aux grandes compagnies pétrolières) exercent actuellement un véritable chantage sur le Gouvernement fédéral en refusant d'augmenter la production de leurs puits à moins qu'on ne leur garantisse des contrats à long terme.

Depuis la « crise de Suez », le Texas n'a augmenté que de 5 % sa production de « brut ». La *Texas Railroad Commission*, qui fixe chaque mois le volume de l'extraction permise afin d'éviter toute chute des prix, a autorisé seize jours d'extraction pour janvier, quinze jours pour février. Au lieu d'un supplément quotidien de 350 000 barils, demandés par le fameux « Comité d'Urgence » pour le ravitaillement de l'Europe, le Texas ne produira, le mois prochain, que 93.000 barils supplémentaires.

L'empire du Texas

En revanche, la Railroad Commission, profitant de la pénurie, a décidé de relever d'un *cent* (soit de 12 %) le prix du galon de « brut ». Cette hausse rapportera, en un an, aux pétroliers américains la moitié de la somme nécessaire pour construire le barrage d'Assouan : 500 millions de dollars.

Le gouvernement de Washington est pratiquement impuissant contre la résolution des Texans. Il a plus de prise sur ses alliés européens que sur l'Etat du Texas, grand comme la France et l'Angleterre réunies, « et deux fois plus indépendant », disent les Texans. Ceux-ci n'ont jamais oublié qu'à la différence des autres Etats de l'Union, le Texas fut jadis (il y a cent vingt et un ans) une nation indépendante : ses habitants blancs avaient fait sécession du Mexique, qu'ils étaient venus coloniser. Ils fondèrent le « glorieux empire du Texas » que l'on trouve encore mentionné de nos jours sur les billets de 100 dollars. Après dix années d'indépendance, le « glorieux empire » négocia d'égal à égal son rattachement aux Etats-Unis.

Ce dernier fait a son importance ; car aujourd'hui encore les Texans s'en prévalent pour revendiquer un statut privilégié. La loi américaine ne vaut pas toujours pour eux. Tous les millionnaires américains doivent payer 85 % d'impôts sur le revenu ; mais les Texans bénéficient d'une remise de 27,5 %. Les Richardson, Murchison, Hunt, Cullen et autres seigneurs du pétrole sont pour Washington des puissances aussi redoutables que les grands colons nord-africains pour les gouvernements français. La plupart d'entre eux furent d'ardents supporters de McCarthy dont ils financèrent largement les campagnes.

Avant de consentir à l'accroissement de leur extraction pétrolière, les seigneurs du Texas exigent aujourd'hui la réduction durable des importations de pétrole arabe. Une augmentation provisoire de leurs ventes ne les intéresse guère ; ils souhaitent profiter de la situation pour obtenir des avantages définitifs.

Le dernier recours

En attendant, les fournitures de pétrole à l'Europe sont tombées à 275.000 barils par jour pour la semaine du 9 au 16 janvier, puis à 72.000 barils par jour pour la semaine suivante. On est loin des 500.000 barils quotidiens promis par Washington.

Les Texans ne sont d'ailleurs pas seuls en faute. Les grandes compagnies à ramifications internationales ont refusé de raccorder les puits texans aux pipe-lines. Elles empêchent ainsi un accroissement du débit de brut au-delà des capacités de raffinage, et peuvent poursuivre l'exportation préférentielle de produits raffinés. En effet, les fournitures de brut, essentielles à l'industrie européenne, sont tombées de 210.000 à 72.000 barils par jour ; les fournitures d'essence (dont le raffinage devra être payé en dollars) croissaient dans les mêmes proportions.

Le principe sacré de la « libre entreprise » fonctionne cette fois au détriment du « monde libre ». Le gouvernement s'est borné jusqu'ici à faire appel à la bonne volonté des compagnies qui, d'habitude, sont ses plus sûrs soutiens. Il s'abstiendra sans doute de les menacer des foudres du dirigisme. Mais il a toutefois une arme puissante à sa disposition : la Commission antitrust du Congrès qui pourrait se mettre en action si les pétroliers continuent à se montrer indisciplinés.

FOIRE TECHNIQUE ET D'ÉCHANTILLONS

Carnets de légitimation officiels délivrés par :
la Représentation en France de la Foire de Leipzig
73, Champs-Elysées - PARIS (8e) - Tél. BAL. 42-04
et les chambres de commerce de Paris
et des principales villes de France.

FOIRE DE LEIPZIG

3-14 MARS 1957

LEIPZIGER MESSEAMT - LEIPZIG C. 1 . HAINSTRASSE 18

TECHNIQUE

Une « peau de saucisse »

M. STAVROS NIARCHOS vient de passer une semaine chargée. Le plus grand armateur du monde (sa flotte pétrolière jauge 1,5 millions de tonneaux) a commandé au cours des derniers jours 13 bâtiments nouveaux, jaugeant ensemble 422.000 tonnes. Ces 13 nouvelles commandes portent à 30 le nombre des navires actuellement en construction pour M. Niarchos. Et ces 30 navires jaugent ensemble plus de un million de tonneaux.

Pendant que M. Niarchos distribuait ses commandes aux chantiers navals du monde entier, deux professeurs de l'Université de Cambridge réalisaient, dans un réservoir expérimental, un essai assez menaçant pour l'avenir des armateurs. La morale de cet essai, en effet, c'est que la fortune de M. Niarchos est à la merci d'une peau de saucisse.

La saucisse en question a une taille inaccoutumée, sans doute, puisqu'elle peut contenir 9.000 tonnes de liquide, mais elle obéit aux mêmes principes que toutes les saucisses de ce monde. Son inventeur, M. John Shaw, chargé d'un cours d'électronique, en rêve depuis plus de 10 ans. Grâce à l'aide du professeur William Hawthorne, et au soutien du ministère des Combustibles, son projet est maintenant assez avancé pour être livré au public.

« Nobs »

En bref, ce projet consiste à remorquer à travers les océans des saucisses pleines de pétrole, surnommées « Nobs » (Nylon oil barges). Les avantages de ce procédé seraient éclatants:

● Un « Nob » de 9.000 tonnes de capacité ne pèse que 20 tonnes à vide. Tandis qu'un pétrolier ordinaire doit faire à vide, à la vitesse d'une douzaine de nœuds, un trajet sur deux, le « Nob » vide, tel un tuyau, peut être enroulé autour d'un tambour et transporté par avion vers n'importe quel port pétrolier. La vitesse de rotation des « Nobs » peut de ce fait être près de deux fois plus élevée que celle des pétroliers.

● Le coût d'un « Nob » de 9.000 tonnes de capacité se situe entre 60 et 100 millions ; soit une mise de fonds de 6.500 à 11.000 francs par tonne de capacité. A titre de comparaison, la construction d'un pétrolier exige 60.000 à 83.000 francs par tonne de capacité. Le « Nob » reviendrait donc 8 à 10 fois moins cher.

● Son exploitation serait moins coûteuse également : l'entretien est réduit au minimum ; l'équipage et la consommation de combustible du remorqueur sont nécessairement moindres que ceux d'un pétrolier de 18.000 à 100.000 tonnes.

Les expériences faites à Cambridge font prévoir des « saucisses » longues de 200 mètres, faites d'une première peau de nylon revêtue d'une seconde couche (épaisse de moins d'un centimètre) de matière plastique. Chargé, le « Nob » pourrait être remorqué à la vitesse de 10 à 15 nœuds. Sa résistance serait telle que, projeté contre un écueil, il rebondirait tout simplement.

MÉDECINE

Guérir par les réflexes

DANS deux hôpitaux parisiens, à Foch et à Lariboisière, deux équipes de médecins parisiens soignent et guérissent, sans médicaments — ou en tout cas, sans leur accorder un rôle important — les troubles les plus divers : la maigreur et les palpitations, l'insomnie et l'obésité, les troubles digestifs, respiratoires, cardiaques, pulmonaires. Ils guérissent ces maladies par des procédés peu connus, qu'on appelle *réflexothérapie*.

A Foch, on utilise aussi bien de simples picotements de la peau que des ponctions veineuses. A Lariboisière, on a recours à la stimulation électrique de la muqueuse olfactive ou du col de l'utérus.

Ces procédés peuvent paraître surprenants.

La réflexothérapie n'est pourtant pas une chose nouvelle. L'acupuncture c'est de la réflexothérapie. Ce qu'on appelle ainsi c'est une liaison profonde qui existe entre deux points de l'organisme et qui permet d'agir sur le plus accessible, pour atteindre l'autre. Certains sont d'un usage courant : on sait qu'il suffit d'exciter l'arrière-gorge pour provoquer un vomissement.

Depuis longtemps les médecins connaissent la réflexothérapie endonasale de P. Bonnier que certains pratiquent couramment.

Scepticisme

Mais malgré d'indéniables succès, ces méthodes provoquaient une certaine méfiance, du scepticisme. C'est que, pratiquées en dehors de tout contrôle par des francs-tireurs de la médecine, elles étaient abandonnées à un pur empirisme. Elles étaient en outre encombrées de considérations ou de justifications *a posteriori* extrêmement audacieuses dictées par le désir de convaincre le public médical. Enfin, elles se donnaient pour ce qu'elles n'étaient pas et ne pouvaient pas être : des panacées.

Ce qu'il y a de profondément nouveau, c'est l'esprit dans lequel ces méthodes sont maintenant abordées. On les a d'abord débarrassées de toutes considérations extérieures. Il ne s'agit pas de savoir très vite pourquoi telle stimulation agit sur tel malade, mais d'accumuler le plus grand nombre d'observations, de préciser ces techniques, de limiter avec rigueur les indications. En effet le mécanisme d'action de ces thérapeutiques est obscur. On sait qu'en excitant la peau au-dessus de l'ombilic on agit sur le plexus solaire et qu'on calme aussi bien des symptômes abdominaux que l'anxiété. Le système neuro-végétatif joue un grand rôle dans les relations cerveau-corps et on s'adresse à lui.

A l'hôpital

Du cabinet du médecin isolé où le malade venait pour cela, avec tout le comportement psychologique que cela entraîne, on est passé au service d'hôpital, où n'importe qui vient consulter. Non seulement le malade ne vient plus pour subir telle thérapeutique au nom et à l'aspect un peu magiques, mais il ne sait même pas exactement ce qu'on lui fait. Il résisterait plutôt. On n'a donc plus à faire intervenir au-delà du niveau commun, cette dimension pré-logique qui préside aux relations médecin-malade.

Ce point est important parce que les malades à qui s'adresse cette thérapeutique font partie d'une catégorie, très large certes, mais bien définie, et que l'effet de cette thérapeutique sera d'autant meilleur que les troubles seront moins anciens et moins imprégnés de participation psychique.

Il s'agit, ici, de ce que certains appellent les troubles psychosomatiques — leur conception idéaliste et freudienne donnant la primauté à l'esprit dont les conflits s'inscriraient plus ou moins clairement dans des désordres corporels somatiques (on a un ulcère de l'estomac parce qu'on n'a pas satisfait le désir de sucer le sein maternel, etc.). D'autres, matérialistes ceux-là, pensent avec Pavlov que l'esprit n'est rien sans le cerveau et que celui-ci seul importe. Pour eux ce sont des troubles cervico-viscéraux dus à une surcharge cérébrale, à une situation actuellement insurmontable.

Les médecins français, eux, dans la bonne tradition de la médecine française, se contentent d'appeler cela des troubles neurosomatiques, ou fonctionnels, ou somatopsychiques.

Ce sont des troubles très variés mais qui ont ceci de commun qu'ils se présentent rarement isolés, mais le plus souvent en groupe, qu'ils sont mal définis, diffus, donnant, plutôt qu'une douleur, une sensation générale de malaise, la douleur quand elle existe venant au contraire rassurer le malade, en concrétisant son malheur.

Les insomnies

C'est cette dame trop maigre ou trop grosse, qui ne dort plus, qui a des palpitations, des digestions lentes et une propension à la dépression ou aux larmes. Ou bien telle autre toujours fatiguée mais irritable, qui à certains moments de la journée a des vertiges ou des migraines calmés par l'ingestion de quelques sucreries. Ou bien... On pourrait multiplier les exemples à l'infini, les signes présentés analysés par les malades étant innombrables, leur combinaison capricieuse.

Mais, toujours, ces signes sont nombreux, diffus, atteignent plusieurs organes, n'ont pas de cause organique décelable. Encore faut-il que cela soit établi, ce qui signifie qu'il ne peut être question de recourir à la réflexothérapie sans un examen préalable complet et que seul un médecin peut en préciser les indications.

Maladies de la civilisation

Ce n'est pas un hasard si c'est au service de psychiatrie de Foch, au service neurocimologue de Lariboisière et au centre de recherches de Sainte-Anne que ce travail est poursuivi. Les psychiatres comme les endocrinologistes n'ont pas affaire généralement à des maladies simples et bien définies comme la fièvre typhoïde ou l'occlusion intestinale, mais à des troubles engageant la plus grande partie ou la totalité de l'organisme. Il s'agit le plus souvent d'un défaut du comportement unique et total, aux causes multiples, aux mécanismes extrêmement complexes, mais, si nous parvenions à l'appréhender dans son ensemble, simple et clair. Et la tentation est grande d'avoir recours à une technique, elle aussi, simple, globale, intéressant l'ensemble de l'organisme. A défaut de cette technique ou d'une thérapeutique causale toujours souhaitable, on peut s'adresser à des systèmes qui semblent diriger et

coordonner l'ensemble de l'organisme: le système nerveux, et particulièrement le système nerveux végétatif.

Mais il reste que ces maladies sont ce qu'on appelle aujourd'hui des maladies de la civilisation. L'homme moderne a abandonné les règles de vie traditionnelles, et n'a pas su s'organiser une vie rationnelle. Il mange une alimentation déséquilibrée et carencée, dort peu ou irrégulièrement. Constamment sollicité par les désordres de ce monde qui, de plus en plus, le concernent personnellement, au milieu de tout ce bruit et dans sa fureur de vivre trop vite, il demande à son système nerveux un effort d'adaptation considérable. Il se met ou il est mis dans des situations qu'il n'arrive plus à surmonter.

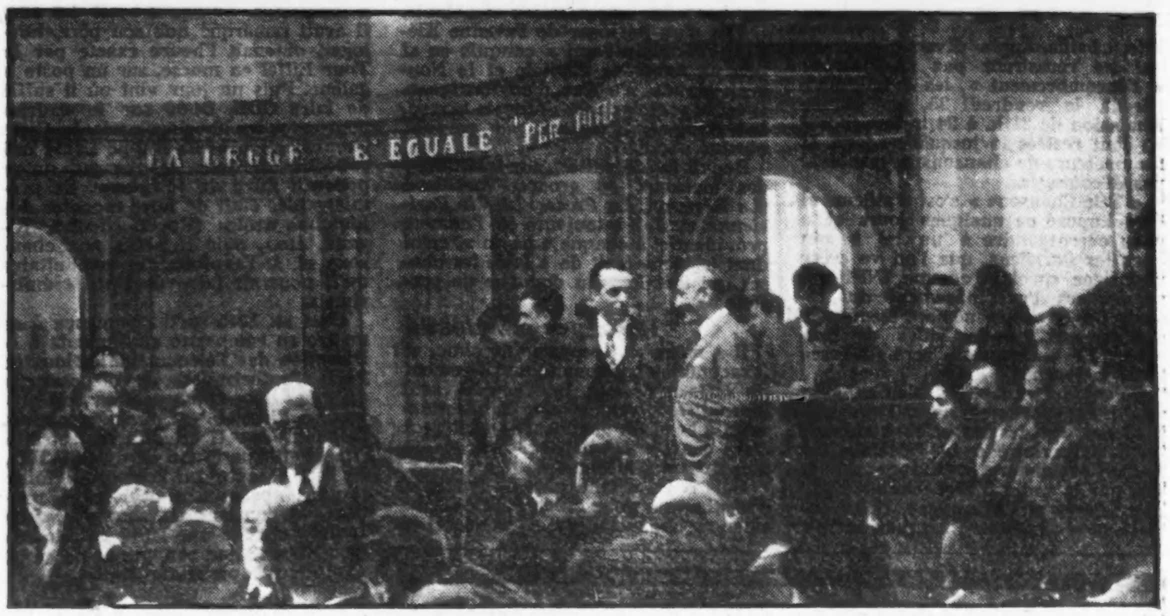
JUSTICE

Trois personnages et une toile de fond

(D'un correspondant à Venise)

LA seule fois où le public vénitien qui suit les audiences de l'affaire Montesi a manifesté sérieusement de l'humeur, c'est lorsque M. Hugo Montagna a dit : « *Moi je mène une existence tranquille et je vis de mon travail.* »

Cette réaction de citoyens qui ne veulent pas s'en laisser conter a son importance. Bien sûr, chacun suivra le débat jusqu'au bout pour savoir si ces gens de Rome (on est ici en province) sont pour quelque chose dans la mort obscure de la fille du menuisier Montesi. Mais on veut savoir d'autres choses.



MONTAGNA ET PICCIONI A L'AUDIENCE
La loi est égale pour tous

L'attention se porte sur M. Hugo Montagna parce qu'il pourrait incarner une certaine société de mœurs faciles et qu'il a pour lui, c'est-à-dire contre lui, les apparences d'un meneur de jeu.

Montagna

Il aime les étoffes trop fines, les gants trop clairs, les parfums trop rares. Il sourit trop facilement et il apporte dans sa démarche un soin qui ne paraît pas naturel.

Quand M. Montagna déclare : « Je vis de mon travail », personne ne lui demande quel est ce travail.

Est-il vrai, par exemple, qu'il acquérait à vil prix des terrains sur lesquels il était interdit de bâtir et qu'après l'achat une décision officielle levait l'interdiction, ouvrant la porte à des reventes en principe inespérées?

Il a des dettes, mais elles sont trop colossales pour paraître celles d'un travailleur. Il paie des impôts, mais leur chiffre est trop énorme. Est-il marquis ? Officiellement non.

Mais les gardiens de la société de chasse de Capocotta, dont il était président, et qui sont ses employés, ne le désignent que par ce titre de noblesse, prononcé avec déférence.

Capocotta

Le centre de l'affaire est à Capocotta. C'est à une demi-heure de Rome, le nom traîne désormais après lui un fumet faisandé qui émoustille les imaginations.

Sur la plage triste qui s'étire vers le sud à partir d'Ostie, la police exerce depuis longtemps sa surveillance : le « milieu » italien, celui qui fabrique et écoule vers Rome les stupéfiants, a connu sur ce rivage giboyeux construit sur l'ancien delta du Tibre, quelques déboires.

Il y a déjà eu des morts suspectes, des caisses de cocaïne abandonnées. Cela n'a pas empêché les intoxiqués de la place d'Espagne d'entretenir leurs vices.

Une toile de fond ne doit jamais être perdue de vue : la bohème romaine, celle qui traîne ses chausses multicolores devant les comptoirs et dans les grills, où ont surgi des filles comme Anna Maria Caglio et Adriana Bisaccia. Elles réalisaient leur rêve. Elles cherchaient là ce qui pouvait les pousser sur une scène ou leur ouvrir les portes des studios de télévision. Elles posaient, en attendant, pour des peintres qui leur donnaient tout à la fois : pain, amour et fantaisie.

Un beau matin elles ont eu la malice de se moquer de l'intérêt commun et de vider leur sac.

Polito

Un volet de l'affaire fait découvrir une guerre des polices très passionnante. M. Polito exprime, en sa qualité d'ancien préfet de police, de lourdes rancœurs contre le corps des carabiniers et son chef, le colonel Pompeï. Elles se conçoivent. C'est aux carabiniers que l'on a confié l'enquête après l'avoir retirée aux hommes de M. Polito, on leur a même confié le soin de faire un rapport sur M. Polito. La chose s'est passée sous l'éphémère gouvernement de M. Amiltore Sanfani, porte-drapeau de l'aile gauche de la démocratie chrétienne d'Italie. M. Piccioli père, ancien ministre des Affaires étrangères, aujourd'hui chef de la délégation italienne à l'O.N.U., étant à l'aile droite de cette démocratie.

Nous voilà dans la politique. Entre ces deux ailes, il existe des frictions qui ne sont un secret pour personne.

Les carabiniers avaient une revanche à prendre sur Polito. Ce sont eux qui avaient découvert les premiers le corps de Wilma Montesi. Ils avaient flairé du louche et l'avaient déclaré, mais Polito leur conseilla de s'occuper des infractions au code de la route, plutôt que de vouloir jouer les « Sherlock Holmes ».

De telles humiliations ne s'oublient pas car nous sommes dans un pays où l'on a l'orgueil bien placé. On l'a bien vu lorsque le colonel Pompeï a rédigé enfin son rapport sur M. Polito.

Piccioni

Reste enfin Piero Piccioni. Il se montre bien gênant, bien ennuyé, il a sûrement conscience d'avoir fait un grand tort à son père. C'est un sensible, cela se lit sur le visage. Que fait-il là, lui, Piero Morgan — le pseudonyme sous lequel il est un compositeur en renom — un familier des gens du cinéma italien, un ami de la belle Alida Valli qui lui demeure malgré tout fidèle, confirme ses alibis et se dépense pour venir à son secours chaque fois qu'il en appelle à son témoignage ?

Il a des amis partout, des pied-à-terre là où il est de bon ton de se montrer. Il aime les voitures rapides, les aller et retour Rome-Capri pour un oui, pour un non. Derrière sa façade cache-t-il autre chose ? Il connaissait M. Montagna, c'est ce qui lui nuit le plus. Il s'en rend parfaitement compte, quand l'autre lui serre la main il semble faire effort pour sourire comme si on le contraignait à se compromettre.

Qu'il ait une vie privée à cacher, cela crève les yeux, qu'il s'y prenne mal pour le faire témoignerait plutôt en sa faveur. En période de facilité, il doit être charmant, de ce charme superficiel qui donne son agrément à la vie de société; sur une chaise dure, devant des juges, ce n'est plus qu'un enfant gâté, poussé par le malheur. Peut-être en son for intérieur traduit-il plus sèchement tous ses ennuis : une tuile.

L'AFFAIRE MONTESI

ou l'apprentissage de la démocratie

par Marcel PAGLIERO

MARCEL PAGLIERO

EN lisant les articles consacrés à l'affaire Montesi, je me suis rendu compte que les journalistes français se posaient, sans la formuler, une question que mes amis parisiens, quant à eux, ne cessent de me poser : « Pourquoi un simple fait divers, somme toute banal, a-t-il eu un tel retentissement et a-t-il passionné un peuple entier au point de menacer l'existence même du gouvernement italien ? »

Car, c'est un fait, l'histoire est banale. N'importe où, dans n'importe quel pays, on pourrait trouver le fils d'un ministre, un intermédiaire plus ou moins louche et un fonctionnaire de l'intérieur mêlés à une affaire peu claire : la mort, pour des raisons imprécises, d'une jeune femme que les inculpés assurent ne pas avoir connue.

Pourquoi donc cet intérêt extraordinaire ?

Une « affaire-test »

Il ne faut pas oublier que l'Italie vient de sortir de vingt ans de fascisme. En 1946, les Italiens de moins de 35 ans n'avaient pas pu faire l'apprentissage de la démocratie (la première guerre mondiale et les années violentes qui l'ont suivie ne permettaient évidemment pas à un jeune Italien de se faire une idée très claire des mœurs démocratiques) ; quant à leurs aînés, ils avaient eu le temps d'oublier.

L'affaire Montesi est une « affaire-test ». Elle a été l'occasion, pour les Italiens, d'exercer d'une manière explosive un droit reconquis depuis peu : le droit de contrôler les classes dirigeantes et de critiquer éventuellement leurs actes. Ils se sont même aperçus alors que c'était là l'un des premiers devoirs d'un homme libre.

Le temps était révolu où on se chuchotait les derniers scandales à la terrasse des cafés où les frasques des Ciano et des Mussolini étaient répétées de bouche à oreille par les plus courageux... Tout à coup, c'est à la première page des journaux que s'étalaient ces « affaires » dont il avait été si dangereux de parler... C'est dans une salle de tribunal que les comptes étaient réglés et non dans le boudoir d'une quelconque Petacci (1).

La nouveauté, ici, explique et justifie l'excès.

Quand les révélations d'un journaliste obscur et d'une amie délaissée du marquis Montagna rendirent publiques certaines mœurs politiques, les Italiens explosèrent, alors que, dans d'autres pays, des révélations semblables n'auraient guère secoué l'opinion, informée depuis longtemps, blasée et plus tolérante.

Une technique originale

« Nous avons fait l'Italie, maintenant nous devons faire les Italiens », disait autrefois Massimo d'Azeglio, qui a été l'un des constructeurs de l'unité de l'Italie. Ce n'est vraiment pas la faute du peuple italien s'il a dû essayer de se « faire » en réagissant contre les fautes de ses dirigeants plus souvent qu'en suivant leurs conseils.

La colère qui s'est emparée des Italiens à propos de l'affaire Montesi est la conséquence directe de la colère qui a animé les Milanais quand ils ont exposé les corps de Mussolini et de ses compagnons sur une place de leur ville.

Dans les dix ans qui ont séparé les deux événements, il y a eu une évolution : de la révolte sanglante, les Italiens sont parvenus à l'exercice de leurs droits constitutionnels.

Quant aux classes dirigeantes italiennes, elles ne sont, sans doute, pas plus critiquables que celles d'autres pays. Mais un détail : elles ont perfectionné une technique du gouvernement assez originale qui consiste à étouffer le scandale en l'ignorant pour conserver le pouvoir.

Tandis que s'allongeait la liste des personnages connus dont les agissements étaient révélés à cause de l'affaire Montesi — mais sans que ces personnages soient directement mêlés à l'affaire — les visages devenaient de plus en plus sereins dans la bonne société romaine.

Est-ce en application du précepte très chrétien d'après lequel, si on reçoit une gifle sur une joue, il faut tendre l'autre ?

M. P.

(Copyright « L'Express ».)

(1) Clara Petacci, qui fut la dernière « favorite » de Mussolini et qui fut exécutée.

PUBLICITÉ

Suffren 84-20

PENDANT les premiers jours de janvier, personne ne pouvait joindre par téléphone l'hôpital Necker et lorsqu'on composait SUFfren, SEGur ou FONtenoy sur le cadran, on n'obtenait même pas de tonalité. Une avalanche d'appels angoissés ou impatients pleuvait sur le service des réclamations, tandis que les connections commençaient à fondre, dans cette partie du réseau.

Que se passait-il ?

Jean Lainé venait de créer « Télé-Chansons » qui permet à tous les usagers du téléphone d'entendre une chanson (dont le titre, différent chaque jour, est indiqué par les journaux) en composant SUF. 84-20.

Dès le premier jour, le succès fut foudroyant... et perturbant. Les P.T.T. exigèrent l'arrêt total de l'émission pendant huit jours pour réparer et augmenter le nombre des lignes. Les nouvelles chansons furent alors diffusées aux heures « creuses » (de 7 à 9 h. et de 18 h. à 23 h.) sur 80 lignes au lieu de 65. Il y eut alors 13.000 appels en un jour, dont 2.500 appels

→

→

interurbains. Après diverses mesures qui ne réussirent pas à diminuer « l'encombrement », les P.T.T. décidèrent, le vendredi 25, de limiter l'émission de 21 h. à 24 h. Les choses en sont restées là jusqu'à ce jour, et les amateurs de chansons ne semblent pas découragés...

« Télé-Chansons » s'est d'ailleurs si bien imposé en quelques jours et a paru correspondre à un tel besoin chez les Parisiens, que l'on va créer une ligne spéciale comme INF1 qui supprimera l'encombrement du réseau. On envisage même d'étendre le système aux grandes villes de province. Et la chanson sera diffusée toute la journée.

Ce rapide triomphe a bien entendu rejailli sur l'inventeur, Jean Lainé qui, à 43 ans, est devenu célèbre en huit jours. Interviewé à la Télévision, à Radio-Luxembourg, à Europe N° 1, cité par la radio d'Etat, contacté par l'Angleterre et l'Allemagne, il est actuellement aux Etats-Unis pour mettre sur pied une organisation semblable.

Fils d'un horloger de l'avenue Kléber, Jean Lainé, qui a conquis en si peu de temps la capitale et le Nouveau Monde, n'a rien d'un Rastignac. Il est le prototype du Français moyen, indépendant, ingénieux par paresse, obstiné par défi.

Depuis la Libération, administrateur des journaux du groupe Ventillard (*Le Hérisson, La Presse, La Vie Parisienne*, etc.), il a toujours été l'homme providentiel à chaque « pépin », celui dont la tâche était de « faire les choses qui n'étaient du domaine de personne ».

Passager clandestin

Il a même été reporter de choc, et il raconte qu'au moment du lancement de *L'Ile-de-France*, il a été le seul journaliste à s'embarquer clandestinement à bord du paquebot — et le seul aussi à avoir été débarqué en pleine mer sur un remorqueur...

Mais il lui a fallu plus de temps et d'obstination pour créer « Télé-Chansons ». L'idée lui en est venue il y a longtemps. Lorsqu'il avait dix ans, il avait remarqué que son père, horloger, obtenait l'heure exacte par la Tour Eiffel en morse, sur un poste à galène. Puis un jour vint où il suffit de faire ODE. 84-00 sur le cadran pour entendre l'horloge parlante. Cette simplification avait frappé Lainé qui réfléchit à tous les usages qu'on pourrait faire du téléphone. Sa première idée était de faire raconter des histoires drôles (Roger Nicolas, Rigaud, etc.), puis il pensa aux chansons et à l'exploitation publicitaire qu'il pourrait faire de cette « émission ».

C'est en 1945 qu'il commença à se mettre en campagne et demanda à la Direction des Télécommunications de Paris l'autorisation de disposer de quelques lignes pour réaliser son projet. Le directeur général s'y opposa formellement. Il attendit sa retraite. Puis il attaqua le ministre des P.T.T., M. Duchet, avec qui l'entreprise faillit aboutir. Après un nouvel échec, prudent, et confiant en son idée, Jean Lainé demanda une lettre au ministre garantissant que son projet ne serait exploité par personne d'autre.

La bourse et la vie

Par la suite, en désespoir de cause, il essaya même de faire nommer un ministre des P.T.T... mais n'y réussit pas. C'est seulement en mai 1956 que l'administration lui écrivit en lui demandant — si cela l'intéressait toujours — de choisir des heures, car les P.T.T. avaient découvert que le central des agents de changes (65 lignes) ne fonctionnait qu'entre 12 et 16 heures. Aussitôt, Lainé se remit à espérer et à agir. Il obtint des agents de change l'autorisation d'emprunter leur bureau, leur speakerine et leurs appareils pendant deux mois. Il contacta toutes les maisons de disques qui refusèrent de s'y intéresser. C'est au dernier moment, M. Bogdali, de Pathé-Marconi qui lui donna l'autorisation en lui disant : « J'y crois ». Depuis cette maison a l'exclusivité de l'émission que toutes les autres marques se sont disputée... trop tard.

Le 27 décembre, enfin, avec 70.000 francs de frais seulement, tout était prêt. Il ne manquait plus que la publicité. Jean Lainé donne un communiqué de dix lignes à l'Agence France Presse, avertissant les Parisiens qu'ils pourraient entendre à partir du 2 janvier une chanson par téléphone à SUF. 84-20. Le lendemain, tous les journaux reproduisaient la dépêche. On connaît la suite.

La suite est d'ailleurs « au prochain numéro », car on n'a pas fini de développer les possibilités commerciales et publicitaires de « Télé-Chansons ». Bientôt « France-Soir » utilisera ce nouveau support publicitaire, et l'on pourra entendre, après Gilbert Bécaud : « France-Soir *vous donne la dernière nouvelle* » ou « *Vous lirez le titre de la prochaine chanson dans* France-Soir ». Enfin, un ou deux annonceurs commerciaux pourront également passer un court message publicitaire. La publicité téléphonique offre avec la nouveauté, l'avantage de n'être pas payée au forfait comme c'est l'usage : l'annonceur paye seulement 3 francs par communication enregistrée. Il est sûr ainsi d'en avoir pour son argent.

Jean Lainé, lui, n'aime pas s'attarder. Il a confié l'exploitation commerciale de son idée à des spécialistes et déjà il envisage... autre chose : « Télé-Jazz », par exemple ou « Télé-Variété » (des émissions de chansonniers). Sa réussite, il continuera de la « bricoler »..

JE, TU, IL...

● Le prince Charles d'Angleterre, 8 ans, a été admis à poursuivre ses études dans une école de Knightsbridge. C'est la première fois en Grande-Bretagne qu'un prince héritier reçoit la même instruction que le commun des mortels. Les Britanniques admettent que la décision en revient au duc d'Edimbourg. Le « Daily Herald » (travailliste) a publié une photo du prince Charles tapant dans un ballon pendant la récréation, avec cette légende : « Il devrait être au point quand Stanley prendra sa retraite », Stanley (Matthews) est le footballeur britannique le plus populaire.

● Anna Anderson, qui assurait être la grande-duchesse Anastasia (incarnée à la scène et à l'écran par Juliette Gréco, Lily Palmer et Ingrid Bergman), fille du tsar Nicolas II, a été déboutée par un tribunal de Berlin-Ouest à qui elle demandait de reconnaître sa noble origine.

● Gélinotte, 6 ans, 1'20" 8/10 au kilomètre, a remporté avec le Prix d'Amérique, la quarante-sixième victoire de sa carrière, portant ainsi les sommes qu'elle a fait empocher à sa propriétaire, Mme Karle, à 70 millions. A l'arrivée son « driver », Charley Mills, 66 ans, pleurait de joie. Les parieurs, quant à eux, souriaient.

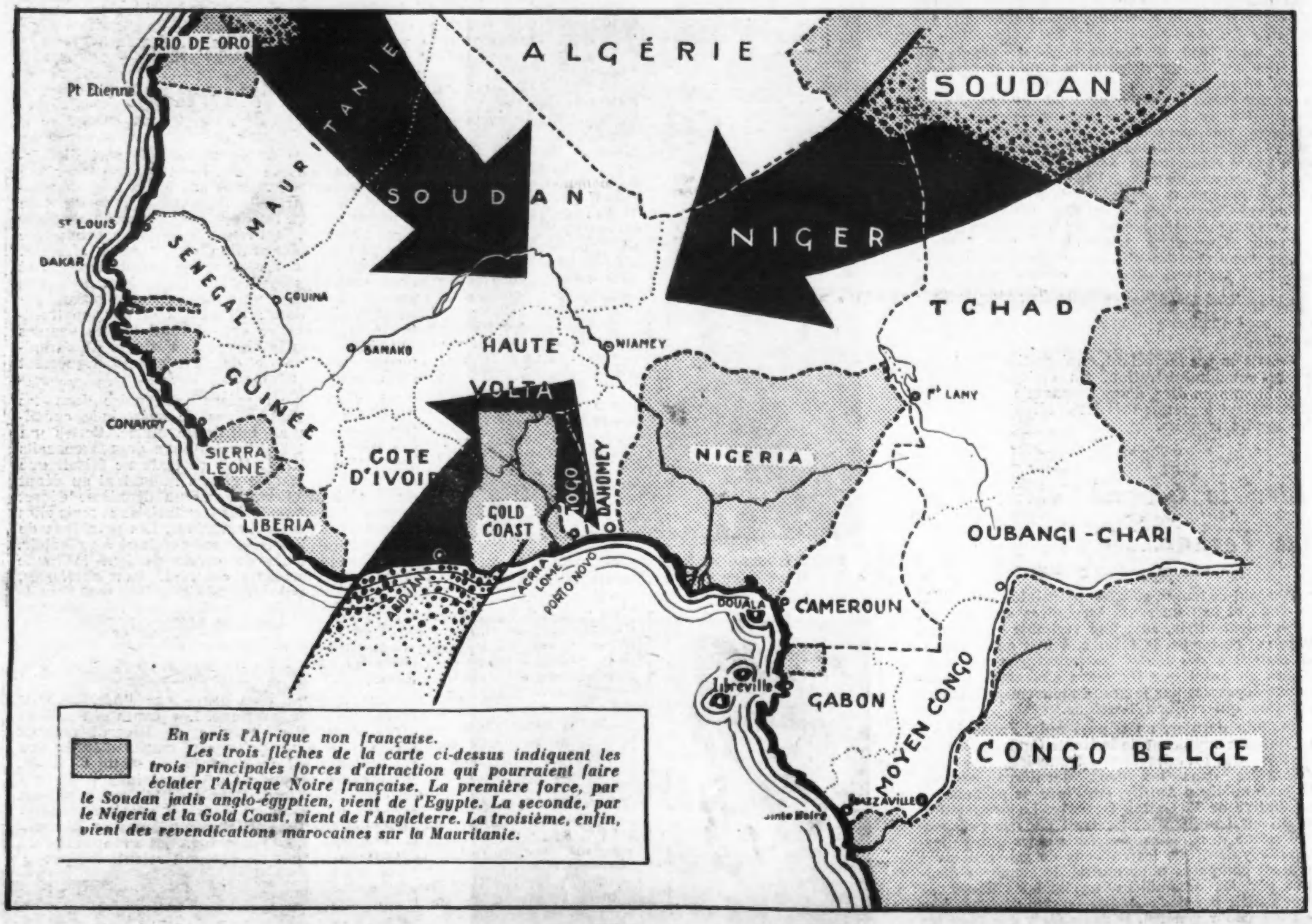
Le Prince Charles
Bientôt au point

Gélinotte
Toujours en tête

● André Cayatte, 47 ans, metteur en scène (*Avant le déluge, Justice est faite*), n'arrive pas à obtenir du Centre du Cinéma une dérogation aux prix des places qu'il demande pour son dernier film : *Œil pour œil*. Motif : cette dérogation n'est accordée qu'aux films qui servent le cinéma français.

Œil pour œil, histoire d'une vengeance, interprété par Curd Jurgens, est le premier film français tourné en vistavision (« relief » et couleurs) et représente un effort technique considérable. Grâce à sa réalisation, des laboratoires ont été spécialement équipés en France pour la manipulation de cette pellicule. La qualité et l'inspiration du film ne sont pas contestables. Insuffisantes cependant ! *Le Chanteur de Mexico* entre autres, a bénéficié de la dérogation demandée.

FAUT-IL LACHER



En gris l'Afrique non française.
Les trois flèches de la carte ci-dessus indiquent les trois principales forces d'attraction qui pourraient faire éclater l'Afrique Noire française. La première force, par le Soudan jadis anglo-égyptien, vient de l'Egypte. La seconde, par le Nigeria et la Gold Coast, vient de l'Angleterre. La troisième, enfin, vient des revendications marocaines sur la Mauritanie.

L'AFRIQUE NOIRE ?

par Claude KRIEF

VENDREDI dernier, un petit marchand de journaux avait trouvé dans une grande brasserie parisienne la formule pour vendre un quotidien du soir. Il criait : « *Et voici le tour de l'Afrique noire !* » Tout le désenchantement ironique de la France s'exprimait dans cette gouaille. Après l'Indochine, la Tunisie et le Maroc, après les Comptoirs de l'Inde, en pleine guerre d'Algérie, ce quotidien du soir n'avait rien trouvé de mieux que d'annoncer à la France que l'Afrique noire entière était tout simplement conduite à la sécession par une décision, distraite somme toute, d'une commission quelconque de la Chambre des députés...

Le journal croyait probablement lancer une « bombe ». Mais comment celle-ci aurait-elle pu éclater ? Les Français ne découvrent qu'ils ont des colonies que quand ils les perdent : combien de lecteurs pouvaient comprendre ce que tentait de leur expliquer un rédacteur un peu fiévreux sur le Dahomey, le statut de l'A.O.F. et l'évolution des institutions au Togo et au Cameroun ?

En fait, une certaine imagerie a été ébranlée où sont confondus pêle-mêle Faidherbe et Brazza, le paludisme et la maladie du sommeil, les noix de coco et les marchands d'esclaves, le casque colonial et le tam-tam « frénétique ». Mais la bombe devait éclater dans les milieux gouvernementaux, au Parlement, au ministère de la France d'Outre-Mer, et aussi et surtout, dans tous les territoires de l'Afrique noire française, dont on sait au moins depuis le retentissant reportage d'un grand hebdomadaire illustré, *« qu'ils coûtent si cher à la France »*.

Le journal de vendredi avait annoncé sur huit colonnes que *« la République Une et Indivisible était en péril »* et que M. Gaston Defferre, ministre de la France d'Outre-Mer, avait été rappelé d'urgence à Paris, alors qu'il assistait aux derniers débats de l'O.N.U.

En fait M. Defferre rentrait normalement à Paris sans avoir été rappelé. Quant à l'indivisibilité de la République Française, ce n'est pas le vœu de la Commission des Territoires d'Outre-Mer qui l'atteint, c'est la Constitution même de la République Française.

L'article dont on parle depuis 10 ans

Depuis 1946, la France vit sur une contradiction maintes fois analysée par les spécialistes, et dont la dénonciation la plus retentissante a été formulée par M. Jacques Soustelle, avant qu'il soit gouverneur général de l'Algérie. M. Soustelle disait avec force que l'Union française se mourait faute de choisir entre l'assimilation et le fédéralisme. Ces deux termes sont parmi ceux qu'on a le plus souvent entendus depuis quelques années et qui, malgré leur caractère rebutant, sont fort simples. Assimiler, c'est rendre semblable, faire sien, intégrer à soi-même.

Pour garder son unité et son indivisibilité, l'Etat français s'est intégré dans une république large, qui comprend en principe l'Union française, c'est-à-dire les départements de statut spécial (Algérie), les departements d'outre-mer (comme la Martinique) et les territoires d'outre-mer (A.O.F., A.E.F. et Madagascar). Les deux territoires sous tutelle (Togo et Cameroun) dont les Nations Unies ont chargé la France du mandat de les conduire à l'indépendance et les deux anciens protectorats (Tunisie et Maroc) devaient eux-mêmes décider de leur adhésion à l'Union française. Pour l'Indochine, seul le Laos maintient une adhésion de principe à cette union. Voilà une partie de la législation : celle contenue dans le fameux titre 8 de la Constitution — « fameux » parce qu'il est depuis dix ans toujours question de le réviser.

Seulement voici : l'indépendance, l'autoadministration se concilient mal avec une Union française *indivisible*. Ni le sultan du Maroc, ni M. Bourguiba, ni le roi du Laos n'acceptent la souveraineté du président de la République Française. C'est précisément à partir des observations de ces derniers qu'on a commencé à vouloir fédérer.

Fédérer veut dire exactement « s'allier avec », c'est conclure un pacte entre Etats autonomes pour former une seule et grande communauté sur la base de l'égalité. Or le préambule de la Constitution française comporte la mission pour la France de conduire les Etats jadis coloniaux à l'autonomie. La seule Union française qui pouvait concilier l'autonomie des Etats de l'ancien Empire français avec le maintien des liens de tous ces Etats, c'était une union fédérale, c'est-à-dire une union qui mette précisément en cause l'indivisibilité de la République Française.

→

La marche des idées

Mais les mots ont un tel pouvoir, l'application même des dispositions de la Constitution a été présentée dans un tel contexte d'abandon, la France fait un complexe si aigu d'humiliation que, dès qu'il a été question d'un commencement de semi-autonomie de gestion pour les territoires d'outre-mer, on a crié au scandale et à la trahison. Que s'est-il passé ? Pourquoi deux anciens ministres de la France d'Outre-Mer, MM. Buron et Teitgen, ont-ils cru devoir s'excuser de leur vote, en assurant que *« les projets en cours d'élaboration n'avaient ni pour objet, ni pour résultat de transformer la République en République fédérale » ?*

En mars 1956, M. Gaston Defferre, préoccupé d'éviter à l'Afrique noire le sort de l'Afrique du Nord et soucieux, lui, de n'être pas en retard, pour une fois, sur l'événement, avait réussi à faire voter par le Parlement une série de « lois-cadres » qui parurent à l'époque révolutionnaires : elles installaient dans les huit territoires de l'A.O.F. (Mauritanie, Sénégal, Soudan, Guinée, Côte-d'Ivoire, Dahomey, Haute-Volga et Niger) et dans les quatre territoires de l'A.E.F. (Gabon, Oubangui-Chari, Tchad et Moyen-Congo) des *Conseils de gouvernement* qui devaient permettre aux Assemblées territoriales, actuellement élues, d'exercer des attributions purement locales. Tous les services d'Etat (Finances, Armée, Diplomatie, Economie, Coordination) restant entre les mains des gouverneurs généraux français sous l'autorité du ministre de la France d'Outre-Mer.

C'était un pas important, quoique timide encore, vers l'autoadministration. On était encore très loin, il va sans dire, d'une autonomie interne que réclamaient à grands cris les étudiants et surtout les syndicats noirs.

Être le Glaoui ou Ferhat Abbas

Pendant ce temps, sous la contrainte de l'O.N.U., le Togo et le Cameroun, territoires sous tutelle, se voyaient offrir, eux, une véritable autonomie. Pendant ce temps, la France, à tort ou à raison, se mettait à dos toutes les puissances afro-asiatiques au point que les élites africaines se sentaient dépassées par le grand mouvement d'émancipation qui remuait l'Afrique.

En juin dernier, un député noir, Français s'il en fut, juge suppléant de la Haute Cour de Justice, diplômé des grandes écoles françaises et engagé volontaire dans les deux dernières guerres, M. Sourou-Migan Apithy, eut l'idée de parachever l'initiative de M. Gaston Defferre. La proposition de loi qu'il prépara s'inscrivait dans la perspective même des lois-cadres. Mais alors que celles-ci prévoyaient que les conseils de gouvernement seraient composés pour moitié de membres désignés par les Assemblées territoriales élues et pour moitié par des chefs de service désignés par le gouverneur général, il demandait que tous les membres des conseils de gouvernement fussent l'émanation des Assemblées territoriales. En somme, ces conseils joueraient le rôle, pour des attributions purement locales encore une fois, de petits gouvernements territoriaux. Là encore, nous sommes très loin de l'autonomie interne. C'est de cela pourtant que l'on discute cette semaine au Palais-Bourbon, parce que la Commission des Territoires d'Outre-Mer a prononcé à une forte majorité un vote favorable sur le projet de loi de M. Apithy.

M. Apithy est député du Dahomey, c'est-à-dire qu'il représente un territoire proche du Nigeria et de la Gold Coast — deux Etats anciennement sous mandat britannique, devenus indépendants et sur lesquels la Grande-Bretagne exerce une singulière influence. Critiqué par les étudiants, dépassé par les syndicats, pris dans le jeu de toutes les forces centrifuges, M. Apithy a senti soudain que toutes les élites noires profrançaises allaient bientôt avoir à choisir, si la France ne savait pas s'y prendre, entre *« le sort du Glaoui qui est mort dans l'humiliation et celui de Ferhat Abbas qui a fait le saut »*.

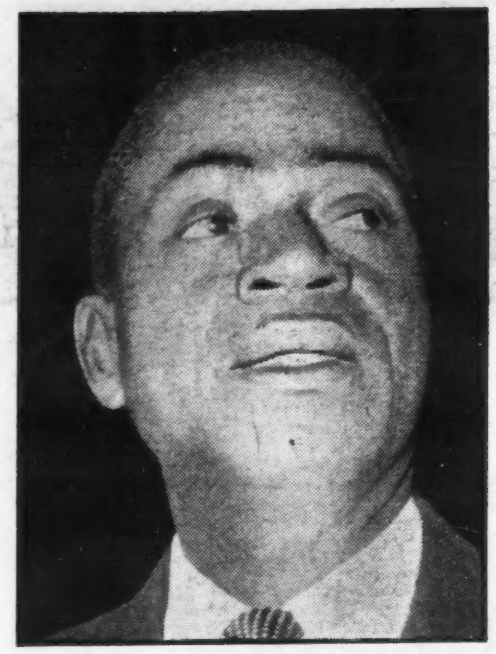
Il s'en est entretenu avec le ministre noir du gouvernement actuel, M. Houphouet-Boigny. Et M. Apithy croit pouvoir affirmer que, si le gouvernement n'entérinait pas le vote de la Commission des Territoires d'Outre-Mer, M. Houphouet-Boigny démissionnerait...

C'est que les Français ne savent pas renoncer à l'assimilation qui est une notion spécifiquement française. Elle est nourrie à la fois de la confiance en la civilisation française, et de l'idée très socialiste que le peuple de 89 sait mieux que les autres accomplir les révolutions.

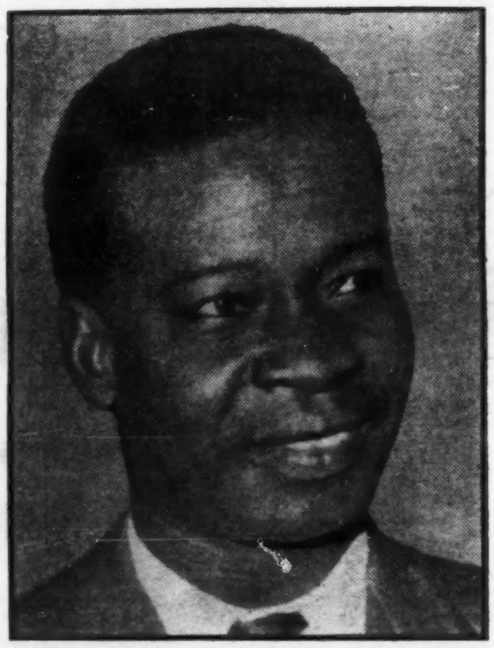
Le principe d'assimilation tire en Afrique noire ses lettres de noblesse d'un passé très lointain. En 1789, la ville de Saint-Louis du Sénégal dépêcha aux Etats généraux réunis à Paris un cahier de doléances. Depuis 1848, une partie du Sénégal bénéficiait de la citoyenneté française et déléguait au Parlement un député chargé de le représenter. Saint-Louis, Rufisque et Dakar bénéficièrent avant 1900 du statut de communes de plein exercice. Sur le plan culturel enfin, les élites noires se félicitaient à l'étranger de leur qualité de Français et des valeurs humanistes de la métropole.

Des décrets successifs créèrent pourtant des « colonies indépendantes » : en 1895, l'A.O.F. prend sa structure territoriale actuelle, et quelques années plus tard l'A.E.F. Le gouverneur a des pouvoirs législatifs, judiciaires, militaires et même diplomatiques. Chaque confédération a son budget, ses douanes. Les lois métropolitaines ne sont pas directement applicables. Bref, c'est une assimilation formelle et limitée, sous l'omnipotence des gouverneurs...

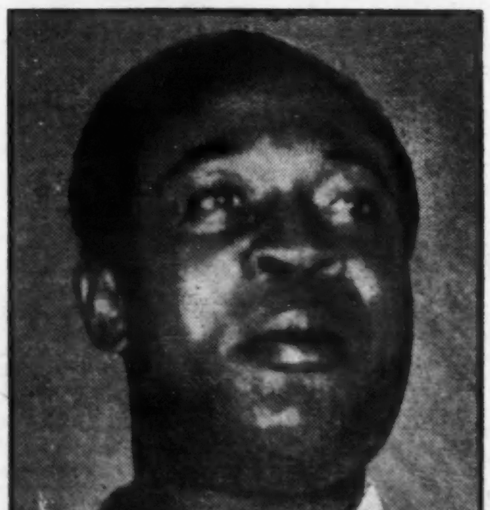
C'est un Noir qui prit le premier conscience du drame africain, un Noir de Guyane, un très haut fonctionnaire français. Il se nomme Félix Eboué : devenu gouverneur d'A.E.F. après avoir rallié la France libre, il se penche en pleine guerre sur la « politique indigène ».



Félix Houphouet-Boigny, ministre d'Etat
« Pas de véritable indépendance sans la France »



Sourou-Migan Apithy, député du Dahomey
Entre un Etat indépendant et un Etat autonome



Kwame N'Krumah, Premier Ministre de la Gold Coast
« Le show-boy de la politique noire... »

« Faire ou refaire une société sinon à notre image, du moins selon nos habitudes mentales, c'est aller à un échec certain. L'indigène a un comportement, des lois, une patrie qui ne sont pas les nôtres... Nous assurerons son équilibre en le traitant à partir de lui-même, c'est-à-dire non pas comme un individu isolé et interchangeable, mais comme un personnage humain, chargé de traditions, membre d'une famille, membre d'un village et d'une tribu, capable de progrès dans son milieu. »

Une déclaration des droits de l'Africain

La conférence de Brazzaville (1) sort directement des efforts de Félix Eboué pour penser une politique nouvelle. Trois ans après la promulgation de la Charte de l'Atlantique qui posait le principe fameux du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », la France à son tour promulgue une véritable déclaration de l'homme africain. Les Noirs seront représentés au Parlement et dans toutes les institutions françaises, mais l'on précise, deux ans plus tard, dans le préambule de la Constitution : « Fidèle à sa mission traditionnelle, la France entend conduire les peuples dont elle a pris la charge à la liberté de s'administrer eux-mêmes et de gérer démocratiquement leurs propres affaires. »

S'il y eut une représentation noire dans les chambres métropolitaines, le préambule constitutionnel resta en fait lettre morte. Certes un premier décret institue les deux grands conseils d'A.O.F. et d'A.E.F. Mais ce texte ne faisait que consacrer un état de choses remontant au début du XX[e] siècle. Certes aussi un deuxième décret institue des « assemblées territoriales », mais elles restent purement consultatives. Les principes de l'administration directe ont continué à prévaloir. Les commandants de cercle gardent la haute main sur d'immenses contrées. Les chefferies, organisations tribales traditionnelles, sont sous le contrôle direct des fonctionnaires français. Les villes restèrent des « communes mixtes ».

Jamais la contradiction n'apparut davantage entre les intentions, les principes, et les réalisations.

C'est d'autant plus grave que l'Afrique s'est éveillée à la vie politique. Les jeunes générations sont impatientes. Antoine de Rivarol pouvait écrire : *« Il n'y a qu'un seul moyen d'éviter une révolution. C'est de la faire »*. Le statut du Togo, la loi-cadre répondent à cette évidence. Mais il est déjà très tard. Depuis 1944, les syndicats agissent puissamment dans un prolétariat déraciné. Les vieilles structures tribales se désagrègent. La femme s'émancipe. Les événements du monde entier ont un profond retentissement.

L'agitateur de charme de la Gold Coast

Or une expérience typique constitue pour le noir d'Afrique française un exemple de « libération » politique : c'est celle de M. N'Krumah, président du Conseil de la Gold Coast. Et la Gold Coast se situe entre la Côte-d'Ivoire et le Dahomey. Brillant orateur, séduisant, M. N'Krumah avait fondé le C.C.P., parti extrémiste organisé de façon marxiste. Réclamant l'indépendance totale et immédiate, *« l'agitateur de charme »*, comme on le surnommait, réussit au-delà de toute espérance. Il était en prison quand il remporta en 1951 une victoire électorale écrasante. C'est son geôlier, le gouverneur britannique Allan Clark, qui vint l'inviter à siéger auprès de lui comme premier ministre. N'Krumah poussa la coquetterie jusqu'à parcourir la ville d'Accra avec une casquette de prisonnier avant de s'installer dans le fauteuil présidentiel.

Le prestige de M. N'Krumah en Afrique noire n'est pas sans danger : le Togo britannique doit être rattaché à la Gold Coast. L'opposition au Togo français, celle-là qui préconisa le boycott des élections et fit campagne à l'O.N.U. contre la levée de la tutelle, a pour but de rattacher à la Gold Coast le Togo français. Des plans audacieux du Colonial Office escomptent même utiliser le pays de M. N'Krumah pour enfoncer un coin dans l'Afrique noire française. Or la Gold Coast devient indépendante dans le cadre du Commonwealth.

Cet exemple n'est pas unique. De la même façon Nigeria fédéraliste, Gambie et Sierra Leone, soit près de 32 millions de noirs, accèdent à l'autonomie. Certes une telle « reconversion » est facilitée par les méthodes britanniques : ennemies de l'administration directe, elles laissent subsister les prérogatives administratives des organismes traditionnels. Mais les réalisations anglaises imposent à la France d'agir.

Car les nationalistes noirs ne se sentent plus isolés : l'éveil des peuples asiatiques et la conférence, de Bandoeng ont développé un esprit et une mystique. Il existe aujourd'hui une franc-

(1) La Conférence qui réunit en 1944 la plupart des gouverneurs et des chefs de collectivité autour du général de Gaulle.

UNE MANIFESTATION DE SYNDICALISTES NOIRS
« Six ou huit oisifs vivent du salaire de chaque travailleur noir »

maçonnerie des anciens peuples colonisés. Sa propagande s'appuie actuellement sur le conflit algérien : ce que les jeunes étudiants noirs reprochent le plus M. Houphouet-Boigny, c'est d'avoir toléré la présence de tirailleurs noirs parmi les troupes de « pacification » en Afrique du Nord. Tandis que le F.L.N. fait état de sa volonté de participer à la « libération » de l'Afrique noire.

Nasser enfin pousse à la roue : il se pose en champion de l'indépendance africaine et exploite à des fins politiques la pénétration de l'Islam au cœur du continent noir. Son Islam « réformiste » pénètre par le Tchad et le Soudan. Il a à son service la radio du Caire. Il est enseigné à l'université d'El Azhar aux centaines d'étudiants noirs originaires de l'Afrique française. Il revient par les pèlerins, retour de La Mecque. Il prêche le panislamisme. *Or sur 22 millions d'habitants l'Afrique noire française compte* 8.700.000 *musulmans...*

Ainsi trois « coins » tentent de désintégrer l'Afrique française : au nord les prétentions d'Allal el Fassi sur la Mauritanie, à l'ouest M. N'Krumah, à l'est le Soudan ex-anglo-égyptien et Nasser. Il y a encore, avec d'autres buts, la C.I.S.L. dont on connait l'anticolonialisme systématique. C'est à Accra, la capitale de la Gold Coast, que cette fédération syndicale a tenu une conférence interafricaine, il y a quinze jours à peine.

Tout concourt à amener le Noir 1957 à une prise de conscience radicale de sa condition et à la revendication politique. Cette prise de conscience, souvent cruelle, amène d'abord une condamnation formelle de « l'assimilation ». C'est M. Allioune Diop qui écrit dans la revue « Présence Africaine » : *« Rien de leur passé n'a de valeur. Ni mœurs, ni culture. Simple matière vivante, ces indigènes sont invités à se prêter aux mœurs, à la logique, à la langue du colonisateur, à qui ils doivent emprunter jusqu'à leurs ancêtres »*. Les Africains cherchent aujourd'hui leur passé, leurs traditions, leurs structures avec passion. Tel nouveau pays indépendant reprend le nom prestigieux de Ghana Cheik Anta. M. Diop s'acharne à démontrer, dans une thèse brillante, que les bâtisseurs des Pyramides avaient la peau noire. L'Afrique veut retrouver toute son âme. L'Africain veut être lui-même...

D'énormes investissements non rentables

La chance de la France est actuellement de trouver en face d'elle des hommes lucides et sages. Des hommes qui vivent avec leur peuple cette volonté d'indépendance mais qui se gardent de l'intransigeance des jeunes générations. M. Houphouet-Boigny est le représentant le plus prestigieux de cet esprit et de cette volonté.

> *« Tous les peuples colonisés évoluent vers l'indépendance,* déclarait-il récemment. *C'est un fait historique. Mais l'indépendance illusoire, celle qui consiste à se débarrasser d'une occupation directe pour tomber dans une autre occupation, encore plus dangereuse, celle du rouble, du dollar ou de la livre, nous la repoussons comme contraire aux intérêts de nos populations. Il n'y a pas en Afrique noire de populations qui veulent se séparer de la France, car nous ne doutons pas que la France tiendra ses promesses... »*

L'homme qui tient ce langage est le président du Rassemblement Démocratique Africain, le parti le plus important de l'Afrique noire. Il est aussi ministre du gouvernement français. C'est à ce titre qu'il a pris la parole à l'O.N.U. : défendant le statut qui accorde l'autonomie interne au Togo, et non une indépendance anarchique, il a réussi à rompre l'unité du bloc afro-asiatique. Sa politique tient en une formule : « réformisme dynamique et constructeur ».

Il avait pourtant fait son entrée dans la vie politique d'une manière plus brutale, avec le slogan *« Lutte à mort contre les exploiteurs blancs »*. Médecin, propriétaire d'immenses plantations, descendant d'une noble famille baouélé, il s'allie aux communistes. Elu député, il acquiert un immense prestige en faisant voter en 1948 la loi sur l'abrogation du travail forcé. Mais son parti devient trop fort aux yeux de l'administration. Une haine profonde l'oppose au gouverneur Péchoux. Le combat est sans merci : le sang coule en 1949 à Bouaffé. Le ministre de la France d'outre-mer du moment, M. Mitterrand, intervient : il change le gouverneur. Ce geste a fait de M. Houphouet-Boigny un ami de la France : il croit en la sincérité des intentions françaises...

Lui qui dénonçait en 1946 la Constitution comme une trahison des « promesses » de Brazzaville tient à ce que la loi-cadre réponde aux aspirations réelles et profondes des Africains. Il lutte à Paris contre l'immobilisme réactionnaire. Mais il lutte aussi en Afrique contre toute impatience extrémiste : des deux côtés le danger lui semble aussi grand. Car comme il aime à le répéter *« si la France a besoin de l'Afrique, l'Afrique a aussi besoin de la France »*.

Depuis la fin de la guerre la France a en effet investi outre-mer 4 milliards de dollars dont plus du tiers en Afrique noire. Plus que les « investissements » des Etats-Unis à l'étranger pendant la même période. 3 % du revenu national français. Ces sommes ont servi à alimenter deux plans de quatre ans : aménagements des infrastructures, créations d'industries, prospections, irrigations, etc. En une seule année le pouvoir d'achat des Africains a augmenté de 8 à 18 % selon les régions. Mais le niveau de vie reste singulièrement bas ; il faut de plus compter avec une démographie redoutable puisque d'ici 20 ans la population aura doublé.

Or ces énormes investissements ne sont pas rentables : on peut dire aujourd'hui que les « colonies » coûtent plus qu'elles ne rapportent. Toute l'Afrique noire n'exporte vers la France que 1 % du total des ressources françaises, soit 140 milliards. La même année, en 1955, les exportations françaises vers les mêmes territoires se sont élevées à 134 milliards, soit 0,9 % du revenu national brut. Finançant les budgets, couvrant les déficits en devises, subvenant de plus à toutes les dépenses de souveraineté, la France aurait-elle dans ces conditions une saine conception de son véritable intérêt économique ? L'étonnant est que la thèse de « l'Afrique non rentable » est soutenue par ceux-là mêmes qui prétendent dénoncer « le défaitisme » et « la trahison » des Français qui croient à la nécessaire évolution de l'Algérie.

M. Houphouet-Boigny déclarait, à la tribune de l'O.N.U. : *« Nous, noirs d'Afrique, peuples en retard mais d'aucune manière résignés, animés au contraire par une foi jeune et brûlante, nous sommes persuadés que ce siècle sera marqué par la contribution décisive de l'Afrique à un monde nouveau »...*

Empiriste, M. Houphouet-Boigny veut marcher vers un tel avenir sans trop se soucier des cadres juridiques. Il importe d'abord de faire entrer la loi-cadre dans les faits. La promotion des élites noires doit donner à l'Afrique les cadres qui lui manquent encore. Après les élections municipales il faut amener dans les campagnes le paysannat à prendre en charge ses propres intérêts. Il faut enfin étendre progressivement les compétences des conseils de gouvernement. Ce ne serait qu'à posteriori, et pour éviter toute controverse stérile, que l'on légitimerait juridiquement une union franco-africaine de fait. M. Houphouet-Boigny demande seulement qu'une déclaration d'intentions du gouvernement, approuvée par le Parlement, définisse les perspectives de cette évolution sinon vers l'indépendance du moins temporairement vers une large autonomie.

Son principal adversaire politique, M. Léopold Senghor, président de la « Convention Africaine » et agrégé de l'Université, est plus radical. Il est partisan d'une transformation immédiate de la République en République fédérale où s'intégreraient les territoires d'outre-mer dotés de leur autonomie interne. Mais il insiste surtout pour que les deux Grands Conseils d'A.O.F. et d'A.E.F. soient dotés immédiatement de pouvoirs politiques ou à défaut administratifs : il reproche aux projets actuels d'aboutir à une « balkanisation » de l'Afrique noire.

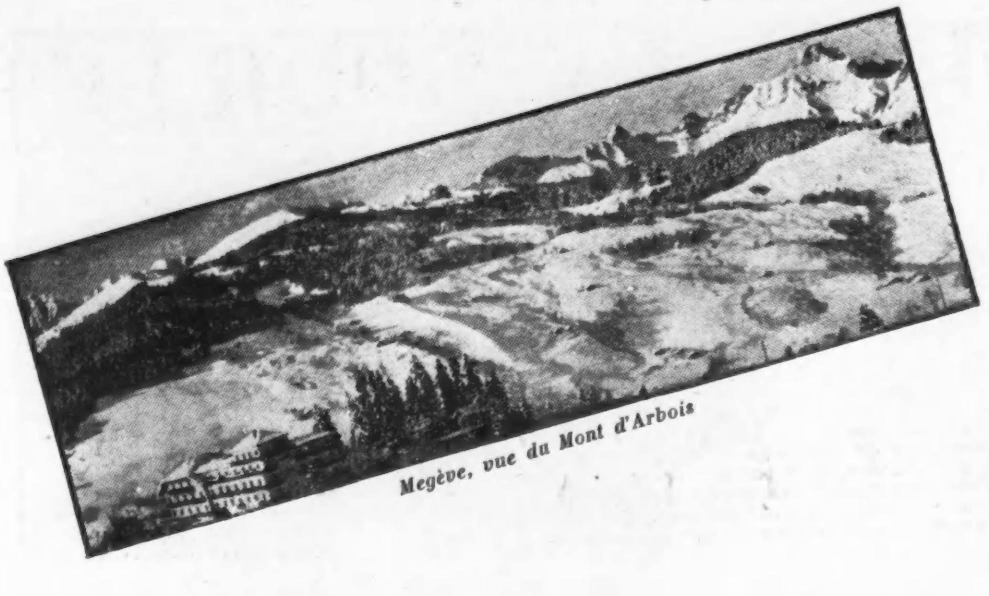
Contre les forces centrifuges un seul mot : Liberté !

Or le « mythe » de l'heure en Afrique est celui de l'unité. Il est profondément enraciné : syndicalement et politiquement de larges regroupements s'effectuent au-delà des frontières territoriales. Car ce découpage est arbitraire. Conquise par quelques officiers audacieux, l'Afrique française n'est divisée ni en fonction d'impératifs géographiques, ni d'exigences économiques, ni de considérations raciales. Les territoires actuels recoupent sans jamais les recouvrir complètement les débris d'anciens empires démembrés. On compte de plus plusieurs groupes ethniques : trente pour l'A.O.F. seulement. Et pas moins de douze groupes de langues : un seul de ces groupes, le groupe nigero-sénégalais, comporte trente-six idiomes. Des centaines de cultes enfin sont pratiqués sous le nom générique d'animisme.

Comment s'étonner que la plupart des élites africaines, au moment où la France, elle-même, fait l'Europe, ne puissent s'enfermer dans le cadre « territorial » ? L'extension des responsabilités des « grands conseils », seuls coordinateurs des territoires, indépendamment du gouverneur général, s'imposera nécessairement à brève échéance, sous la forme d'un « exécutif fédéral »... Sous l'impulsion de M. Houphouet-Boigny la France peut s'attacher à une tâche passionnante.

Si l'exemple de l'Indochine a été tragiquement contagieux, celui de l'Afrique noire peut encore devenir un autre exemple, heureux celui-là. L'Afrique noire pourra montrer, grâce à une décolonisation totale, le vrai visage d'une communauté libre fondée sur de profonds liens économiques, culturels et humains. Elle peut rendre vivante une véritable union, sans juridisme étroit et attirer, définitivement rassurés sur les véritables options françaises, non seulement le Maroc et la Tunisie, mais encore les anciens Etats associés d'Indochine, d'autres pays peut-être, écrasés entre les géants américain et russe. Mais il faut aller vite et franc. Il est des réticences qui sont pires que des refus. Des forces centrifuges existent, des pressions extérieures aussi. La force sert aujourd'hui à peu de chose. Bismarck disait lui-même : *« On peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus »*. Le destin occidental de la France a tenu en un seul mot: «Liberté». Et ce mot reste encore notre meilleur ambassadeur...

UNE RÉVOLUT



Megève, vue du Mont d'Arbois

LA dernière épreuve internationale de ski — avec participati
suprématie des skieurs autrichiens (neuf parmi les dix prem
alpin français.

Cependant, à la veille de la dernière guerre, les succès ret
dans les confrontations internationales, avaient placé la France e
disciplines alpines du ski, c'est-à-dire la descente et le slalom.

Les succès français étaient à ce point éclatants, qu'Emile
dans le monde entier, et en particulier aux Etats-Unis, ce qui f
méthode, c'est celle qu'Emile Allais avait mise au point en observ
rades de l'équipe de France et qui devait faire faire un extraor
laire du ski.

Mais, au lendemain de la guerre, dès la reprise des grandes
bien que ses skieurs aient encore perfectionné leur technique, s
Suisse Schneider qui s'imposa, l'Italien Zeno Colo, puis vint le
Sailer.

Or, la technique des skieurs autrichiens n'avait rien à voi
dominés en descente comme au slalom par les Autrichiens, les
tivement leurs adversaires et à s'inspirer petit à petit de leur te
demeurait la seule enseignée dans toutes les stations des Alpes et
n'en transgressaient les principes que dans les grandes courses. E
pions français abandonnèrent purement et simplement la « mét
son inspiration et son style personnel.

La méthode française

LA technique du virage dite « christiana pur aval » est à la base de la « méthode française ». Le christiania, qui permet un changement de direction et, s'il est appuyé jusqu'à son terme, un freinage total, se décompose en deux mouvements principaux : l'appel, puis la rotation :

1 **Le skieur fait une rotation du buste en tournant presque** le dos à la ligne de plus grande pente, le bras aval en avant, le bras amont en arrière. Le poids du corps repose sur les carres (1) amont des skis. C'est la phase « appel ».

2 Le buste amorce un mouvement de rotation, les skis étant à plat, le skieur ployant les genoux.

3 Les skis pivotent, entraînés par la rotation du buste et des épaules et l'avancée du corps.

4 Les skis, toujours à plat, dérapent pour terminer le virage.

5 Le skieur se redresse ; reprend des carres pour interrompre le mouvement de dérapage.

6 Le skieur est en position pour amorcer un nouveau christiania dans le sens de la plus grande pente, en sens contraire du précédent.

• AVANTAGES : Le mouvement est harmonieux, il est « logique » et donne au skieur un équilibre maximum dans toutes les phases de son développement.

• INCONVÉNIENTS : La phase préparatoire de l'appel oblige le skieur à prévoir ses gestes assez longtemps à l'avance. Dans les slaloms aux portes serrées, il lui est difficile d'enchaîner deux christianias sans perte de temps, car l'appel constitue en lui-même un temps mort.

(1) *Les carres sont les lamelles de métal vissées sous les bords des skis et qui mordent dans la neige.*

UTION : LE SKI “ A LA GODILLE ”

rticipation autrichienne — à Wengen, a consacré la
dix premiers du combiné)... et la décadence du ski

uccès retentissants d'Emile Allais et de James Couttet
France en tête de toutes les autres nations dans les
alom.
u'Emile Allais en tira la leçon en allant enseigner
ce qui fut appelé « la méthode française ». Cette
n observant sa propre technique et celle de ses cama-
extraordinaire bond en avant à l'enseignement popu-

grandes épreuves internationales, l'équipe de France,
nique, subit défaite après défaite. Ce fut d'abord le
vint le règne des Autrichiens, de Molterer à Tony

en à voir avec « la méthode française ». Peu à peu,
iens, les skieurs français en vinrent à étudier atten-
e leur technique. Cependant la « méthode française »
Alpes et des Pyrénées, et les champions eux-mêmes
ourses. Enfin, vint le jour où presque tous les cham-
a « méthode française » pour skier chacun selon

Au début de l'année, un petit livre révolutionnaire, « Ski 1957 », venait consacrer la mort de la « méthode française ». Ses auteurs sont Georges Joubert, président et entraîneur de la section ski du Grenoble-Université Club, et Jean Varnet, membre de l'équipe de France de ski et l'un de nos meilleurs espoirs.

Après avoir étudié, comme l'avait fait Emile Allais en 1937, les gestes des grands champions français et étrangers, Joubert et Vuarnet sont parvenus à établir les bases de ce qu'ils appellent « la technique moderne ». Ils ne prétendent pas avoir inventé une nouvelle façon de skier, mais ils prennent acte de sa naissance et dans une étude très fouillée, en expliquent brillamment l'origine, les secrets et les avantages.

Ce qui n'est pas le moins surprenant, dans ce petit livre, c'est sa préface. Elle est en effet l'œuvre du grand champion Emile Allais qui, sportivement, reconnaît que la technique française qu'il avait mise au point est aujourd'hui dépassée :

« *La génération des champions d'après-guerre au cours des compétitions de plus en plus sévères,* écrit-il, *a peu à peu élaboré et perfectionné une technique nouvelle. Chose essentielle à noter, ce n'est pas la technique d'un seul champion, d'un seul pays, mais le fruit du travail, des expériences, des essais d'une élite internationale de coureurs.*

« *Je souhaite que cet ouvrage soit considéré comme une base de travail pour nos équipes en vue de compétitions internationales, que notre élite de skieur s y voie en quelque sorte le point de départ d'une recherche collective en vue de l'amélioration de chacun... Par son caractère international, cette nouvelle technique parviendra peut-être à la disparition des particularismes nationaux en matière d'enseignement et à l'épanouissement de cette méthode universelle que tous les skieurs appellent de leurs vœux.* »

Quelles sont les différences essentielles entre la « méthode française » et la « technique moderne » ? C'est, d'après le livre de Joubert et Vuarnet, ce que les lecteurs de « L'Express » apprendront dans cette double page.

La technique moderne

1 La période préparatoire est facultative. Les jambes se fléchissent puis amorcent une poussée vers le haut. Le buste est légèrement tourné vers l'aval.

2-3 Le skieur allège ses skis par flexion des jambes. Simultanément il les déplace très rapidement sous son corps, d'une part latéralement vers l'extérieur du virage, d'autre part en pivotant dans le sens du virage. Ce déplacement des skis est provoqué par le bassin et les jambes du skieur qui effectuent sous le buste une rotation vers l'aval. Le buste, en « opposition », se tourne vers l'extérieur du virage, l'épaule aval en retrait.

4 Le skieur prend progressivement appui sur ses skis en faisant mordre plus ou moins ses carres et en effectuant une flexion des jambes pour amortir la pression qui s'exerce sur les skis.

5 Le skieur effectue une rotation de l'épaule extérieure vers l'avant, en même temps qu'il se redresse.

6 Le skieur est prêt à déclencher instantanément un nouveau virage.

• AVANTAGES : Il n'y a pas, à proprement parler, de période préparatoire. Le déclenchement, étant immédiat, permet au skieur d'être constamment « alerté ». En outre, en enchaînant les uns sur les autres les « virages modernes », le skieur établit ce que Joubert et Vuarnet appellent la « godille », qui lui permet aussi bien d'accélérer que de freiner sa descente en prenant appui sur le moindre accident de terrain.

• INCONVÉNIENTS : La technique moderne est moins sobre, moins coulée que la technique française. Elle exige plus de qualités athlétiques et, pour les skieurs ayant ces qualité, cela est plutôt un avantage. En outre le déclenchement du virage moderne exige une grande précision de gestes difficile à exiger des débutants.

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE

Le R. P. Danielou

« Les Manuscrits de la Mer Morte », ce sont, nos lecteurs le savent, ces rouleaux de cuir découverts en 1947, dans le désert de Juda, au fond d'une grotte par un berger à la recherche de brebis égarées. Rouleaux conservés pendant deux mille ans dans des jarres, découverte qui fut suivie par plusieurs autres découvertes. Après mille aventures qui les firent passer de main en main (1), après de nombreuses fouilles, en particulier dans les ruines de Qumrân, le déchiffrage de ces rouleaux fit l'objet de soins minutieux. Les savants n'en ont pas encore livré, d'ailleurs, tous les secrets.

Outre son intérêt pour l'exégèse biblique, l'importance de la découverte tient en un point essentiel : les renseignements recueillis grâce aux révélations du désert de Juda ont permis de reconstituer l'existence de la communauté essénienne, communauté dont le législateur et prophète portait le nom de « Maitre de Justice ».

Or, les ressemblances entre les idées, les valeurs morales prêchées par le Maitre de Justice et celles révélées par le Christ, les ressemblances entre la mystique et les rites de la Nouvelle Alliance et ceux du christianisme primitif sont frappantes.

De là, certains ont été conduits à conclure un peu vite que le Maitre de Justice a pratiqué et prêché le christianisme avant le Christ, qu'il a montré la voie à Jésus, que Jésus ne fut qu'un disciple du Maitre de Justice dont une chance purement historique a favorisé le message au point que le « christianisme » a supplanté l'essénisme, que le christianisme n'est en somme, selon la parole de Renan, qu'un essénisme qui a réussi.

On voit l'importance, la gravité du débat. Il remet en question l'originalité, la transcendance de la révélation chrétienne : il pose le problème de la personnalité du Christ. D'où son immense retentissement.

Aussi à côté des plus grands savants, les plus éminents théologiens se sont penchés sur les Manuscrits de la Mer Morte. Le R.P. Daniélou a bien voulu nous donner le résultat de ses propres travaux. Le voici :

(1) *Voir* L'Express *n° 285 du 7 décembre*1956.

L'EXPRESS a déjà plusieurs fois parlé des sensationnelles découvertes de Qumrân. Leur plus passionnant intérêt est la lumière qu'elles jettent sur les origines du christianisme. Qu'est-ce qui, dans le christianisme, est un héritage essénien ? Qu'est-ce qui en constitue l'originalité ? C'est là le problème essentiel. Malheureusement, on se contente par trop souvent d'affirmations générales, insinuations non prouvées ou dénégations à priori. Certains se plaisent à entretenir cette atmosphère de mystère, qui pique la curiosité. On sait l'histoire récente de M. Allegro, qui laissait entendre que des documents non encore publiés apporteraient des révélations sensationnelles et qui s'est vu opposer le démenti le plus formel par l'ensemble des savants occupés au dépouillement des manuscrits.

Certes, dans l'état actuel des choses, on doit se garder de considérer que tous les problèmes sont résolus. Tous les textes déchiffrés ne sont pas publiés ; et tous les textes découverts ne sont pas encore déchiffrés. Rien ne dit, d'autre part, que d'autres dépôts ne seront pas encore découverts. Enfin, la confrontation des textes de Qumrân avec la littérature juive du temps et avec le Nouveau Testament demandera encore de longues et minutieuses études. Toutefois, un certain nombre de résultats précis peuvent être considérés comme acquis. On en trouvera le bilan en particulier dans le livre essentiel sur la question, celui du grand archéologue Millar Burrows, dont la traduction vient de paraître (1).

Je voudrais ici simplement énumérer ce qui parait pouvoir être considéré comme sûr. On pourrait grouper d'un côté les points de ressemblance et de l'autre les oppositions ; les uns et les autres sont également stupéfiants. Il me parait plus intéressant de suivre l'ordre chronologique, car les contacts du christianisme et de l'essénisme ont eu lieu à des moments successifs, depuis la prédication de Jean-Baptiste, vers l'an 30 après J.-C., jusqu'à la fin du judéo-christianisme, vers le milieu du second siècle. Ce tableau donnera mieux idée du caractère perpétuellement contrasté des deux mouvements.

1. Jean le Baptiste a certainement été en contact avec la communauté de Qumrân. Il baptisait à quelques kilomètres de son habitat. Il est possible que ses parents l'aient confié aux Esséniens quand il était adolescent. Son enseignement a des points de contact certains avec celui des manuscrits de la Mer Morte. Dans les deux, on trouve l'idée que les derniers temps sont commencés, qu'il faut *« préparer dans le désert le chemin du Seigneur »*, qu'un baptême de pénitence est nécessaire pour s'y préparer, que le jugement du monde se fera par le feu. Néanmoins, il n'est pas certain que Jean ait été essénien. Et il est évident par contre que, sorti ou non de l'essénisme, il a eu une vocation prophétique propre et fondé un mouvement original.

2. Quand ils énumèrent les grandes sectes juives, les historiens du temps nomment les Esséniens, les Pharisiens, les Sadducéens. Or, les premiers ne sont jamais nommés dans le Nouveau Testament. Cette énigme n'a pas encore rencontré de solution satisfaisante. Néanmoins, le plus vraisemblable est que, pour le Christ et ses disciples, les Esséniens n'étaient pas une secte, mais faisaient partie des *« pauvres d'Israël »*, des *« vrais Israélites »*, de *« ceux qui attendaient la consolation d'Israël »*. Ceci semblerait donc prouver que c'est dans le milieu essénien que le Christ a rencontré une partie de ses disciples. Il est clair en effet qu'il ne pouvait ignorer leur existence.

(1) Les Manuscrits de la Mer Morte, Ed. Laffont, 1957.

Les fragments de manuscrits sont déchiffrés un à un.

3. La découverte du calendrier de Qumrân permet presque certainement de résoudre l'une des grandes énigmes de la vie du Christ, celle du jour où il a célébré la dernière Pâque. Saint Jean et les Synoptiques ne sont pas d'accord à ce sujet. D'autre part, une ancienne tradition en fixait la date au mardi saint au soir. Or, les Esséniens avaient un calendrier où Pâque tombait toujours le mercredi 15 nizan. Il semble établi par Mlle Jaubert que le Christ suivait ce calendrier. Ainsi, une difficulté du récit évangélique disparait. On imaginait difficilement que tous les événements du procès du Christ aient eu lieu dans la nuit du jeudi au vendredi. En réalité, ils ont rempli les trois jours qui allaient de la Pâque selon le calendrier essénien à la Pâque suivant le calendrier officiel.

4. Le *Manuel de discipline* et un long fragment dit *« des deux colonnes »* nous décrivent le repas de la communauté de Qumrân. Ce repas comporte une bénédiction du pain et une bénédiction du vin par le geste de la main étendue. Il parait évident que les repas que le Christ prenait avec la communauté des Douze avait un rituel analogue et que c'est au cours du dernier de ces repas que le Christ a institué l'Eucharistie, en transformant ce qui était une simple bénédiction en une action sacramentelle, par laquelle il changeait le pain et le vin en son corps et en son sang.

5. On rencontre dans l'enseignement de Jésus certains thèmes ou expressions qui se retrouvent dans les manuscrits de Qumrân. Ainsi la comparaison de la communauté d'une part, de l'Eglise de l'autre, à un arbre qui doit étendre ses branches sur le monde. Ainsi, l'opposition des fils de ténèbres et des fils de lumière. Mais il faut ajouter avec Millar Burrows que les différences sont plus frappantes que les ressemblances et portent sur des points plus importants ; et, d'autre part, qu'on peut se demander si *« les enseignements de Jésus et les croyances de Qumrân ont quelque chose de commun qui ne se retrouve dans d'autres sources juives »*.

6. Il est certain, *« comme tous les historiens compétents le reconnaissent maintenant »* (Millar Burrows), qu'il ne peut être question que Jésus ait été essénien. Rien ne l'indique dans ses origines. Bien plus, le comportement en Jésus apparait, sur les points essentiels, radicalement opposé à celui des Esséniens.

En effet, les Esséniens apparaissent comme de scrupuleux observateurs des observances légales. Ils allaient plus loin en ce sens que les Pharisiens, comme nous le savons pour un exemple précis, celui d'une bête de somme tombée dans un puits le jour du sabbat et que les Pharisiens permettaient d'aller chercher, tandis que les Esséniens l'interdisaient. Or, le caractère le plus frappant du comportement du Christ, du point de vue des Juifs du temps, est le droit qu'il s'arroge de violer le sabbat et les autres observances, au scandale des Pharisiens, des disciples de Jean et donc plus encore des Esséniens.

7. Ce contraste apparait spécialement sur un point essentiel, celui des repas. Jamais les Esséniens n'auraient accepté de manger avec les publicains et les pécheurs ; ils auraient pensé contracter ainsi une souillure ; plus encore, pour être admis à partager leur repas, il fallait d'abord passer par un noviciat de deux ans ; et encore chaque repas devait-il être précédé d'une ablution dans les piscines que nous avons retrouvées et d'un changement de vêtement.

Or, comme l'a remarqué le protestant Lohmeyer, rien n'est plus révolutionnaire en ce sens du point de vue des Esséniens que le fait pour le Christ de manger avec des impurs. Et ce geste avait, comme l'a bien montré Lohmeyer, une signification messianique : il était l'expression de l'éclatement de l'étroitesse de la communauté juive, encore rétrécie dans celle de Qumrân, et l'appel adressé à tous les hommes à participer à la communauté messianique.

8. Le Christ présente certains traits de ressemblance avec le Maitre de Justice. L'un et l'autre ont été persécutés par les grands-prêtres de Jérusalem. L'un et l'autre ont jugé Jérusalem. Mais ceci, remarque Millar Burrows, se retrouve chez d'autres prophètes. Il n'est pas sûr que le Maitre de Justice ait été mis à mort. Mais en tout cas il n'est nulle part question de résurrection à son sujet. L'affirmation qu'on attendait son retour pour juger le monde ne se fonde, écrit Millar Burrows, *« que sur des interprétations contestables »*. Elle ne dépasse pas d'ailleurs ce que les Juifs du temps croyaient au sujet d'Elie. Ainsi, comme l'a écrit un grand exégète protestant, Oscar Cullmann, *« le Maitre de Justice se situe dans la ligne des prophètes qui ont souffert pour la proclamation de leur message »*. Il ressemble au Christ dans les aspects qui sont communs à celui-ci et aux prophètes.

ET LES ORIGINES DU CHRISTIANISME

par le R. P. DANIÉLOU, S. J.

9. Par contre, sur les points qui caractérisent proprement le Christ, le contraste avec le Maître de Justice est étonnant. Et c'est peut-être la découverte la plus sensationnelle de Qumrân que de dégager l'originalité du Christ en nous fournissant un terme de comparaison emprunté au même milieu. Je signalerai seulement les points cruciaux.

Un des caractères les plus admirables du Maître de Justice est la conscience qu'il a d'être un pécheur. Ceci apparait en particulier dans le très beau fragment cité par J.-L. Bory dans *L'Express* du 7 décembre. Or, comme on l'a souvent noté, on peut lire tout l'Evangile sans trouver la moindre trace d'une conscience que Jésus aurait d'être pécheur. Si la conscience du péché est la marque normale de la sainteté authentique, en sorte que son absence soit toujours suspecte, cette absence en Jésus, en qui tous reconnaissent une qualité religieuse incomparable, constitue une extraordinaire énigme.

10. « *Aucun texte*, écrit Millar Burrows, *ne permet de dire que le Maître de Justice se soit considéré comme le Messie* », au sens strict du mot, c'est-à-dire comme l'instrument du triomphe définitif de Dieu sur les forces du mal et de l'instauration définitive du Royaume de Dieu.

Nous l'avons déjà noté, ce qui caractérise le Maître de Justice et la communauté de Qumrân, c'est — et la chose est déjà assez stupéfiante — que la dernière période de l'histoire est commencée. Mais pour eux les grandes actions qui constituent la fin des temps elle-même, l'avènement du Messie, l'instauration du Royaume de Dieu, le Jugement, la Résurrection sont un avenir. Or, l'affirmation essentielle du Christ est de dire qu'avec lui ces événements eschatologiques sont accomplis : « *C'est maintenant le Jugement du Monde* » ; « *Je suis la Résurrection et la Vie* » ; « *Le Royaume de Dieu est au milieu de vous* » ; « *Je suis le Messie, moi qui te parle* ».

11. Un autre trait du Maître de Justice est la conscience qu'il a de l'infinie distance qui le sépare de Dieu. Et c'est sans doute un de ceux qui donnent à ses paroles leur résonance profondément religieuse. Or, s'il est un point certain dans l'histoire du Christ, c'est que, par tout son comportement et non seulement par des déclarations qu'on pourrait toujours discuter, il a revendiqué des prérogatives divines. Et de ceci les témoins irrécusables sont ses adversaires qui l'ont accusé de blasphémer quand il modifiait la Loi établie par Dieu au Sinaï, ou qu'il remettait les péchés : « *Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ?* », disent les Pharisiens.

Et de fait, dans un milieu juif, où le sens de la transcendance de Dieu était si accusé, ces actions du Christ étaient le pire crime, celui de lèse-divinité. Rien n'est plus loin du Maître de Justice. Si l'on ne croit pas que le Christ est Dieu, il faut dire alors que le Maître de Justice lui est très supérieur. Mais en tout cas on ne peut dire qu'ils se ressemblent.

12. Les ressemblances entre l'organisation de la première communauté chrétienne de Jérusalem et celle de la communauté de Qumrân sont étonnantes. « *La position de Pierre dans l'Eglise de Jérusalem*, écrit Millar Burrows, *a été comparée à celle du superintendant du Manuel de discipline* ». L'autorité des douze apôtres rappelle celle des douze laïcs et des trois prêtres qui constituent le conseil de la communauté de Qumrân. Par ailleurs, il y a dans la communauté des inspecteurs (mebbaqqèr) qui président les réunions, veillent à la répartition des biens. Or, ceci ressemble étrangement au rôle joué dans la première communauté chrétienne par ceux qu'on appelait les épiscopoi, c'est-à-dire les inspecteurs, mot qui, à ce moment, était synonyme de presbyteroi, prêtres.

L'abbé Jean Starcky reconstituant le puzzle des manuscrits.

13. On sait que les premiers chrétiens mettaient tous leurs biens en commun. Or, cette communauté totale des biens est un des traits les plus caractéristiques de la communauté de Qumrân. On connait l'histoire d'Ananie et de Saphire, dans les *Actes des Apôtres* : ayant vendu un champ, ils ne déclarèrent pas intégralement à la communauté le prix qu'ils avaient touché ; ils furent victimes d'une sanction terrible. Or, nous lisons dans le *Manuel de discipline : « Celui qui aura menti au sujet des avoirs sera séparé pour un an de la pureté de la communauté. »*

Quand les premiers missionnaires chrétiens voyagent, ils n'emportent ni sac ni besace, mais les frères qu'ils retrouvent doivent leur donner hospitalité. De même les membres de la communauté de Qumrân n'emportaient rien en voyage, mais dans chaque ville ils recevaient l'hospitalité des affiliés de la secte.

14. La solution des contestations qui peuvent s'élever entre les frères est étonnamment semblable dans les deux communautés. Le principe posé dans l'*Evangile de Matthieu* est qu'il faut d'abord s'adresser directement à celui dont on a à se plaindre ; s'il refuse de faire justice, on doit porter le litige devant deux témoins ; et seulement, si cette solution n'est pas efficace, on va s'adresser au conseil de la communauté. Or, le *Manuel de discipline* présente une discipline tout à fait analogue : « *Que personne*, y lisons-nous, *ne porte un litige entre son compagnon devant le conseil, avant qu'il n'ait d'abord fait l'objet d'une représentation devant témoins.* »

Tout cela montre que, contrairement à ce qu'on a souvent affirmé, l'organisation de l'Eglise n'est pas un fait secondaire qui aurait succédé à une première période où tout était laissé à l'inspiration, mais qu'elle fait partie du tout premier tuf de la communauté de Jérusalem engagé dans le milieu juif.

15. Les auteurs du Nouveau Testament citent toujours les mêmes textes de l'Ancien Testament, en particulier certains textes d'Isaïe. On en a conclu que ces textes venaient de recueils d'extraits constitués dès la première communauté chrétienne à l'usage des prédicateurs et des catéchètes. Or, l'une des découvertes sensationnelles de Qumrân a été celle d'un recueil de ce genre, comprenant des textes messianiques. Bien plus, plusieurs de ces textes, en particulier : « *Je relèverai la tente de David* », et : « *Une étoile se lèvera de Jacob* », se retrouvent dans les dossiers chrétiens. Enfin, la manière dont les chrétiens citent les textes, en les adaptant aux événements de la vie du Christ ou en les fusionnant, se retrouve dans les documents de Qumrân. Ceci suppose une manière identique d'utiliser l'Ecriture et peut-être même l'usage par les chrétiens de dossiers antérieurs.

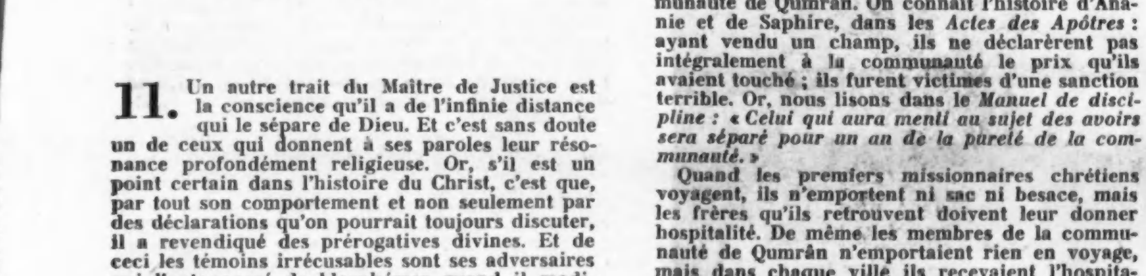
16. L'essentiel de la première communauté chrétienne ne consiste pas dans des détails d'organisation, mais dans la place absolument centrale que la personne du Christ, sa mort et sa résurrection ont aux yeux de la communauté. C'est là tout le contenu de sa foi, tout l'objet de son message, tout le centre de sa vie. On n'imagine pas un texte chrétien où il ne serait pas question du Christ. Or, le Maître de Justice n'a jamais tenu une place analogue dans la communauté de Qumrân. Il apparait comme un prophète honoré après sa mort. Mais ni sa personne ni sa mort n'ont de signification centrale. Cullmann en a donné un exemple remarquable. Philon et Josèphe ont pu nous donner de longs exposés de la doctrine essénienne, sans faire une seule fois mention du Maître de Justice. On n'imagine pas un exposé du christianisme où il ne serait pas question du Christ.

17. Non seulement la première communauté chrétienne est tout entière centrée sur la mort et la résurrection du Christ, comme événement essentiel de l'histoire, mais elle fait du Christ l'objet de son culte, en lui donnant le titre divin de Kyrios, Seigneur. Elle reconnait ainsi sa divinité. Or, la seule idée de rendre un semblable culte au Maître de Justice est invraisemblable pour la communauté de Qumrân. Et c'est bien pourquoi nous n'en trouvons pas la moindre trace.

Ce qui ressemblerait le plus à l'attitude des hommes de Qumrân par rapport au Maître de Justice est l'attitude des premiers chrétiens à l'égard de Jean-Baptiste, en qui ils voient un grand prophète qui est mort victime de sa fidélité.

18. Dès le début, la communauté chrétienne de Jérusalem a admis en son sein des hommes venus du paganisme comme le centurion Corneille. Et, comme l'a montré Molland, on ne leur imposait pas la circoncision, mais seulement le baptême. Avec Paul et Barnabé, cette « Eglise des Gentils » a pris une place de plus en plus grande. Or, cet universalisme de la

→



Fragment de manuscrit

(Photos Sabine Weiss-Rapho.)

LES MANUSCRITS DE LA MER MORTE

→

communauté chrétienne est aux antipodes de l'extrême particularisme de la communauté de Qumrân, qui reste strictement enfermée dans le milieu juif et à l'intérieur de ce milieu représente un groupe particulièrement fermé. On pourrait lui appliquer la parole du Christ sur la « haie des préceptes » dont les Pharisiens ont entouré la Loi et qui empêche les hommes d'entrer.

19. Les écrits de saint Paul présentent de nombreuses et étonnantes analogies avec les documents de Qumrân au point de vue littéraire et doctrinal. On y retrouve le terme de Bélial appliqué au démon qui est caractéristique de Qumrân. Le mystère d'iniquité se trouve dans la *Seconde épître aux Thessaloniciens* et dans les *Psaumes* de Qumrân. Mais les analogies vont plus loin : dans les deux cas on rencontre l'idée que Dieu seul est juste et que l'homme ne possède aucune justice de lui-même.

Ce sens du péché dépasse ce que l'Ancien Testament nous montre et laisse entendre une influence nouvelle sur Paul. Plus encore, l'idée que la justification de l'homme vient de Dieu seul, si caractéristique de Paul, apparaît dans le *Manuel.*

Millar Burrows a signalé d'autres points. Il faut noter toutefois que les mêmes vues se retrouvent dans un ouvrage juif du temps que nous connaissions déjà : *Le quatrième livre d'Esdras.* Ainsi la pensée de saint Paul se situe dans le cadre des discussions des théologiens juifs de son temps. Mais lui-même, nous le savons, était pharisien.

20. Mais l'auteur du Nouveau Testament avec lequel les manuscrits de Qumrân présentent le plus d'affinités est incontestablement saint Jean. Ceci a été surtout montré par un dominicain, le P. Braun. Il y a d'abord des expressions communes, *«lumière de vie»*, *«fils de lumière »*. Mais surtout l'idée du conflit de la lumière et des ténèbres domine à la fois les documents de Qumrân et les écrits johanniques. Il n'est pas possible d'en conclure que Jean a été d'abord essénien. Mais il est difficile de ne pas penser qu'il a été en contact avec les formes de pensée qui étaient celles des hommes de Qumrân. Or, ceci comporte une conséquence essentielle, comme le remarque Millar Burrows : c'est que l'*Evangile de Jean* n'est pas une œuvre tardive, qui attesterait la pénétration du christianisme par la pensée grecque, mais que son milieu originel est bien la communauté chrétienne primitive de Palestine.

21. Non seulement les contacts du christianisme avec les manuscrits de Qumrân ne vont pas en diminuant à mesure que nous avançons dans le temps, mais au contraire ils vont en augmentant. Ceci donnerait à croire que la principale influence des Esséniens sur le christianisme n'est pas à chercher aux origines, mais comme l'a noté Cullmann, après 70, quand la communauté de Qumrân a été dispersée et que nombre de ses membres ont dû se rallier au christianisme. Ceci, on le voit, entraine une conséquence révolutionnaire : c'est que le christianisme est indépendant du mouvement essénien dans son origine, mais qu'il l'a rencontré dans son chemin — et ceci à diverses reprises et sans doute en des endroits divers : à Jérusalem au temps de la première communauté, en Syrie après 70, à Rome après 90.

22. Le plus ancien catéchisme chrétien nous a été transmis dans deux œuvres du second siècle, la *Didachè* et l'*Epitre du pseudo-Barnabé*, mais qui utilisent un matériel plus ancien. Ce catéchisme est construit sur le thème des deux voies, celle de la lumière et celle des ténèbres ; à la première est proposé l'ange de justice, à la seconde l'ange d'iniquité. Or, il est impossible de ne pas reconnaître ici la structure du catéchisme de Qumrân, tel qu'on le trouve au début du *Manuel de discipline*. Nous y lisons qu'il y a deux Esprits, le prince des lumières et l'ange des ténèbres, et que les voies de ces deux Esprits sont opposées. Cette doctrine des deux voies et des deux Esprits est l'un des points où la dépendance du christianisme à l'égard de Qumrân est la plus claire. Il faut noter toutefois que les chrétiens lui ont fait subir une modification essentielle en opposant à l'ange des ténèbres non un ange de lumière, mais le Christ ou l'Esprit-Saint.

23. La structure du catéchisme n'est pas le seul point qui dans la *Didachè* et les rituels chrétiens anciens marque une ressemblance avec les usages de la communauté de Qumrân. Ainsi, à Qumrân, l'entrée dans la communauté était précédée de serments redoutables de rupture avec les fils de ténèbres et d'adhésion à la société. Ceci apparaissait comme la conclusion de l'instruction sur les deux voies. L'antique usage chrétien de la renonciation à Satan et de la profession de foi au Christ paraît calqué sur ce type. De même en est-il de l'usage de prier trois fois par jour, le matin, à midi et le soir, attesté par la *Didachè* et connu à Qumrân. Il est possible également que l'origine des Quatre-Temps se rattache à l'importance toute spéciale qu'avait dans le calendrier le début des Quatre Saisons.

Un dominicain à Qumrân

24. Il a existé, à la fin du premier siècle, un groupe de chrétiens hétérodoxes qui ont reconnu dans le Christ un grand prophète, mais n'ont pas cru qu'il était le fils de Dieu. On les appelle les Ebionites. Ils présentent des caractères très curieux. Ils pratiquaient des baptêmes quotidiens, dans les fleuves ou dans la mer. Ils rejetaient l'usage de la viande. Ils gardaient les pratiques juives du sabbat et de la circoncision. Ils croyaient que le monde est partagé entre deux esprits et qu'à chaque génération, à un faux prophète envoyé par l'Esprit de ténèbres, s'oppose un vrai prophète envoyé par l'Esprit de lumière. Tous ces traits apparentent évidemment ce groupe à la communauté essénienne, comme tout le monde le reconnait. Ces Ebionites existaient encore au IV[e] siècle en Transjordanie. On a remarqué la parenté de leurs conceptions avec celles de l'Islam. Il est possible que ce soit la lointaine origine de celui-ci.

25. Avec les manuscrits de la mer Morte, la découverte la plus sensationnelle de notre temps est celle de la bibliothèque gnostique de Nag Hammadi en Egypte, dont la publication va bientôt commencer, grâce à M. Henri-Charles Puech et à M. Quispel. Mais le plus étonnant est que les deux découvertes ne sont pas sans lien. Car la révélation des textes gnostiques originaux nous montre que le gnosticisme est moins grec qu'on ne l'a cru longtemps et que son premier fond vient de milieux juifs hétérodoxes. Le mystérieux Dosithée, le maître de Simon le Mage, a toutes les apparences d'un Essénien. Le dualisme radical du gnosticisme paraît bien une forme radicale de la doctrine essénienne des deux Esprits. Dans les deux mouvements, une influence iranienne commune se laisse entrevoir. C'est donc l'énigme du gnosticisme que les découvertes de Qumrân vont aider également à résoudre.

26. Un pieux chrétien du second siècle, Hermas, qui vivait à Rome sous le Pape Pie, nous a rapporté des visions qu'il reçut d'un pasteur, qui était l'Ange de la pénitence et qui le chargea d'annoncer que Dieu voulait bien encore une fois — mais que ce serait la dernière — pardonner aux grands pécheurs. Il explique que les vices sont des démons qui cherchent à entrer dans le cœur de l'homme. Si celui-ci les laisse entrer, le Saint-Esprit ne peut plus y rester et en sort. Il enseigne que les démons agitent l'âme et l'inquiètent, tandis que le Saint-Esprit la met dans la paix. Cette description se retrouve dans les écrits de Qumrân.

J.-P. Audet en a conclu avec beaucoup de vraisemblance qu'Hermas était un Essénien converti qui faisait partie de la colonie juive de Rome. Il a été très lu par les ascètes chrétiens. Et c'est par lui que la doctrine du discernement des Esprits est passée dans la tradition ascétique chrétienne.

27. Les Esséniens étaient des moines, les disciples de Jésus des missionnaires. Mais à la fin du III[e] siècle, nous voyons un monachisme chrétien apparaître. Ce monachisme est né chez les Coptes d'Egypte. C'est un mouvement populaire qui ne doit rien dans son origine aux moines de Qumrân. Mais un contemporain de ces premiers moines chrétiens, Eusèbe de Césarée, connaissait bien les Esséniens par Philon et par Josèphe. Il a relevé les stupéfiantes ressemblances du monachisme chrétien et du monachisme essénien : long noviciat, pauvreté totale, virginité, obéissance minutieuse, repas en silence, veilles et abstinence, lecture assidue de l'Ecriture. Il n'est pas impossible que le modèle proposé par la Règle de Qumrân ait pu inspirer quelque peu les règles monastiques qui se constituent alors.

Tels sont les principaux résultats qu'on peut considérer actuellement comme acquis dans la comparaison de la communauté de Qumrân et du christianisme originel. On voit que tout y est saisissant, les ressemblances comme les contrastes. Jamais le cadre qui est celui où est né le christianisme ne nous était apparu avec une si intense réalité. Et on peut penser que nombre d'énigmes relatives aux origines chrétiennes, depuis l'enfance du Christ jusqu'à l'expansion de l'Eglise, seront éclaircies dans les années qui viennent par la confrontation des textes de Qumrân et des documents chrétiens. Déjà la bibliographie de la question a des proportions gigantesques. M. Dupont-Sommer a eu raison de dire que les découvertes de Qumrân amènent non une révolution, mais une cascade de révolutions dans l'histoire des origines chrétiennes.

Mais cette cascade de révolutions fait cascader aussi les châteaux de cartes de l'exégèse rationaliste qui assimilait essénisme et christianisme. Jamais l'originalité radicale du christianisme n'est apparue avec un tel éclat, parce qu'il manquait un point de comparaison précis dans son milieu immédiat.

Les hommes de Qumrân sont de pieux Juifs, les plus fidèles observateurs de la Loi, entièrement séparés du monde païen, qui attendent dans la solitude la venue du Messie et le Jugement du monde.

Les premiers chrétiens sont des missionnaires qui se répandent dans le monde entier pour annoncer que l'événement annoncé par les prophètes et qui bouleverse la face du monde est arrivé et que désormais ce n'est plus la Loi qui importe, mais la foi dans la Résurrection du Christ. Et ce contraste atteint son expression suprême dans l'opposition du Maître de Justice, suprême expression de l'âme religieuse juive tournée vers le salut à venir, et de Jésus de Nazareth, en qui ce salut est accompli et qui inaugure une religion universelle dont sa personne et son œuvre sont l'unique objet.

Jean DANIELOU.

(*Copyright* « L'Express ».)

Le R.P. Daniélou a commencé jeudi 31 *un cycle de trois conférences sur « Les manuscrits de la Mer morte et les origines du christianisme ». (Les prochaines auront lieu les jeudis* 7 *et* 14 *février,* 35, *rue de Sèvres, salle de Montcheuil, à* 21 *heures.)*

PRESSE

Un bébé en or

LE prince Rainier de Monaco vient de trouver un moyen jusqu'à présent inconnu des souverains et des ministres des Finances pour alimenter sa cassette : il fait des enfants.

A peine née, Caroline, sa fille, méritait déjà le surnom de « bébé en or » ; le film de ses premiers vagissements entre papa et maman était vendu à la « C.B.S. » pour la télévision américaine, tandis que la vente aux journaux du monde entier de ses photos en couleurs faisait, dans le hall de l'Hôtel de Paris, l'objet de tels marchandages qu'un grand journal anglais a pu parler de « foire au bétail ».

C'est un photographe américain, William Rabin, de l'agence Topix de New York, qui avait reçu à la fois le privilège de prendre ces photos et la charge de les revendre le plus cher possible.

En dollars, car la Croix-Rouge monégasque n'accepte les dons qu'en monnaie forte. Et 60 % des « recettes Caroline » lui sont réservés, 40 % étant affectés au poste pudiquement baptisé « frais ».

Aux cinquante envoyés spéciaux de la presse internationale, Rabin lança, le lendemain de la naissance, cet ultimatum :

— *Faites vos offres avant minuit. Après, il sera trop tard.*

Sous pli fermé

Dans la nuit du jeudi au vendredi, une folle surenchère commença entre les magazines concurrents de chaque pays, chaque représentant téléphonant dix fois au cours de la nuit à sa direction.

Du côté américain et anglais, les plus « durs à cuire » de la presse à sensation et des grandes agences quittèrent Monaco, affaires faites, en manifestant à haute voix leur écœurement.

Du côté français, la partie se jouait entre *Match*, le groupe *Franpar* (*France-Soir, France-Dimanche, Elle*) et *Jours de France.*

M. Rabin décida de procéder par adjudication, chaque acheteur ayant à soumettre sa proposition sous pli fermé.

Au moment fatidique, seules deux enveloppes étaient entre ses mains : celle de *Match* et celle de *Franpar*. *Match* qui avait poussé l'offre jusqu'à 4.500 dollars (plus de 1 million et demi) fut déclaré battu.

Et on apprenait bientôt que *Franpar* partagerait l'exclusivité ainsi acquise avec *Jours de France.*

La conclusion du *Daily Mirror* (Londres) :

« *Le climat intime et tendre qui séduit dans la naissance d'un enfant a été souillé et obscurci par des méthodes de rapace.* »

Bénéfice net : 35 millions.

HAUTE COUTURE

L'indisciplinée

QUE va-t-on faire avec l'indisciplinée, l'irréductible Chanel ?

La Chambre syndicale de la Couture est perplexe. D'une part, elle ne peut pas autoriser l'un de ses membres à jeter les règlements par-dessus les moulins. D'autre part, elle ne peut pas, sans ridicule, « démissionner » Chanel.

Or, celle-ci, fidèle à un principe qui lui valut avant guerre de bruyants conflits avec Madeleine Vionnet, persiste à autoriser la copie et, dès la présentation de sa collection, la reproduction graphique de ses modèles, que l'ensemble des autres couturiers interdisent cette année jusqu'au 28 février (Balenciaga et Givenchy jusqu'au 28 mars !). C'est pourquoi nous pouvons publier ci-dessus les photos d'une robe du soir en mousseline imprimée et d'un tailleur noir, caractéristiques de sa ligne 57.

Première sanction : la Chambre syndicale ne lui a pas communiqué la liste des acheteurs et des journalistes étrangers venus à Paris pour la saison des collections.

Les droits du couturier sur ses créations viennent d'autre part d'être ratifiés par un jugement des tribunaux anglais qui ont condamné le *Daily Express* à 2.500 livres d'amende et aux dépens, pour avoir reproduit, la saison dernière, des modèles français avant la date fatidique.

LES DEUX MODÈLES QUI FONT « PSCHITT » CHEZ CHANEL
Copie autorisée

SPORTS

L'Autriche seule

LES Autrichiens sont inquiets, paradoxalement, parce que leur supériorité en ski alpin est écrasante : ils font penser à un joueur de poker qui, ayant ramassé le « tapis » de tous ses adversaires, décide de leur rendre quelques jetons pour que la partie puisse se continuer.

Aucune des courses importantes de la nouvelle année, en descente ou en slalom, n'a jusqu'ici échappé à un skieur autrichien.

Il y a tout lieu de croire que la semaine internationale de Garmisch-Partenkirchen, sommet de la saison de neige, va confirmer ce succès total de l'Autriche dans les disciplines alpines.

La moue

Après chacune de leurs victoires, les skieurs autrichiens et leur entraîneur font la moue et s'étendent longuement sur les mérites de leurs adversaires français, suisses ou italiens.

— *François Bonlieu*, a déclaré Toni Spiss, entraîneur autrichien, après Kitzbühel, *a prouvé qu'il luttera cette année à armes égales avec les meilleurs des nôtres.*

Quelques jours plus tard, hélas ! à Bad-Gastein, le triomphe autrichien ne pouvait laisser place à la moindre réserve. Il fallait reconnaître que l'Autriche dominait le ski alpin.

Comment expliquer pareille supériorité ?

Essentiellement par des raisons naturelles, de géographie et de climat. Le ski en Autriche est devenu un sport national. Douze mille spectateurs, venus par trains spéciaux de Vienne, Salzbourg, Innsbruck, assistèrent récemment aux épreuves de Kitzbühel. « *L'atmosphère autour de la piste de descente*, écrivit un journaliste autrichien, *ressemblait à celle d'un stade de football, quand le meneur de jeu du Wunderteam autrichien, Sindelar, marquait un but, à la grande époque de notre football,* » Pareille ferveur est inconcevable ailleurs qu'en Autriche.

Ce sport étant mêlé aussi profondément à la vie même des Autrichiens, il est relativement facile de lui donner une structure solide.

Et tout s'ensuit naturellement dans ce paradis des skieurs : la qualité d'un matériel constamment éprouvé, une véritable science du fartage, une émulation qui commence à l'école pour se poursuivre jusque dans les rangs de l'équipe nationale, un enseignement nuancé ouvert à tous les apports nouveaux, un entraînement sévère, mais compétent et varié, et surtout la continuité assurée par des champions successifs qui, dès l'heure de la retraite, se mettent à « tirer » les champions en herbe.

Les Français sont doués

Il n'est donc pas question de lutter à armes égales contre le ski autrichien. Mais, tout de même, de lutter et de remporter, quelquefois, la victoire comme surent y parvenir — pour s'en tenir à la France — Emile Allais, Lafforgue, James Couttet ou Oreiller. Or, il apparaît chaque jour davantage qu'on ne fait même plus cet effort de lutter.

Les Français sont pourtant doués pour le ski, qui exige de la témérité consciente et une sorte d'équilibre instinctif. Les Français, d'autre part, s'intéressent au ski, puisqu'ils ne cessent de publier les résultats de leurs recherches sur la manière de glisser ou de prendre un virage. La base, pour être moins cohérente qu'en Autriche, est donc solide. Un corps de 500 moniteurs dispense un enseignement qui approche de la perfection. Et les futurs champions sont là qui s'appellent Bonlieu, Vuarnet, Bozon, Gacon, Collet, Périllat, Duvillard.

Alors, que leur manque-t-il ?

D'être pris au sérieux, et d'être pris en main comme le sont leurs rivaux autrichiens. En France, le ski de compétition n'est pas vraiment séparé du ski de tourisme. Sur les 80.000 licenciés de la fédération, 2.000 à peine participent à de véritables courses. Les autres font du ski pour le plaisir. Il est normal, dans ces conditions, que les considérations touristiques et commerciales priment les soucis techniques, comme cela arriverait par exemple, si la Fédération de natation dépendait d'un syndicat des plages et des bains de mer.

James Couttet, entraîneur de l'équipe de France, a démissionné pour protester, précisément, contre les influences qui s'exercent sur le ski français de compétition. Mais, contrairement à Roessner, il n'a pas été remplacé. L'autre grand homme du ski national, Emile Allais, tenu par ses attaches professionnelles à une station des Alpes (Courchevel), ne joue qu'un rôle de conseiller auprès du Bureau Technique. Tout cela est approximatif et désolant.

Car il est certain que les espoirs français du ski, entraînés et « tirés » par les champions autrichiens, seraient bien vite de la même force qu'eux.

Peut-être, d'ailleurs, si l'on en croit certains augures, la crise du ski alpin est-elle plus profonde encore que la crise du ski français.

Les grandes stations de sports d'hiver, au lieu d'encourager la compétition, s'en méfient, car elle bloque les téléphériques, occupe les pistes et mécontente une clientèle qui est venue pour skier et non pas pour voir skier les autres.

(*Voir en pp. 16, 17 notre article sur « la godille ».*)

THÉATRE

La rose de septembre de Marcel Achard

PATATE

Comédie en trois actes de Marcel Achard, au théâtre Saint-Georges.

AVEC *Patate*, Marcel Achard vient de remporter ce que les vieux auteurs à succès remportent si rarement: un succès. Un succès franc, pur, qui ne doit rien à la politesse ou à l'amitié, un de ces succès dont on voudrait pouvoir écrire que le cœur y applaudit des deux mains.

Marcel Achard, c'est, à première vue, un personnage de la comédie parisienne. Un premier rôle : auprès des quelques centaines de spectateurs-acteurs de cette comédie permanente, sa courte silhouette ronde, ses lunettes, ses coupes de cheveux sont célèbres. Pour les autres et pour les nouveaux venus, il est de ces héros de la presse quotidienne dont on se demande parfois si les chroniqueurs et les échotiers parlent souvent parce qu'ils sont illustres ou s'ils sont illustres parce que les échotiers et les chroniqueurs rapportent constamment leurs faits et gestes et leurs propos. Il a une réputation d'esprit et de gentillesse et on concéderait volontiers à cet être un peu lunaire la notoriété tapageuse et inoffensive des vedettes qui ont un petit passé et encore moins d'avenir.

Lunaire

Et pourtant « lunaire » appelle déjà dans notre mémoire le souvenir attendri de *Jean de la Lune*, et à mesure que les titres nous reviennent on s'aperçoit que Marcel Achard, c'est beaucoup plus que Marcel Achard : *Domino, La Femme en blanc, Le Corsaire, Nous irons à Valparaiso*, ce roi du théâtre de l'entre-deux-guerres n'a pas les mains vides.

On a souvent raconté les débuts difficiles du petit Lyonnais qui débarqua à Paris le vendredi 13 décembre 1918, ses mésaventures de souffleur au Vieux-Colombier, de journaliste à *L'Œuvre* de Robert de Jouvenel, et au bout de quatre ou cinq ans, ses premiers succès d'auteur dramatique. A distance, l'histoire du théâtre à cette époque paraît toute simple : il y a, d'un côté, la comédie de boulevard affligeante de bêtise et de vulgarité, où tout est mauvais ; et de l'autre côté le saint effort artistique du Vieux-Colombier et du Cartel, où tout est bon.

Le triomphe de Marcel Achard, c'est de n'avoir pas su et pas voulu choisir. Il a eu des succès au boulevard et il en a eu aussi bien chez Dullin en 1923 avec *Voulez-vous jouer avec moa* ? que chez Jouvet en 1938 avec *Le Corsaire*. Il n'y peut rien : son goût naturel l'écarte des pantalonnades comme des exercices cérébraux ; ce tendre ne sait tirer qu'à la hauteur du cœur.

VIRGINIA ZEANI ET FRANCIS POULENC
La peur de mourir

SIMONE RENANT ET MARCEL ACHARD
La peur de haïr

Auteur abondant (une quarantaine de pièces), il n'a pas fait mouche à tous les coups, il a parfois forcé son talent et parfois fait trop de crédit à sa facilité. Mais il a réussi le plus souvent parce qu'il a peint son théâtre aux couleurs de l'amour, et mieux encore aux couleurs de la tendresse, cette forme de l'amour où l'on goûte ce qui entre de mélancolie dans le plaisir d'aimer et d'humour dans les chagrins de l'indifférence. Et c'est parce qu'il n'a pas choisi entre le théâtre de boulevard et l'autre qu'il peut remporter aujourd'hui, avec *Patate*, un triomphe boulevardier contre lequel personne ne peut bouder.

Avec un certain sourire

Patate (c'est le surnom de Léon Rollo), quadragénaire et raté, inventeur farfelu, hait cordialement son ami d'enfance Noël Carradine qui a réussi. Quand il découvre que Carradine est l'amant de sa très jeune fille, Alexa, il croit tenir sa vengeance, l'occasion d'humilier et d'écraser son adversaire. Mais il parvient seulement à faire éclater à tous les yeux ce qu'il y a de bas et d'ignoble dans le personnage. Alexa, désabusée, s'en va avec « un certain sourire », puisque aussi bien cette histoire du tendron et du séducteur vieillissant fait davantage penser à Françoise Sagan qu'à Colette. Et Patate constate que la vengeance, même mangée à chaud, a moins de saveur qu'il ne croyait. Nous n'en sommes pas surpris : si Patate est la tentative la plus poussée de Marcel Achard pour créer un personnage de « méchant », c'est un échec complet. Fils lointain de Jean de la Lune dont il pourrait être le père, Patate, bon gré, mal gré est de la grande famille des tendres, et sa femme le sait depuis toujours qui ne l'aime que pour cela.

On pourrait chicaner, regretter deux ou trois traits qui avilissent Patate puisque ce n'est pas un méchant ; se demander si les mots drôles du dialogue ne décalent pas de temps en temps une comédie dont les situations sont dramatiques ; s'interroger sur la nécessité des dernières scènes qui soulignent un trait que nous avions compris depuis longtemps. Mais foin des chicaneurs. D'autant que l'interprétation est merveilleuse avec Pierre Dux, grand, drôle, varié, Maurice Teynac, d'une parfaite retenue, Simone Renant et Jandeline, justes et touchantes avec une constante élégance, et une nouvelle venue, Mlle Sophie Daumier, exquise, courageuse, et qui peut devenir grande. Qu'on ne me reproche pas d'être souvent plus sévère pour des spectacles plus noblement ambitieux : pour qui montrerait-on de la rigueur, sinon pour les grandes ambitions ? *Patate*, ce n'est pas une révolution, c'est une réussite.

R. K.

★

Un feu qui reprend mal

UN FRANÇAIS A MOSCOU

Pièce en 3 actes de Pol Quentin, mise en scène de Jacques Charon au théâtre de la Renaissance.

COMMENT un officier de la Grande Armée, fort beau garçon et grand tombeur de femmes, à Moscou en 1812, est finalement vaincu par ses conquêtes. On ne peut pas dire que la pièce soit mal écrite ou mal construite : on sent bien que Moscou pourrait brûler, cela n'empêcherait pas M. Quentin de filer une scène jusqu'au bout. Mais cela ne réchaufferait pas non plus ce méli-mélo historique et sentimental sans surprise. Ce n'est pas du Sardou, mais quelque chose comme du Cecil Saint-Quentin. L'interprétation féminine (Blanchette Brunoy) est passable. M. Jean-Claude Pascal est célèbre au cinéma, il est beau, il porte bien l'uniforme, il s'est laissé tenter par un « beau rôle », il mérite sans doute de jouer dans une bonne pièce.

★

Contre la guerre

LES CORÉENS

de Michel Vinaver, par les Spectacles Babylone, au Théâtre d'Aujourd'hui.

LE nouveau spectacle du Théâtre d'Aujourd'hui donne l'occasion de voir à Paris l'intéressante première pièce de M. Michel Vinaver, dont nous avons parlé lors de sa création à Lyon. C'est une suite d'images, hélas ! familières, tour à tour horribles ou burlesques, de la guerre de Corée, et par delà de n'importe quelle guerre d'invasion. Au long d'une suite de très courtes scènes adroitement enchaînées, un soldat du bataillon français se démobilise et décide de rester avec les Coréens.

A-t-il jamais été bien « mobilisé » intérieurement ? Et son neutralisme n'est-il pas à sens unique (le soldat blanc envahisseur n'est jamais rouge) ? M. Vinaver est partisan d'un usage du

A ne pas manquer :

● **Patate** (comique tendre) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (grandeur de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **Les Coréens** (un réquisitoire contre la guerre) ● **César et Cléopâtre** (l'humour de Shaw) ● **La Maison de Bernarda** (entre femmes seules) ● **Thé et sympathie** (pour voir Bergman) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (impudique Tennessee Williams) ● **Misère et noblesse** (du vaudeville napolitain) ● **Irma la douce** (l'Opéra de Quat' Sous français).

Cabarets Dancings

A la Romance — Espagne et Sud-Amérique — 11, rue Monsieur-le-Prince

AMIRAL — BALZAC 56-66 — J. RICHARD

frede présente le CARROLL'S — 36, rue de Ponthieu - ELY. 46-60 — Dimanche à 17 h. - THE DANSANT - ATTRACTIONS

CLUB des CHAMPS-ELYSÉES — THE tous les jours — Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Le SEXY — 66, rue Pierre-Charron — BAL : 25-18 — Pierre DUDAN

ROYAL LIEU — 2, rue des Italiens — TAI. 43-88 — THÉ ET SOIRÉE DANSANTS

Restaurants

LIDO — ELY. 11-61 — ELY. 11-62 — UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE — 21 h. DINER DANSANT — 23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !" de Louis Guérin & Frédéy

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes
font partie des déjeuners et dîners à 1500 frs avec VODKA A VOLONTÉ
avec saumon et caviar : 2250 fr.
DÉJEUNERS DES AMATEURS DE BONNES BOUTEILLES
Les grands vins provenant des caves de l'Auberge d'Armaillé (les meilleurs millésimes) sont comptés aux déjeuners au-dessous de leur prix d'achat

150e - MATHURINS - 150e
UNE BOULEVERSANTE ACTRICE
CATHERINE SELLERS
dans le succès de la saison
Requiem pour une nonne
de W. FAULKNER - Adaptation A. CAMUS

On dit qu'Eve fut la première
A parler de sa nudité
Je suis sûr qu'aux Folies-Bergère
La plus belle elle n'eut pas été

DE SON TOIT BRULANT
La chatte
JEANNE MOREAU
hurle à l'amour!
Tous les soirs au Th. ANTOINE

théâtre direct et efficace : mais est-ce que cela ne le conduit pas ici à faire concurrence au cinéma avec des moyens plus pauvres ? La mise en scène de M. Jean-Marie Serreau m'a paru moins efficace et moins précise que celle de M. Roger Planchon à Lyon : elle éclaire peut-être mieux certains aspects de la pièce. Bonne interprétation de Mmes Yvonne Clech et Dominique Chautemps, de MM. Georges Aminel, Jean Pommier, Jean-Baptiste Thierrée, etc.

OPÉRA

La peur et la foi

(De notre envoyé spécial Antoine Goléa.)

EVENEMENT dans le monde musical: la création du premier opéra de Francis Poulenc à la Scala de Milan.

Que le compositeur des *Joyeuses Mamelles de Tirésias* ait choisi de composer la plus grande œuvre de sa carrière sur le texte de Georges Bernanos *Dialogues des Carmélites*, indique assez bien la personnalité de ce musicien à la fois frivole et mystique, qui a gardé de son très bourgeois milieu (il est le fils de Gaston Poulenc, fondateur des usines Rhône-Poulenc) le goût du monde, des dîners en ville et des salons raffinés, mais qui d'une enfance un peu solitaire (il a perdu ses parents très jeune) a aussi pris le goût de la méditation et de la retraite.

Francis Poulenc est à 57 ans un personnage paradoxal qui aime prendre le thé avec Marie-Blanche de Polignac et dîner chez Marie-Laure de Noailles, mais qui sait aussi passer plusieurs mois à composer dans sa maison de Touraine et ne terminerait pas une année sans aller se recueillir en pèlerinage à Notre-Dame de Rocamadour.

L'angoisse de Bernanos, les doutes et les peurs de ses héroïnes avaient de quoi inspirer Francis Poulenc. La mise en musique de cette œuvre était cependant une entreprise hardie. Qu'il l'ait partiellement réussie est déjà d'un très grand mérite.

Le langage de l'angoisse

Blanche de La Force, l'héroïne de Bernanos, est née sous le signe de la peur. Sa mère l'a mise au monde sous le coup d'une frayeur qui devait lui être mortelle.

Jeune fille de quinze ans au moment où le drame commence, Blanche vit dans une inquiétude permanente à propos des plus menus incidents de la vie. Elle décide, en 1789, l'année de la Révolution, de se retirer au couvent des Carmélites de Compiègne, où elle espère trouver la paix.

C'est ici qu'elle voit, tout d'abord, la mort de la vieille mère prieure. La prieure a peur de la mort, une peur qui lui fait perdre tout contrôle sur elle-même ; elle étale aux yeux des nonnes épouvantées le spectacle d'un être désaxé, délirant, abandonné de Dieu.

C'est la fin du premier acte de l'opéra et tout ce premier acte est une grande réussite. Avec des moyens d'une simplicité remarquable, tirant l'essentiel de son langage d'une combinaison de la grande tradition de l'opéra italien et de l'écriture modale de Moussorgsky et de Debussy, avec sincérité et lyrisme, Poulenc traduit ici de façon saisissante le tourment intérieur des personnages.

Malheureusement, la suite de l'opéra ne se maintient pas à ce niveau. Dès que la Révolution précipite les événements extérieurs qui aboutiront à la mort sur l'échafaud des Carmélites, Poulenc cède à la tentation de l'anecdotique et de l'effet. Sa musique devient alors souvent conventionnelle, d'un pathétique facile, comme dans la scène où le frère de Blanche essaie de la convaincre de fuir, ou encore sentimentale, comme lorsque la nouvelle mère prieure chante un grand air, au moment où les Carmélites, en prison, viennent d'apprendre leur condamnation à mort.

Blanche a fui devant le danger, mais reviendra volontairement mourir sur l'échafaud, avec ses sœurs, mystiquement délivrée de sa peur congénitale, que la vieille mère prieure avait « assumée » en mourant.

De toute évidence, la description musicale de l'héroïsme et des grands sentiments a moins bien convenu à Poulenc que celle de la peur. Est-ce une question de langage ? Les moyens de l'expressionnisme y eussent-ils mieux été adaptés que ceux de l'italianisme selon le XIX[e] siècle ? La question peut se poser.

La Scala a réservé à l'œuvre une présentation de grande allure. Le texte français en a été excellement traduit en italien par Flavio Testi. Au pupitre, Nino Sanzogno a bien équilibré les rapports de l'orchestre et du plateau. Signalons aussi la beauté et la diversité de l'orchestration, un grand point à l'actif de Poulenc, qui, d'autre part, sait si bien mettre les voix en valeur.

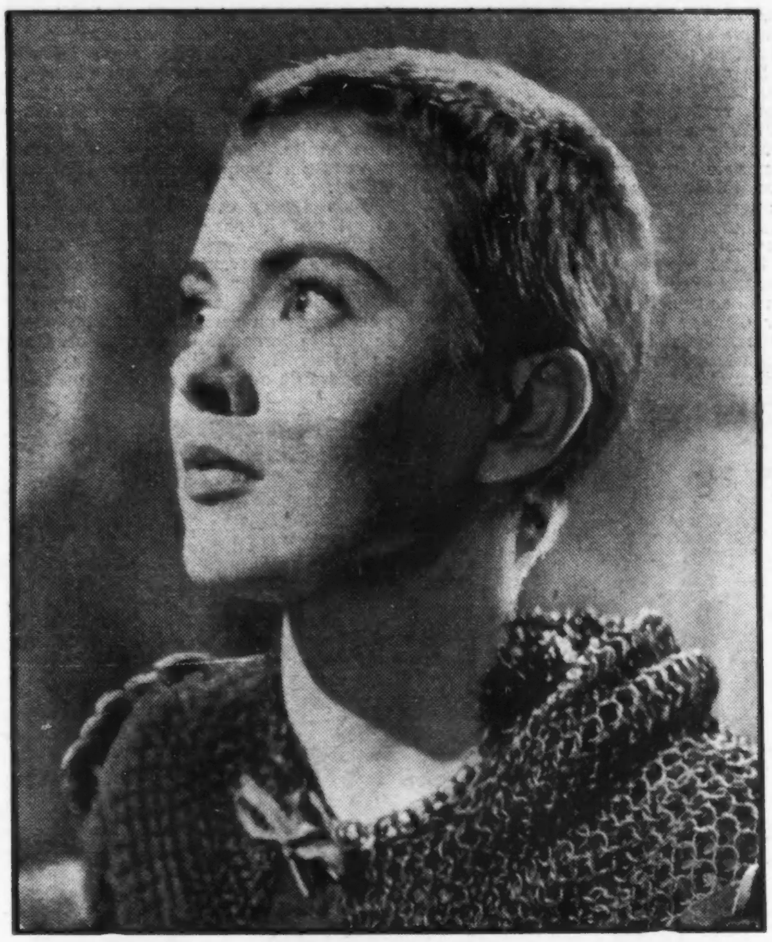
D'une distribution homogène, relevons les noms de Virginia Zeani (Blanche), de Gianna Pederzini (la vieille mère prieure), cantatrice illustre, dont la voix est en baisse, mais qui est toujours aussi grande tragédienne, enfin d'Eugenia Ratti, adorable vocalement et scéniquement dans le rôle de Sœur Constance. La mise en scène juste, dramatique, animée de Margherita Wallmann, s'est déroulée dans des décors également justes et réussis de Wakhevitch. Le succès auprès du difficile public de la Scala a été extrêmement vif.

CINÉMA

Jeanne d'Iowa

APRES Falconetti, après Ingrid Bergman, après Michèle Morgan, une petite Américaine de dix-sept ans, Jane Seberg, va prêter son visage malicieux à la plus populaire des héroïnes françaises, Jeanne d'Arc. Depuis quelques jours, elle tourne dans un studio de la banlieue londonienne, sous la direction d'Otto Preminger, une adaptation cinématographique de la célèbre pièce de George Bernard Shaw : *Sainte Jeanne.*

Depuis sa mort, mais surtout au cours de ces cinquante dernières années, la petite bergère de Domrémy a presque autant que Don Juan excité l'imagination des auteurs dramati- →



JANE SEBERG
Jeanne d'Arc vue par Preminger...

FALCONETTI
...par Dreyer

INGRID BERGMAN
...par Fleming

MICHÈLE MORGAN
...par Delannoy

ASTOR
12, Bd. MONTMARTRE
RADIO-CINÉ-OPÉRA
8, Bd. des CAPUCINES
Sourires d'une Nuit d'Eté
VERSION FRANÇAISE

BONAPARTE Place St-SULPICE
LE TOIT
de VITTORIO DE SICA
Un film pétri d'un mélange d'émotion et de tendresse.
Max Favalelli
(Paris-Presse)

PARAMOUNT • LUTETIA • PALAIS ROCHECHOUART • LES FOLIES • SELECT V.F.
Paramount présente
SPENCER TRACY • ROBERT WAGNER
LA NEIGE EN DEUIL
VISTAVISION
TECHNICOLOR
CLAIRE TREVOR
ELYSÉES-CINEMA V.O.

THEATRE DE L'ŒUVRE
CONCERTO
pièce en deux actes
de J.-J. VAROUJEAN
avec
François DARBON
et Josette HARMINA
Location : TRI. 42-52

MARIGNAN V.O.
LE FRANÇAIS V.F.
MGM présente
KIRK DOUGLAS
dans
LA VIE passionnée DE VINCENT VAN GOGH
avec
ANTHONY QUINN
CINEMASCOPE
METROCOLOR

ques. Sainte inspirée ou naïve paysanne, stratège génial ou maquisarde armée seulement de sa foi et de son bon sens, son personnage ambigu est de ceux où chacun trouve son compte. Il a inspiré Péguy et Claudel aussi bien que Shaw et Anouilh. Et toujours avec autant de bonheur.

« Le » rôle

De tous les héros de Bernard Shaw, ce libre-penseur, Jeanne d'Arc est sans doute celui qui tente d'échapper le plus aux dimensions terrestres. Elle n'en reste pas moins profondément humaine, une fille simple, courageuse, spontanée et maligne. C'est un rôle dont rêvent toutes les comédiennes de la scène et de l'écran, « le » rôle, comme l'a dit Ingrid Bergman.

Otto Preminger pourtant s'est refusé à faire appel à une actrice connue. Malgré les difficultés que cela comportait, il voulait pour sa Jeanne, un visage tout neuf, tout frais, jamais encore vu à l'écran. Pendant des semaines, dans le cadre d'un grand concours qui s'est déroulé à travers quatre pays, il a auditionné des milliers de candidates. Eliminatoires, finale, bouts d'essai. Ce fut Jane Seberg, une petite provinciale de l'Etat d'Iowa, qui l'emporta avec ses yeux clairs, son sourire espiègle et sa vivacité de petit animal. Otto Preminger l'emmena à New York, son premier voyage, puis en France, à Orléans, à Reims, à Domrémy. Enfin en Angleterre où, après lui avoir fait tailler les cheveux à la Poulbot, il lui fit inlassablement répéter, pendant des jours et des jours, la pièce de Shaw, en compagnie de sir John Gielgud et de Richard Widmark.

Car pour Preminger qui fut comédien et posséda un théâtre à Vienne avant de faire du cinéma, il n'est pas question de commencer un film tant que chacun ne connaît pas son rôle et son personnage par cœur. C'est ce qui lui permet de filmer ensuite, sans interruption, de longues scènes, technique aujourd'hui très répandue à Hollywood, mais qu'il fut un des premiers à introduire quand il réalisa, à la fin de la guerre, son premier vrai film : *Laura*.

Grand, robuste, flegmatique, mais toujours affable (imaginez James Stewart à qui on aurait retiré ses cheveux), Otto Preminger est devenu en douze ans une des personnalités les plus représentatives du cinéma américain. Il n'est pas seulement le réalisateur courageux de *La lune était bleue*, de *Carmen Jones* et de *L'Homme au bras d'or,* mais encore le non moins courageux producteur de ces films. Car il a compris qu'il n'y a pas de liberté pour un auteur de films, s'il n'en porte pas lui-même la responsabilité financière. Cela lui a d'ailleurs toujours réussi.

C'est lui qui a fait de Marilyn Monroe une actrice, dans *La rivière sans retour*, et qui a lancé Kim Novak dans *L'Homme au bras d'or*. Il fera demain de Jane Seberg une nouvelle Audrey Hepburn.

★

Un certain Van Gogh

LA VIE PASSIONNÉE DE VAN GOGH

cinémascope américain de Vincente Minelli, avec Kirk Douglas et Anthony Quinn (Marignan, Marivaux).

ON a souvent reproché à Hollywood l'outrecuidante désinvolture avec laquelle il agite les chefs-d'œuvre avant de s'en servir.

La vie passionnée de Vincent Van Gogh, de Vincente Minelli, après *Moulin-Rouge*, de John Huston, prouve qu'au moins en matière de peinture, Hollywood sait aussi parfois avoir du tact et du goût. Minelli était surtout connu comme un réalisateur de comédies musicales. Il se montre ici un biographe sobre et adroit, sinon un véritable créateur.

De cette vie retracée touche par touche, où chaque scène contribue à élaborer l'impression finale, il n'a été retenu que l'essentiel. On nous fait grâce de Van Gogh au berceau, de l'enfance de Van Gogh ou des amours de Van Gogh, pour attaquer dans le vif ce personnage lui-même toujours à vif, toujours incompris, toujours incandescent.

Il s'est enfui de chez lui. Premier contact avec la misère dans les mines du Borinage. Il est obsédé par un désir d'action qui ne lui laisse pas de repos. Mais sa fougue effraie. On s'écarte de lui. Et depuis cette première fois où il se heurte au monde,

fausse que celle-ci. Car Vicas, à qui on doit d'excellents documentaires sur l'Europe et l'Amérique, a un talent rare. Il sait composer une image, même en cinémascope, et donner du mouvement à son récit. Il connaît tous les effets qu'on peut tirer d'un bruitage habile. Il sait même diriger des acteurs (ici François Périer et Daniel Gélin).

Mais toutes ces qualités n'empêchent pas *Je reviendrai à Kandara* d'être un film médiocre. Pire, elles font encore davantage ressortir tout ce que le sujet a d'artificiel, cette intrigue psychologico-policière qui met aux prises un assassin diabolique et le témoin terrorisé de son crime. On se laisserait volontiers prendre par l'insolite de certaines scènes entre les

DORA MAAR (1)
Sauvée par la solitude

Van Gogh ne sera plus jusqu'à sa mort qu'un prisonnier au secret, incapable de communiquer autrement que par son art.

Cet art, fait de lumières ardentes, de lignes torturées, de couleurs grinçantes, Minelli le met adroitement en valeur en s'attachant à dépeindre avec un soin chaleureux les décors qui ont inspiré les tableaux.

Il a réussi à ne pas créer des décors d'après des tableaux, mais a suggéré les tableaux d'après les décors. Il y a un effet saisissant, lorsque Van Gogh arrive à Arles. Il ouvre les volets sur la campagne en fleurs et l'on sent qu'il va peindre, que ces pommiers frémissants deviendront des troncs tordus sous un soleil accablant ; on sent que chaque crise de folie transposera un peu plus le décor, et portera la palette vers le rouge, l'orange, vers la flamme.

La Vie de Van Gogh ne nous fait pas pénétrer, comme *Le Mystère Picasso,* au cœur de la création artistique — c'est en souligner les limites — mais c'est l'illustration réussie de la vie dramatique d'un homme qui fut un peintre.

★

Beaucoup de talent pour rien

JE REVIENDRAI A KANDARA

cinémascope français de Victor Vicas, avec François Périer et Daniel Gélin (Biarritz, Madeleine, Gaumont-Palace)

IL est dommage que pour son premier film de long métrage, Victor Vicas ait eu à traiter une histoire aussi

deux hommes : il faut, hélas ! les payer d'explications si invraisemblables qu'il ne reste plus que de l'agacement.

Tant pis. Attendons le prochain film de Vicas.

EXPOSITIONS

D'après la solitude

DORA MAAR

Galerie Berggruen, rue de l'Université, jusqu'au 16 février.

IL y a plus de dix ans, que Dora Maar n'avait exposé à Paris. Même ses meilleurs amis ne pouvaient voir les toiles qu'elle peignait sans arrêt dans son appartement de la rue de Savoie ou dans sa « campagne » de Haute-Provence.

Après avoir été, toute jeune, l'élève d'un des vieux peintres parmi les plus obscurs « pompiers » de son temps, puis celle du prestigieux Pablo Picasso, c'est à son troisième maître, la solitude, qu'elle doit d'être devenue le peintre qu'elle est aujourd'hui.

Picasso a fait de Dora Maar des portraits par centaines qui marquent probablement, avec *Guernica,* le sommet de son œuvre.

Or, c'est précisément en photographiant la fresque de *Guernica* qu'elle fit la connaissance de ce second maître.

Photographie brisée

Dégoûtée de la peinture par les ateliers d'art décoratif et les « académies » dont elle suivait les cours, Dora Maar avait alors, en effet, abandonné les toiles pour les pellicules. Et tout de suite, elle était devenue l'égale de Man Ray, de Brassaï, de Raoul Ubac, dans cette pléiade de jeunes photographes qui gravitaient autour du groupe surréaliste et devaient renouveler un art en le sauvant de sa réputation de « passivité ».

Sa carrière photographique est cependant de courte durée. La nostalgie de la peinture l'envahit bientôt. Les appareils imbéciles qu'elle manie l'agacent. Un jour, excédée, elle en jette un par terre et le brise. Un de ses amis peintre lui remet de force des pinceaux entre les mains. Mais elle a perdu l'usage du langage pictural. Elle se désespère.

Pendant dix années, elle apprend à nouveau son métier en peignant à l'ombre de Picasso, et, d'abord, en l'imitant volontairement.

Puis il lui faudra dix années encore pour trouver enfin, dans la solitude, son style propre.

Plus rien ne transparait, aujourd'hui, de ses anciennes manières. Rien ne ressemble, d'ailleurs, dans les toiles actuelles de Dora Maar, à ce qu'on a pu voir ici ou ailleurs.

Classique et romantique

La solitude l'a sauvée des influences et des modes qui gênent tant de peintres dans l'aventureuse découverte de leurs talents individuels.

Son pinceau voyage librement à la rencontre de ces paysages encore tout frissonnants d'être nés à nouveau du mystérieux accord des couleurs qui les dressent soudain contre un mur étranger.

Des formes sont là qui ne se livrent pas aussitôt. Il faut prendre le temps de les regarder vivre pour deviner l'olivier ou le village perdus parmi les roches. Comme le voyageur ébloui ne voit d'abord que le soleil ou la brume avant d'être « admis » par le paysage qu'il traverse.

Il y a dans la peinture de Dora Maar une sorte de pudeur inquiète qui l'apparente aux romantiques.

Il y a aussi une périlleuse volonté de classicisme dans la mesure où l'on ne peut s'empêcher, devant ses toiles, d'évoquer les « fonds » de Patinir ou de Vinci.

Il y a, surtout, un ton qui n'appartient qu'à elle, un singulier pouvoir d'évoquer, tels qu'ils apparaissent dans le demi-sommeil de l'exil et tels qu'ils renaissent des rêveries de la solitude, ces pays que l'on aime et qui nous manquent.

J.-F. C.

★

Paysagiste-né

PANAFIEU

Galerie Arnaud, rue du Four, jusqu'au 19 février.

ENTRE les mosaïques de Ravenne, le classicisme furieux de Nicolas de Staël et les enseignements d'un art abstrait de plus en plus académique, Panafieu n'a pas encore fait son choix.

L'état d'incertitude où il se trouve est tout à son honneur. Sa palette se cherche dans l'aube pâle de ses toiles, différentes de facture mais en général composées et « senties » comme des paysages. Panafieu, paysagiste-né, est — peut-être — sur le point d'inventer sa propre voie.

(1) Photographie de Brassaï.

A voir :

En exclusivité :
● La Vie passionnée de Van Gogh (un hommage fidèle) ● Guerre et paix (Tolstoï quand même) ● Une Cadillac en or massif (à la manière de Capra) ● La Fille en noir (néo-réalisme grec).

Nous vous rappelons :
● Le Ballon rouge (Reflets) ● Gervaise (Radio-Ciné Opéra, Ciné Panthéon, Régent) ● La Traversée de Paris (Raimu) ● L'Homme qui en savait trop (v. o. Cinéac-Ternes) ● Le Toit (Bonaparte) ● Un condamné à mort s'est échappé (dans les quartiers) ● Attaque (Noctambules) ● Les Enchaînés (Studio Bertrand) ● Les Raisins de la colère (Celtic) ● Richard III (v. o. Ursulines, Agriculteurs) ● Time in the sun (Pagode) ● Le cuirassé Potemkine (Ranelagh) ● Mademoiselle Julie (Studio Parnasse).

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
Tous les jours et Dimanches de 9 à 21 h
OPE 97-93
LIVRAISON DOMICILE
4, BOULEVARD DE LA MADELEINE

EXPOSITIONS
PAYSAGES DE PARIS
BERNARD BUFFET
Galerie David et Garnier
6, AVENUE MATIGNON - PARIS - DU 1er AU 28 FEVRIER

Galerie Saint-Placide - 41, rue Saint-Placide
A la cave J. C. BOURGEOIS, 2 au 15 février

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-Saint-Honoré
SINGIER Aquarelles récentes et Lithographies

GALERIE DE VENTADOUR
9, rue des Beaux-Arts - ODE. 00-39
Prix du Dôme 56
ISCAN
1er au 23 février

ÉCRIVAINS

Morale et engagement

APRES une dizaine d'années d'existence, le C.N.E. a réussi à créer contre lui une sorte d'unanimité parmi les écrivains non communistes. En dehors de Jean-Paul Sartre, Michel Leiris, Jean Rousselot qui forment cette « opposition de Sa Majesté » souhaitée par Vercors, ce groupement n'est plus constitué que d'intellectuels du Parti et de nombreux crypto, para, pseudo et proto-communistes.

Louis Martin-Chauffier qui fut jadis président du C.N.E. a estimé que les écrivains libres devaient également se grouper dans une organisation et, aidé d'une quinzaine de ses confrères, il a décidé de créer « l'Union des Ecrivains pour la Vérité ». Le bureau provisoire comprend Edith Thomas, Marc Beigbeder — ancien secrétaire général du C.N.E. — René Tavernier et Martin-Chauffier lui-même. Parmi les membres-fondateurs, relevons les noms de Francis Ambrière, Jean Amrouche, Claude Aveline, Jean Blanzat, Jean Cassou, Jean Duvignaud, Pierre Emmanuel, André Frénaud, Clara Malraux, Loys Masson, Armand Salacrou, Jean Tardieu, etc. De nombreuses candidatures nouvelles ont été déposées, mais les statuts de l'Union des Ecrivains prévoyant l'unanimité pour la cooptation de chaque nouveau membre, on ne connaîtra que d'ici quelques jours une liste plus complète.

Ce qui distingue cette nouvelle organisation du C.N.E. est sa déclaration de principes. Fondé à une époque où la politique jouait un rôle prédominant, le C.N.E. se réclamait de la notion d'engagement. L'Union des Ecrivains, elle, insiste sur la notion de morale. « *L'Union a pour but de prendre position non sur des problèmes politiques, philosophiques, religieux, économiques ou sociaux — c'est là l'affaire personnelle de chacun de ses membres — mais sur leurs aspects moraux posés par l'actualité.* » Phrase apparemment anodine qui signifie cependant un tournant dans l'attitude des intellectuels.

Ce tournant est d'ailleurs plus apparent que réel. En fait, les intellectuels — sauf les intellectuels communistes — ont toujours raisonné en fonction de principes moraux, qu'ils lestaient d'une signification politique, mais dans la confusion actuelle il est utile et méritoire de désigner les choses par leur nom.

On vous en parlera : Dessin animé en prose

LES ROIS FAINÉANTS

par Gilles Rosset, éd. Plon, 256 pages, 495 francs

GILLES ROSSET

BRUSC est un bon jeune homme qui a passé ses examens. La société l'engage. Il se présente donc à un certain étage d'un énorme immeuble en plexiglass, marbre et néon qui s'élève quelque part à l'orée de quelque ville. Quelle société, quelle ville, quelle entreprise ? Vous n'avez nul besoin de le savoir. Du reste, l'auteur ne le dit pas. Pour décourager toute envie de précision, il supprime toutes les précisions ou les donne toutes à la fois, afin qu'elles se détruisent les unes par les autres, indiquant par exemple que la société est administrative, commerciale et industrielle.

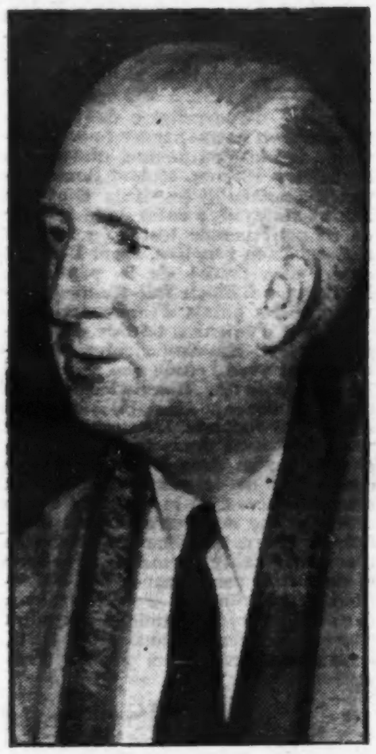
Stagiaire, Brusc dispose d'un bureau, d'une secrétaire et de classeurs, le tout rangé à l'intérieur d'une cloche de verre. Et la cloche, malgré ses apparences, ne contient rien. Car le travail de Brusc consiste à ne rien avoir à faire, de même que les classeurs sont bourrés de problèmes résolus. Il faut pourtant vivre et par conséquent faire quelque chose. Brusc s'invente des occupations. Elles ne mènent à rien. Au moment où le fainéant involontaire va déclarer au directeur de la société qu'il est payé pour rien, celui-ci lui annonce qu'il sera désormais payé deux fois plus.

Un monde vieux

Brusc n'en avoue pas moins son propre néant et celui de la société. Alors on dépeuple ce néant : plus de bureau, plus de secrétaire, plus de classeurs. Brusc, affolé, tente de quitter l'immeuble, mais le voici prisonnier. Poursuivi par des huissiers, il grimpe jusqu'au toit, cherche une issue et se jette finalement dans le vide. Un filet se tend, dans lequel il tombe, au comble du désespoir. Conduit devant le conseil, on lui explique enfin le système : « Il n'y a plus de travail que pour une infime minorité. Nous sommes un monde vieux : nous avons derrière nous des siècles d'activité qui ont usé notre dynamisme. » Il faut donc contraindre la majorité à l'oisiveté, l'empêchant dès lors de faire des poètes et des révolutionnaires et apprendre aux hommes à ne pas se servir de leur cerveau. Brusc se résigne : il sera à jamais un oisif bien éduqué, espèce de Charlot antipathique et inhumain ou de Popeye muet.

« Roman d'anticipation psychologique », dit la prière d'insérer. La formule est ambiguë. « Les Rois fainéants » serait plutôt un dessin animé en prose, c'est-à-dire un récit où les détails se trouvent exclus, les mouvements accélérés et les paroles amplifiées. Trop glacé pour être satirique, trop vague pour donner dans l'anticipation, trop grandiloquent pour aboutir au dramatique. Gilles Rosset — et le cas n'est pas si banal — s'applique à mal écrire.

Il fait un emploi constant du cliché de langage, de la figure de rhétorique et du vocabulaire académique, semblable à un Turc et à un Islandais n'ayant jamais entendu parler le français et l'écrivant d'après de vieux livres scolaires. « La gorge de Brusc, écrit-il, se dessèche au contact de l'air ambiant, pollué de particules résiduelles. » D'un ascenseur : « L'engin fonce à l'assaut, méprisant les données fondamentales de la pesanteur. » Les 256 pages sont écrites dans ce style. Or l'intérêt est dans ce qui sort de ce ridicule appliqué : non le comique mais le malaise. Le jeu est poussé si loin qu'on soupçonne parfois l'auteur de ne pouvoir écrire autrement. Comble d'habileté ou excès d'impuissance ? Etrange problème.



LOUIS MARTIN-CHAUFFIER
La morale

RITA HAYWORTH
L'érotisme

LÉO FERRÉ
L'anarchie

CINÉMA

Temple d'Eros

L'EROTISME AU CINÉMA

par Lo Duca. Ed. J.-J. Pauvert. 520 pages, 1.800 francs.

LO DUCA a baptisé *L'érotisme au cinéma* quelques lignes et une bonne centaine de photos « sexy » pour la plupart très connues.

On ne se doutait pas en effet que l'érotisme au cinéma c'était une femme nue (à ce compte-là, le Louvre est le temple même d'Eros), c'était un lit d'hôtel où s'enlace un couple, c'étaient des seins excessifs.

On croyait naïvement que c'était quelque chose d'assez sérieux et de souvent beau, la conjonction d'un moment et d'une volonté, et on espérait que *L'érotisme au cinéma* allait nous apprendre où, quand et comment l'érotisme naissait au cinéma.

On croyait que l'érotisme, c'était une rencontre. La rencontre de quelqu'un, dans un certain état d'esprit, et de quelque chose.

Le cinéma est précisément un art qui décrit des rencontres. De ces rencontres, peut naître, et naît souvent, l'érotisme. Aussi peut-il y avoir des images érotiques des rencontres. Mais Lo Duca semble s'être plu à éviter celles-ci, et en tout cas à éviter de les décrire.

Il y a érotisme lorsque, au début de *Queen Kelly*, le pantalon de Gloria Swanson tombe, parce qu'il tombe à point au milieu d'une situation extraordinairement compliquée (devant une armée à cheval, dans un rayon de soleil, alors que Stroheim regarde la jeune fille de haut, etc.) ou bien lorsque la servante se jette dans le foin à la fin de *Sourires d'une nuit d'été*, parce que le matin se lève, que trois couples se sont entredéchirés et retrouvés pendant la nuit et qu'on a déjà vu la servante dans les bras de sa maîtresse, etc.

Evidemment, le lecteur pourra lui-même avoir des pensées érotiques en regardant la photographie d'un sein. Mais alors, il n'est plus du tout question de cinéma.

L'ensemble des photographies choisies par Lo Duca forme tout juste un abécédaire incomplet du « matériel » de l'érotisme cinématographique, mais on n'y trouve aucun effort pour approcher cet érotisme lui-même. Cet « *érotisme au cinéma* »-là aurait dû s'appeler *Recueil de quelques images osées du cinéma.*

Et l'intérêt d'un tel recueil nous échappe.

POÉSIE

Ni Rimbaud ni Vincent Scotto

POÈTE... VOS PAPIERS !

par Léo Ferré, 208 pages, 580 fr. Ed. La Table Ronde.

CEUX qui ont toujours reproché à Léo Ferré d'écrire des chansons intellectuelles se frottent aujourd'hui les mains : « Je vous le disais bien ! » Quoi ? Que Léo Ferré est plus proche de la poésie que Tino Rossi ? Qu'il a déchiffré Rimbaud avec plus de plai-

→

VOULEZ-VOUS SAVOIR

Ce que la science soviétique réalisera de 1957 à 1960 ?

l'Académicien A. TOPTCHIEV

vous le dit

dans le numéro 107 - Février 1957

de la revue

ÉTUDES SOVIÉTIQUES

Abonnements : C.D.L.P.
142, boulevard Diderot - PARIS (12e)
C.C.P. 4625-39
1 an : 400 francs - 6 mois : 220 francs

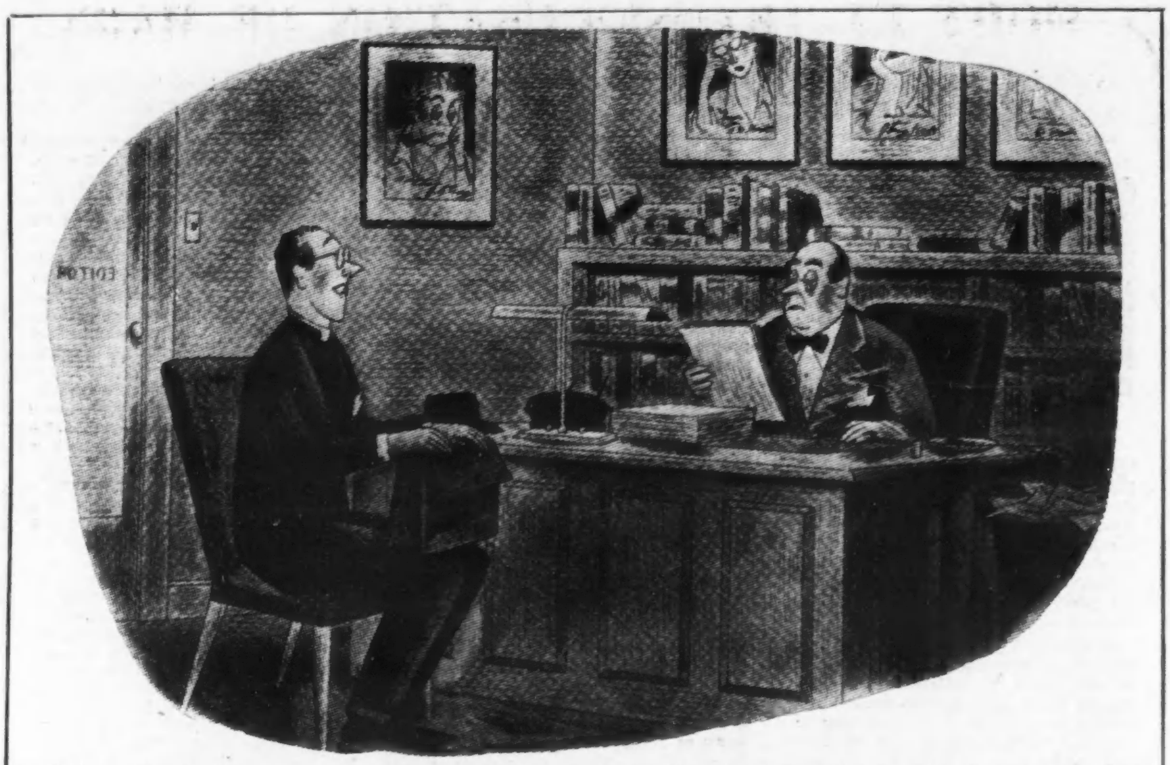
Spécimen gratuit sur demande

CLAUDE MAURIAC

Toutes les Femmes sont fatales

roman

ÉDITIONS ALBIN MICHEL



« Mais je suis sûr, Monsieur, que vous reconnaîtrez que si mon livre peut apporter la paix à une seule âme tourmentée, cela justifie largement le risque qu'il peut y avoir à le publier... »

(New Yorker.)

→

sir que Vincent Scotto ? Toujours est-il que Léo Ferré publie un recueil de poèmes et que ce recueil de poèmes se veut poétique très exactement comme les recueils de Prévert ne le veulent pas. Par son titre, ses interjections, ses sollicitations, il ne permet pas qu'on en doute une minute : l'auteur passe à la poésie et si un uniforme était d'usage, il porterait l'uniforme à boutons rouge sang des poètes. Quitte-t-il pour cela la chanson ? Il la conduit, avec armes et bagages, dans le camp du poème, il traîne le music-hall, Radio-Luxembourg et le cabaret dans le pays de la littérature. Au passage, il eng... la douane : « La poésie contemporaine ne chante plus. Elle rampe. Elle a cependant le privilège de la distinction, elle ne fréquente pas les mots mal famés, elle les ignore », « En France, la poésie est concentrationnaire », « Place à la poésie, hommes traqués ! »

Petites révolutions

Ainsi parle Léo Ferré dans une préface maladroite : appuyée, soulignée, lourde, plaine de haut-parleurs et dans laquelle il veut à tout prix nous faire entendre ce que nous avions compris au bout de trois lignes : à savoir qu'il débarque en poésie et que l'on va voir ce qu'on va voir. Son « j'y suis j'y reste » a quelque chose de provincial. Son irruption fracassante est poussée par un ressort qui a servi cent fois. Et enfin, son anti-bourgeoisie n'est pas de 1956 : de 1880 ou de 1920 ? Léo Ferré sait-il que, depuis un siècle, nous avons assisté à mille petites révolutions avortées qui s'ouvrirent par le même boniment ? Il hurle trop et trop vite sa pensée secrète : s'implanter dans la poésie d'avant-garde. Misère, celle qu'il nous offre est au moins séculaire.

Après

Quant à ses poèmes, on veut bien qu'ils soient autant de fausses notes par rapport à ceux de René Char, de Cocteau ou même d'Eluard. Mais (quel malheur d'avoir tant lu et de venir *après*) nous nous souvenons à point nommé de Germain Nouveau et de Jehan Rictus et trop bien pour aimer les vers de Léo Ferré :

« Syndiqué de la solitude
Museau qui dévore que couic »
« Les canons de chez Krupp comme des cuisses d'ange
Font un galbe métallisé au feu de Dieu »

Léo Ferré dit qu'aujourd'hui, pour réussir, il faut être ou Claudel ou Jean de Letraz, ou incompréhensible ou vulgaire et qu'il faut faire place à la « divine Anarchie », « l'adorable Anarchie ». Encore est-il nécessaire de la faire naître, cette anarchie et d'enfermer au musée le vieux mannequin édenté qu'elle est devenue.

LA CRITIQUE CATÉGORIQUE

IL ne vient pas à l'esprit d'Emile Henriot et d'André Rousseaux, quand ils parlent d'un livre, de s'inquiéter de savoir à qui ils en parlent. Ils ont tort. Les malheureux n'ont qu'un seul souci : la manière d'en parler. Maurice Nadeau et Etiemble commettent la même lourde erreur : ils choisissent les livres et non les lecteurs.

Où se manifeste donc une critique objective, sûre d'elle-même, rationnelle et admirable d'efficacité ? Elle existe.

Ouvrez la revue Livres et Lectures **qui a succédé au fameux abbé Bethleem (décembre dernier). Vous y lirez que Faulkner ne convient qu'aux** « lecteurs avertis et cultivés », **que** Le Commandant Watrin, **d'Armand Lanoux, est réservé aux** « lecteurs mûris », **que** La Grande Ceinture, **de René Fallet, est, sans discussion possible,** « à ignorer », **que la** Correspondance **de Diderot témoigne d'une** « immoralité effrayante ». **Ouvrez la revue** Notes bibliographiques **de décembre également. On vous y apprendra que** Les Adieux, **de F. R. Bastide, sont destinés à des** « adultes cultivés, avertis et de bon jugement » **(la note « à réserver » suit immédiatement, en caractères gras), que** Les Racines du Ciel, **de Romain Gary, constituent un bon livre mais que des** « passages d'un réalisme très cru en restreindront le prêt », **que les pages du** Père, **d'André Perrin,** « demandent quelques redressements ». **Voilà une critique conséquente avec elle-même. Cette note, relative aux** Soldats inconnus, **de Linna Vaïnö, le montre admirablement :** « Pour adultes avertis, masculins surtout (vocabulaire très militaire). » **Et non moins cette autre, concernant** Qui j'ose aimer, **de Hervé Bazin :** « Ce livre ne peut trouver place dans la Bibliothèque pour tous. »

La catégorie est toujours ce qui permet au catégorique de s'exprimer le mieux. Organe de la Ligue féminine d'Action catholique, « Notes bibliographiques » **utilise les catégories suivantes : ouvrages portant l'imprimatur : « à déconseiller », « à réserver », « livres demandant une mise au point ».** « Livres et Lectures » **procède par sommations subtiles :** « lecteurs mûris », « très mûris », « adultes », « pour tous », « à ignorer », « lecteurs avertis ».

Que faut-il avoir fait pour être « mûri » et pour être « très mûri » ? Qu'est-ce qu'un homme averti ? (est-il sûr que ce soit celui qui en vaut deux ?). Questions dangereuses. Aussi, ces deux revues ne vont pas jusqu'à éclairer sur ce point.

ROMANS

Le marasme idéatif

LE CHASSEUR CAPTIF

par Gabriel Véraldi. Ed. Gallimard, 270 pages, 590 francs.

MARC LESCAUT, jeune et beau romancier, 3 millions en banque, une voiture longue comme un autobus, intelligent comme six, s'ennuie : parbleu, il réussit tout ce qu'il entreprend. Les femmes lui tombent toutes rôties dans les bras, il a tout vu, pensé, compris. « *Le monde est fou. La seule sagesse est de chasser le plaisir dans les forêts de l'absurde* ». Marc se désespère au milieu de ses feux d'artifice.

Survient l'ami Franz Haffner, du genre arriviste, qui lui déclare : « *Tu représentes un capital de mots et d'idées. Je te l'achète.* » Tenté par l'action, Marc poursuit cependant ses massacres dans le clan des femmes. « *Maintenant que j'avais des trophées de biche, de lionne et de gazelle, il ne resterait bientôt plus que l'hippopotame et le caïman femelle* ». Sophie précède Juliette, June suit Cécile (d'ailleurs légitime) etc...

Mais il y a Isolde, jeune Allemande d'une quelconque dynastie de l'acier, incroyablement belle et que Marc, plus mufle que jamais, s'empresse de violer (à peu de chose près). Marc se sent marqué, lié, retenu, pris au piège. Il passe quelques semaines à découvrir le sens du mot amour, autant à comprendre qu'aimer c'est souffrir, un peu plus à essayer le voyage, les femmes, la rupture, l'alcool et divers ingrédients pour chasser ce sentiment révolutionnaire, échoue et finalement vole dans les bras de sa blonde. Tout porte à croire qu'il l'épousera, lui fera des enfants et deviendra un bon millionnaire comme tout le monde.

Dernière phrase : « *Il y avait dans une nuit semblable à celles de tous les temps, ces deux cœurs qui vivaient l'un pour l'autre* ». C'est du Delly. Et si l'on remplace Marc et Isolde par un prince et une princesse, si on retire au vocabulaire de Véraldi les mots « absolu », « Europe », « néant », « science », « art », « littérature , « Occident » dont il se gagarise et constelle chacune de ses pages, on obtient aussi du Delly.

Véraldi, Prix Fémina récent, veut montrer qu'il n'en est rien et qu'il dispose d'une solide culture ; aussi cite-t-il Heine, Gide, Kant, Jaspers et émaille-t-il son livre de phrases telles que : « *Quelque chose comme le marasme idéatif de l'âge critique* », « *prendre un stimulant de la fonction lipopoiëtique* », « *ma condition de chien de la meute de Pavlov* » : c'est du mauvais Huxley ou, si l'on veut, du Paul Bourget au goût du jour. C'est primaire, ennuyeux, appliqué. Véraldi n'a rien à dire et le dit brillamment. En combien de temps un tel roman se fabrique-t-il ? Trois, cinq, huit jours ? Vingt lits, trente citations et le tour est joué.

HISTOIRE

La vie et la mort

« LE MYSTÈRE ÉTRUSQUE »

par Raymond Bloch - Ed. : Club Français du Livre - 256 p. 580 fr.

L'HISTOIRE des Etrusques est l'histoire d'un mystère. Mystère des origines : asiatiques ou italiennes ? La controverse qui commence avec Hérodote se poursuit encore. Mystère de l'écriture dont on sait déchiffrer l'alphabet, directement dérivé de l'alphabet grec, mais dont on ne peut saisir le sens, faute de posséder le relais d'une langue voisine déjà connue, ou d'une inscription bilingue assez longue.

Mystère d'une religion dont les rites semblent accompagner tous les actes de la vie quotidienne, dicter tous les actes politiques, et dont Rome victorieuse accueillit les dieux dans son Panthéon. Mystère enfin de la fortune de ce petit peuple toscan qui faillit réaliser à son bénéfice, avant Rome et contre elle, l'unité de la péninsule. M. Raymond Bloch fait d'abord l'inventaire des points d'interrogation.

Or tant d'énigmes, loin de décourager l'intérêt, semblent ajouter à la faveur dont jouit l'étude des Etrusques. Le sourire de l'Apollon de Veies est en passe de devenir aussi classique que celui de la Joconde. L'étruscologie est une mode. Sans doute faut-il en chercher la raison dans le fait que notre conception de ce peuple mal connu, assez amoureux de la vie pour n'être soucieux que de l'outre-tombe est tributaire des restes d'un art funéraire d'une originalité pleine de grandeur et de raffinement sensuel, des collections extraordinaires d'objets trouvés dans ces hypogées humides aux murs couverts de fresques auxquelles D. H. Lawrence trouvait « un pouvoir d'obsession ».

ESSAIS

Injuste comme la postérité

HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

par P.-H. Simon.
2 volumes Ed. Armand Colin.
Chaque volume : 224 p. et 300 fr.

IL n'est sans doute pas de tentative plus risquée que celle d'écrire une histoire de la littérature contemporaine. A moins de se contenter d'un catalogue, il faut porter des jugements. Non des jugements sur une œuvre, mais sur la place qu'elle occupe. L'histoire n'ayant pas encore confirmé de telles opinions, on doit les élaborer tout seul et il faut être sûr de soi. M.

Georges A. Rubissow
Les Clés de la Vie
Un livre révélateur :
★ *parce qu'il résume une sagesse millénaire.*
★ *parce qu'il tire de l'époque une leçon d'efficience pour la lutte quotidienne.*
★ *Parce que la science ouvre des perspectives sur le bonheur.*
1 volume 780 fr.
JULLIARD

P.-H. Simon a bien senti que la critique trouverait toujours un moyen de discuter ses choix, puisqu'il a tenté de se mettre à l'abri en annonçant, dès l'introduction, son parti pris d'être injuste ». Il n'y aurait rien eu à dire s'il n'avait ajouté : « Injuste comme la postérité. »

La seule critique sérieuse qu'on puisse donc lui adresser, c'est de n'avoir pas été fidèle à son propos. Pour ceux des écrivains sur lesquels la postérité ne s'est pas encore prononcée, notre irritation devant certains de ses jugements doit se taire ou ne s'exprimer que pour lui dire que nous ne sommes pas d'accord sur l'avenir. Il paraît, en effet, peu probable que la postérité mette, comme M. P.-H. Simon, Maxence van der Meersch sur le même plan que Louis Guilloux, qu'elle accorde de l'importance à l'œuvre romanesque d'André Maurois et qu'elle ne précipite pas dans un profond oubli les gracieusetés de M. Abel Hermant, dont l'examen tient tant de place dans l'ouvrage de M. P.-H. Simon.

Mais nous sommes plus sûrs que M. P.-H. Simon est dans l'erreur quand il se trompe précisément sur le jugement de la postérité. Peut-être est-elle injuste quand elle ne tient plus guère compte de Paul Bourget et qu'elle considère *L'Etape* seulement comme un monstrueux témoignage de l'égoïsme, de l'étroitesse et de la cruauté d'une certaine bourgeoisie. M. P.-H. Simon aurait le droit de le regretter et de traiter cet écrivain et son œuvre avec autant de considération s'il ne parlait que selon son goût. Mais non s'il se réfère, comme il le prétend, au jugement de la postérité, puisque c'est, dans ce cas, notre jugement aussi bien que le sien qui le constitue.

L'auteur trouve quelques formules heureuses pour égratigner des écrivains qu'il n'aime pas. Celle-ci, sur Jean Cocteau, est excellente quand il dit de son talent qu'il est *« toujours égal à lui-même, mais toujours un peu trop pareil à celui des autres »*.

★

MORT ET TRANSFIGURATION DE MARX

SANS doute faut-il ne pas être marxiste et loger dans un couvent comme J.-Y. Calvez pour écrire une des meilleures présentations de « la pensée de Karl Marx » publiées à ce jour en France (1).

Ceux qui vivent « dans le siècle » n'ont guère le temps : ils exploitent le marxisme dans un domaine limité de la culture comme Naville, Guérin ou Goldmann et ce travail les accapare tout entiers. Ou bien ce sont des « marxistes militants » dévorés par la polémique. Ceux-là sont des fidèles. Ils défendent Marx sans l'avoir lu. Ils détournent la tête quand on ouvre la porte du tabernacle.

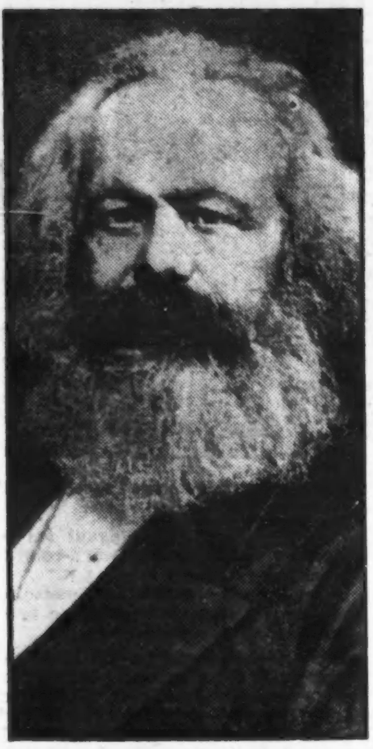
Calvez, en somme, célèbre la « messe noire » du marxisme et force le lecteur à regarder en face la tête barbue et géniale du « grand fondateur » tel qu'il fut : prisonnier des idéologies de son temps et de son « horreur sympathique » pour Hegel. Il applique à Marx la méthode marxiste.

Pour raconter l'odyssée d'une conscience, Calvez cherche à retrouver le fil mental conducteur qui unit entre elles les périodes diverses de la vie de Marx. C'est qu'à la différence d'Henri Lefebvre, il n'oppose pas le « jeune Marx » au « vieux Marx ». Pour lui, l'homme est en possession de sa pensée dès le célèbre « Manuscrit de 1844 ».

Or, tout le monde sait que la critique de la religion précède celle de la philosophie, de la société et de l'économie, que l'image de l'homme enchaîné par des dieux qu'il a lui-même créés précède celle de l'ouvrier prisonnier d'une société dont il a forgé les barreaux malgré lui.

Cet enchaînement conduit Marx à sonder le monde qui l'entoure et à lui demander la solution du problème. Ce monde, c'est l'Angleterre du XIX[e] siècle avec ses bagnes pour ouvriers. On ne peut, assure-t-il, restituer à l'homme sa liberté sans briser par la violence la propriété privée des moyens de production.

Ainsi, l'homme, à travers l'œuvre de Marx, part à la recherche de son existence perdue.



KARL MARX
Faut-il brûler Kafka ?

Le mythe de l'avenir

Il y a quelques années « Action » demandait : « Faut-il brûler Kafka ? » Il fallait bien, en bonne logique « dialectique », qu'il fût responsable de l' « univers concentrationnaire » nazi puisqu'il l'avait pressenti. Oui, responsable comme Boukharine l'était des fautes de Staline puisqu'il les avait dénoncées.

Marx serait-il donc, de la même façon, responsable de l'univers concentrationnaire stalinien, de la déportation des peuples, de l'antisémitisme, de la terreur et de la torture, des exterminations et de l'oppression, en un mot d'un quart de siècle de tyrannie ? Calvez répond par l'affirmative.

C'est qu'il existe chez Marx deux images de l'histoire: l'une annonce la fin des temps avec la fin du capitalisme et ouvre la terre promise. L'autre, « matérialiste », ne peut donner un terme à l'esclavage qu'elle dénonce. Calvez peut alors se demander: l'abolition de « l'aliénation » économique met-elle un terme au malheur humain ?

Trente ans de terreur stalinienne permettent de se demander si la grande catastrophe de la philosophie marxiste ne vient pas de ce qu'elle s'est « incarnée dans un seul pays sous-développé par surcroît ! » Trotsky déjà prophétisait la mort d'une révolution qui ne se voulait plus universelle. En se réduisant « sur ses minima » la pensée marxiste n'est-elle pas devenue une idéologie comme les autres, c'est-à-dire un instrument de domination et de conservation ? Le stalinisme fut, au moins autant que la religion, un « opium pour le peuple » : il enchaînait les hommes au mythe de l'avenir comme le capitalisme les enchaînait au passé.

Il est vraisemblable, pense Calvez, que la plupart des analyses économiques de Marx sont toujours fondées, mais le problème est plus vaste encore ; ou bien le monde n'a pas changé depuis Marx et sa philosophie est absurde parce que le monde entier devrait être marxiste, ou bien les cadres de notre pensée ont été si profondément modifiés depuis cent ans qu'on ne peut plus retrouver le marxisme qu'au terme d'une opération magique. Tout le monde évoque l'ectoplasme, mais ce fantôme porte avec lui le plus grand espoir bafoué que l'homme ait jamais connu. Ne conviendrait-il pas — comme le livre de Calvez nous y invite — de chercher les fondements d'un nouvel humanisme révolutionnaire ? Ne faut-il pas donner à la révolution une philosophie qui entreprenne avec Marx ce que Marx fit avec Hégel ?

Jean DUVIGNAUD.

(1) *La Pensée de Karl Marx*, par Jean-Yves Calvez, « Collection Esprit ». Le Seuil, éditeur. I vol. 664 pages, 1.500 fr.

Vin et vertu

L'OMBRE DU DINOSAURE

par Arthur Koestler. Ed. Calmann-Lévy. 267 pages. 765 francs.

RECUEILLIR en volume des textes de circonstance ne peut se faire avec un plein succès que si ces textes ont quelques points communs, marquent le cheminement d'une pensée, l'approche ou l'approfondissement d'un même thème. C'est ce qui justifiait la variété apparente des textes réunis dans *Le Yogi et le Commissaire*. Koestler y montrait une préoccupation constante de démystification, au lendemain d'une guerre qui avait créé ou renforcé tant de mythes.

Cette unité profonde n'est plus sensible dans le dernier recueil publié par Kostler, *L'Ombre du Dinosaure*. On ne peut donc pas juger le livre dans son entier, mais ses parties : certaines sont brillantes, d'autres frappantes par une justesse qui s'impose, d'autres, il faut le dire, ne semblent ni nécessaires ni même distrayantes.

Il s'agit surtout d'articles destinés à être lus aussi vite qu'ils ont, sans doute, été écrits. Et cette rapidité, qui permet de belles réussites dans la description, est cause d'échecs assez sévères dans l'analyse. Quand Koestler parle de l'Angleterre travailliste (*Pays vertueux et morne*), il gagne. Mais quand il veut analyser — et non plus décrire — la situation de la France (*Pays de Pain et de Vin*), il perd, car les prémisses de son analyse sont hâtives et fausses.

On s'étonne, en particulier, d'affirmations de ce genre : « *Différente en cela de l'Angleterre, la France est sortie de la guerre avec une économie organiquement intacte et essentiellement saine. Contrairement à l'Allemagne ou à l'Italie dont les tragédies suivent le mouvement classique de la défaite, la France est dans le camp des vainqueurs... Pour parler crûment, les Français semblent n'avoir aucune excuse pour l'effroyable pétrin où ils se sont fourrés.* »

Une économie « organiquement intacte » ? Peut-on le dire d'un pays qui n'avait plus une voie de communication intacte, par exemple ? Et cette économie n'était sans doute « essentiellement saine » ni en 1948, date à laquelle fut écrit l'article, ni même sans doute dix ans plus tôt, avant la guerre.

Quant à la responsabilité historique que les peuples assument pour le « pétrin où ils se sont fourrés », cela est sans doute vrai mais si c'est vrai, cela ne peut l'être que pour tous les peuples et toutes les situations et ce serait, dans ce cas, une curieuse « excuse » que de se trouver, comme l'Allemagne, par exemple, dans le camp des vaincus. On sait que ce n'est pas là ce que Koestler a voulu dire, mais, parlant trop vite, c'est pourtant ce qu'il dit.

ARTS

A chacun son sacré

LES CRÉATEURS ET LE SACRÉ

Par Camille Bourniquel et Jean Guichard-Meili. 236 pages, 12 hors-texte, Ed. du Cerf - 900 francs.

MALGRE le titre, ce n'est pas un livre de sociologie. Mais le mot *sacré* est à prendre ici dans un sens finalement plus voisin de celui — large et obsessionnel — que lui donnent les sociologues que de celui que lui ont infligé, à la légère, divers polémistes de la querelle de l' « art sacré ». Ce recueil de témoignages de peintres (Delacroix, Corot, Redon, Van Gogh, Rouault, Kandinsky, Bazaine, Manessier, etc.) prend par un tout autre bout la fameuse querelle et, dans une certaine mesure, la liquide.

Il montre jusqu'à l'insistance que la préoccupation du sacré est intérieure à tout art moderne, c'est-à-dire à tout art qui se met en question. Partant de zéro, se cherchant un moyen d'expression qui lui appartienne en propre, l'artiste ne peut pas ne pas interroger du même coup ce qui tient au mystère de l'homme. Il heurte le destin, il tente quelque chose qui regarde le destin.

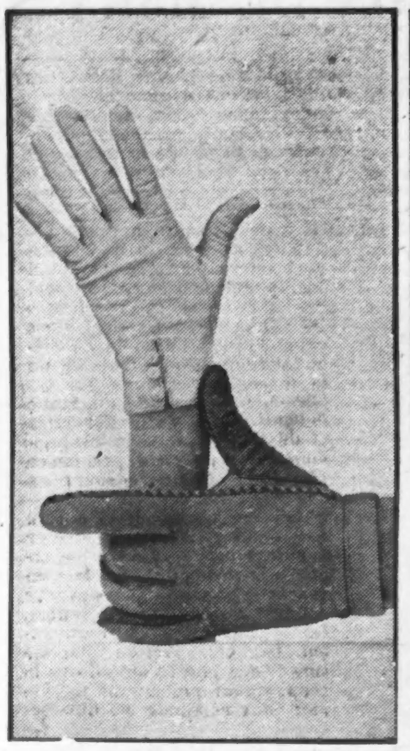
Ici, au lieu de parler de la création, on laisse parler les créateurs. Au lieu d'être sollicités, les artistes avouent. « *J'échappe au factice, j'entre dans la nature* », écrit Gauguin ; « *L'homme est un petit monde pour soi... C'est pourquoi il faut se détourner de la nature* »... écrit Paul Sérusier. Et Matisse : « *Le créateur n'est-il pas lui-même la nature ?* » Tel est leur « sacré ». Un combat contre la nature, une marche vers la liberté, le désir vital de franchir une limite. Il peut être donc une désacralisation, du moins dans ses premiers moments. Et il n'est pas nécessairement religieux.

Dans leur préface, les auteurs de cette anthologie définissent l'art actuel comme une crise d'individualisme jumelée à une phase de déclin des mythes collectifs. A chaque peintre son mythe, à chaque peintre son sacré.

SERGE GROUSSARD
Demain est là
La préfiguration de ce qui nous attend, dans tous les domaines de la Science, au cours du prochain quart de siècle ; les hommes dont l'action esquisse l'application de ces progrès techniques à notre vie matérielle : tels sont les deux sujets de ce livre aussi important que passionnant.
Une étude de la Science de demain ne pouvait être mieux éclairée que par les portraits de certains hommes d'aujourd'hui : des prix Nobel comme Waksman ou Rabi, des "self-made men" comme le général Sarnoff, de grands syndicalistes comme Reuther ou de grands patrons comme Sikorsky, des magnats de l'industrie comme Du Pont ou des chercheurs cachés comme M. Trombe.
Pour mener à bien un pareil livre, il fallait un esprit aussi curieux que clair, une vision aussi aiguë qu'ordonnée au service d'un véritable écrivain. Il fallait SERGE GROUSSARD.
1 Volume - 436 pages - 16 planches hors-texte - 990 Francs
nrf

CALMANN LÉVY
LA LIGNE DROITE
par YVES GIBEAU
Un hymne à la vie !
A. WURMSER

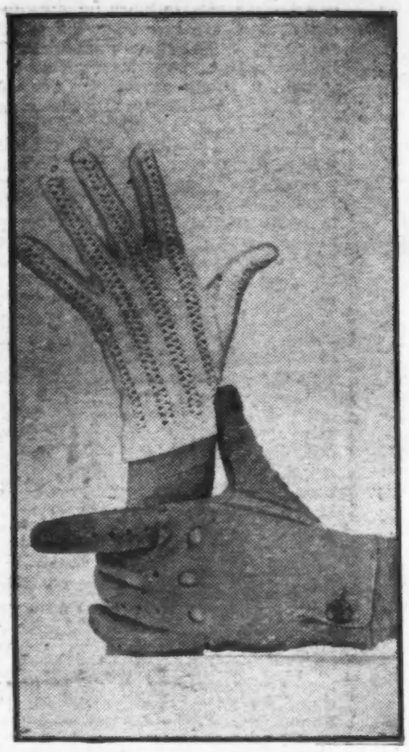
UNE PAGE AU FÉMININ



Tenue de ville (Balmain et Bouchet)

Tenue de campagne (Pascal et Romoli)

Tenue de soirée (Pascal et Monty)



Tenue sport (Bouchet et Romoli) (1)

ARTS MÉNAGERS

L'aspirateur fait la vaisselle

PARCE qu'il aime les mains jolies et soignées, un Français de 48 ans, Pierre-Louis Marre, vient de mettre au point un robot qui porte un peu son nom : le Marobo. Cet animal permet de vaquer à tous les travaux ménagers et à bien d'autres encore. avec un minimum de manipulation.

Les premiers travaux de M. Marre — 48 ans, l'œil vif, le cheveu en brosse, et l'accent de l'Aveyron dont il est originaire — furent plus modestes : ils aboutirent aux fameux ongles artificiels en matière plastique « Plastilac » qui s'adaptent sur un ongle cassé.

Mais les plus jolies mains du monde s'abîment comme les autres lorsqu'elles épluchent les légumes, et font la vaisselle, la lessive ou les chaussures. M. Marre se mit à l'ouvrage : après quatre ans et demi de recherches, la mise au point d'un prototype et dix-huit mois d'essais sur les premiers modèles construits en série, le Marobo vient de faire son entrée dans le monde des appareils ménagers.

Moteur indépendant

Le principe en est simple : l'élément moteur de la machine est indépendant. Il se fixe au mur par trois crochets. Et il est équipé d'un flexible métallique.

Ce flexible est relié au mécanisme d'une cuve qui sert, suivant les besoins, au lavage du linge, ou à celui de la vaisselle.

Une « prise » spéciale d'accessoires adaptée au flexible permet de brancher sur le moteur :

- Une brosse à récurer les casseroles (sans mettre les mains à l'eau). N'importe quel moulin à café. Un batteur à œufs. Un éplucheur à légumes classique. Une brosse à chassures. Un porte-outils (perceuse, ponceuse, etc.).

Montés sur un petit chariot, le moteur et son flexible peuvent être transformés en aspirateur ou en cireuse.

Si l'on ajoute au flexible une rallonge, on peut encore utiliser cet appareil comme lustreur pour les carrosseries de voiture.

Et les premiers amateurs ont poussé plus loin l'imagination : un paysan s'en sert pour baratter son beurre, un rhumatisant a branché au bout du flexible un vibro-masseur.

Pas de stand

Le Marobo ne se vend évidemment pas pour une bouchée de pain.

165.000 fr... cela représente beaucoup de séances chez une manucure ! Mais, cumulant plusieurs machines, il n'est — relativement — pas cher, et 18 mois de crédit sont consentis.

Dans cette somme sont compris :

- Le moteur (36 cm. × 23 cm. × 21 cm.) qui peut être dissimulé dans un placard ou un élément de rangement. Puissance 1/4 de CV. Marche sur courant de secteur asynchrone monophasé 110-220.
- La machine, cuve à lessive et vaisselle en émail vitrifié contenant 85 litres d'eau (peut laver six kilos de linge sec). Cette machine possède un chauffage à gaz intégré et une électro-pompe de refoulement pour la vidange.
- La corbeille de rangement pour le lavage de la vaisselle.
- La prise d'accessoires.
- La brosse dure en couronne pour le nettoyage des casseroles.

Malheureusement, faute d'avoir pu trouver un stand — car ils sont tous retenus de longue date — M. Marre ne pourra pas exposer sa machine au Salon des Arts Ménagers.

GANTS

A cause du roquefort

JANVIER : mois blanc : février : mois des gants.

L'industrie des gants est prospère. Tout le monde se plaît à reconnaître la suprématie de la ganterie de peau française. Chaque année un peu plus de huit millions de paires de gants de peau, dont 30 % vendues à l'exportation, sont fabriquées en France.

Parallèlement la ganterie de tissu façonne quatre millions de paires dont 6 % sont exportées.

Les centres de fabrication

Les deux cent dix-neuf entreprises de ganterie de peau se répartissent en cinq centres dont les principaux sont : Millau, Grenoble et Saint-Junien.

- *A Millau,* soixante-dix-huit ateliers transforment en gants les peaux d'agneaux élevés sur les causses du Rouergue. La proximité des célèbres caves de Roquefort est considérée comme étant la raison initiale des installations gantières de Millau.

Le lait des brebis pour le fromage, les peaux d'agneaux pour les gants, Roquefort et Millau s'entraident mutuellement.

- *A Grenoble,* quarante-huit ateliers fabriquent des gants fins. Les chevreaux des Alpes à la peau particulièrement souple ont incité les habitants de la région à fabriquer les premiers gants. Les chevreaux ont peu à peu disparu mais Grenoble est resté l'un des trois grands centres gantiers de France.
- *Saint-Junien* se flatte de fabriquer les plus belles qualités de gants : les gants de luxe, ceux que l'on ne trouve que dans les boutiques de couturiers et les magasins de grande classe. Ses soixante-dix entreprises rivalisent avec celles de Grenoble en ce qui concerne le gant habillé.

Les vingt-cinq entreprises de ganterie de tissu se répartissent dans la région lyonnaise, l'Oise, la Sarthe et Paris, mais les gantiers de Grenoble et de Millau façonnent accessoirement eux aussi des gants de tissu.

Ces derniers sont du reste en train de gagner leurs quartiers de noblesse puisque les grands couturiers eux-mêmes en ont demandé pour leur collection de printemps aux ateliers de luxe de Saint-Junien.

La fabrication du gant

- LES PEAUSSERIES : Le chamois glacé ou suédé, l'agneau tanné, l'agneau-velours, le veau-velours et plus rarement l'autruche, sont les peausseries utilisées dans la fabrication des gants.

Traitées chez des peaussiers très spécialisés, teintes et travaillées, les peaux de différentes provenances sont ensuite remises aux gantiers.

- LA CRÉATION DES MODÈLES :

La mode, en ce qui concerne les gants, si elle est moins changeante que pour les robes, varie néanmoins.

Les modélistes pour gants proposent leurs créations aux entreprises qui les emploient, soit sous forme de dessins grandeur nature, soit, lorsque le modèle est plus difficile à réaliser, sous forme de « maquette » en tissu.

- LA COUPE : Avant d'être coupées les peausseries sont humidifiées et étirées. Cette opération est indispensable pour éviter que le gant ne se déforme une fois porté. Plus une peau est belle, plus elle peut être étirée, plus le gant est souple et adhère parfaitement à la main.

Les peaux ainsi traitées sont coupées en usine d'après des gabarits correspondant aux différents modèles et pointures.

Les pointures se calculent en « pouces », ancienne mesure française qui fait 2 centimètres et demi (le tour de la main mesuré à la base des phalanges lorsque les doigts sont à demi repliés détermine la pointure).

- COUTURE : Suivant les modèles et la qualité des peaux, les gants sont cousus de façon différente. Couture brosse intérieure, couture « piqué anglais » sur le dessus des doigts, cousu main, ou clos sellier (dessus cousu main, intérieur machine pour plus de solidité).

Dans les régions gantières, le travail de couture est le plus souvent exécuté par des ouvrières à domicile.

Les dessus de crochet sont aussi l'ouvrage des ouvrières à domicile, quelquefois paysannes, qui crochètent tout en gardant leurs vaches.

- LES FINITIONS : Rabat des poignets, pose d'élastiques, boutonnières, boutons, toutes les finitions sont faites en usine.

Certaines broderies sont confiées aux ouvrières à domicile, d'autres à des brodeurs spécialisés.

- LE DRESSAGE : Ce travail correspond à un repassage du gant une fois celui-ci terminé. Enfilé sur une main chauffante électrique, le gant est mis en forme avant d'être livré aux détaillants.

L'exportation

Nos plus grands clients étrangers sont par ordre d'importance :

- Les Etats-Unis qui nous achètent annuellement neuf cent mille paires de gants environ.

(1) *Pascal*, 28, avenue Montaigne — *Bouchet*, 48, rue Cambon — *Jack Romoli*, 38, avenue Victor-Hugo — *Monty*, 23, avenue Victor-Hugo.

Pour vous, Madame
élégance confort
AVEC LA FAMEUSE
ROBE DE CHAMBRE CANDLEWICK
CRÉÉ PAR

CHAUDE et MOELLEUSE
LAVABLE
IRRÉTRÉCISSABLE
INFROISSABLE
NE SE REPASSE PAS
Tailles 40 à 48 5700 fr.
Cerise - Bleu Paon - Gris
Pêche - Banane - Parme
SE FAIT POUR ENFANTS
vous la porterez en toutes saisons
EN VENTE
DANS VOTRE GRAND MAGASIN FAVORI
au bon marché
MAISON A. BOUCICAUT - PARIS

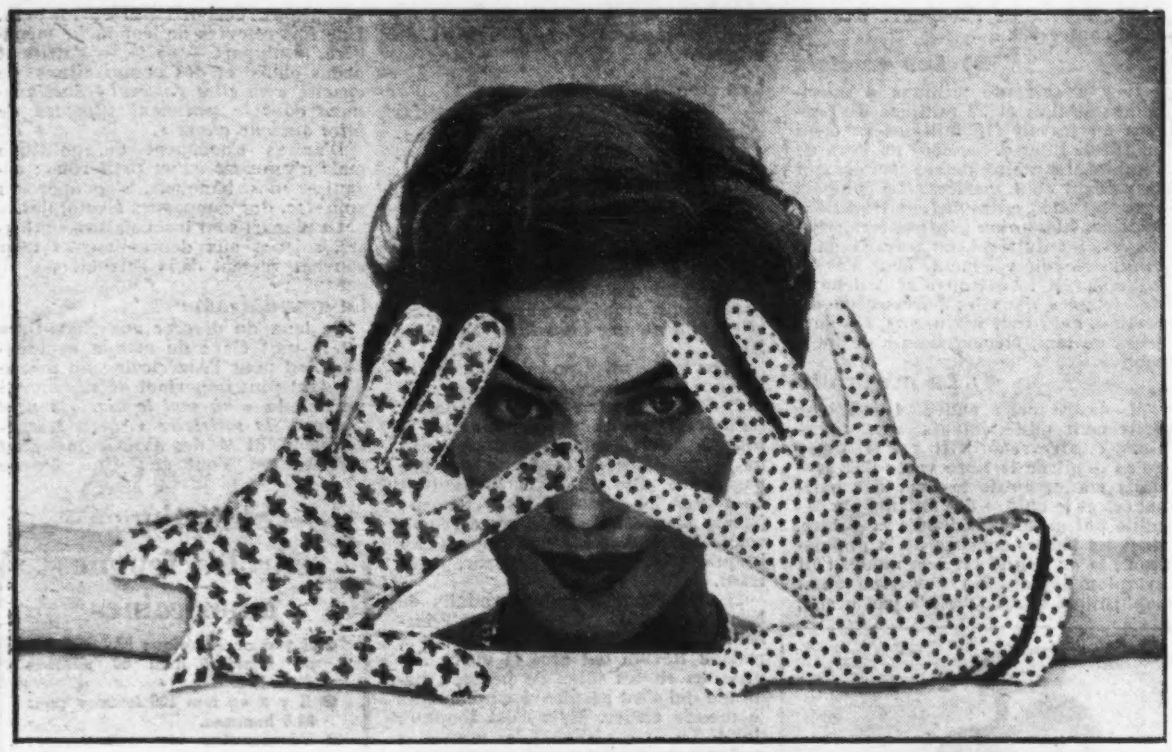
Plus de couches à laver

...et une meilleure hygiène pour bébé : voilà les raisons du succès de la BAMBINETTE. Petite poche hygiénique garnie d'un produit très absorbant (BAMBINOSE), la BAMBINETTE supprime le contact irritant du linge mouillé et les lavages fastidieux, et protège la literie si l'enfant, même grand, n'est pas propre la nuit. Adoptée par les principales Pouponnières et Maisons d'enfants, LA BAMBINETTE est en vente dans les Pharmacies et Grands Magasins. LA BAMBINETTE, 31-33, rue de la Ferme, NEUILLY-sur-SEINE (Seine).

Communiqué.

Galatée
73, RUE DE PASSY
La boutique du Shopping
CARDIGANS et PULLS
Laine - Orlon - Cashmere
Les dernières créations en
CHEMISIERS
et toujours tous les
TIMWEAR
Galatée

UNE PAGE AU FÉMININ



Filex en fleurs (Galeries Lafayette)
Filex étoilé (Printemps)

Les Américaines affectionnent particulièrement les gants de peau de très belle qualité et les modèles travaillés. Certains gants du soir, longs et brodés, sortis d'une entreprise de Saint-Junien, sont vendus à New-York au prix de 50 à 100 dollars la paire (35.000 fr. au cours du change officiel...).

- La Suisse vient ensuite avec cinq cent mille paires par an.
- La Belgique importe elle aussi cent cinquante mille paires de gants français.
- Le Canada, la Suède, l'Angleterre nous achètent respectivement : cent vingt à cent trente mille paires de gants annuellement.

La mode

La mode des chaussures de couleur, assorties aux gants, a rendu la vie des détaillants difficile, car elle entraine des stocks importants, qu'ils constituent pour la plus grande part en 6 1/2 et 6 3/4, tailles courantes en France.

Il n'y a pas trois bonnes manières d'acheter des gants : il y en a deux.

Ou de très belle qualité, c'est-à-dire résistants, se salissant bien, se nettoyant bien, ne se lustrant pas, ne se décousant pas... mais se perdant comme les autres.

Ou bon marché... à condition d'en changer souvent.

Le gant défraichi, d'où qu'il vienne, est misérable. Et un gant frais, même modeste, rajeunit une tenue moins fraiche.

Le gant blanc doit être impeccable... et n'arrange pas les mains trop grandes.

Le gant de couleur doit être surtout rigoureusement assorti à ce qu'il accompagne, vêtements ou accessoires, ou trancher franchement.

Les gants d'usage sont beaucoup plus confortables quand ils ont « la fourchette ».

Chevreau brodé et chevreau festonné (Pascal et Bouchet).

MADAME EXPRESS a trouvé cette semaine une paire de gants courts en chevreau glacé. Très simples, ils existent en toutes les couleurs, gainent bien la main. A 1.100 fr., ils ne sont vraiment pas chers. Franck et Fils, rue de Passy.

RECETTE

Foie de veau minute

1 *tranche de foie de veau, pas trop mince, par personne. — Beurre. — Sel et poivre. — Un peu d'ail (facultatif, mais bien meilleur...) — Vinaigre.*

● Faire fondre un morceau de beurre dans la poêle ● Y faire dorer les tranches de foie ● Une fois dorées des deux côtés, mettre l'ail haché très fin, du sel, assez de poivre ● Couvrir quelques instants de façon à cuire l'ail et le foie ● Ranger vos tranches sur le plat de service chaud ● Déglacer la poêle avec du vinaigre de vin (quelques cuillerées à soupe ou 1/2 verre selon le nombre de personnes) ● Faire faire un bouillon et arroser vos tranches, consommer aussitôt.

(Si l'on n'a pas mis d'ail, saupoudrer de persil haché, une fois le vinaigre mis dans le plat).

FEMMES

La femme américaine est-elle en panne ?

*A*U *début de ce siècle, la femme américaine est partie en flèche à la conquête de ses droits civils et de l'égalité totale avec l'homme. Elle était la pionnière du monde contemporain, l'avenir lui semblait tout ouvert, et sans limites ce qu'elle pouvait exiger d'elle, des autres et de la vie : il n'y aurait pas dans l'univers entier de femme plus libre et plus indépendante que la femme américaine.*

Aujourd'hui, plus de cinquante ans après, bien des résultats ont été obtenus ; pourtant l'Américaine semble inquiète et moins sûre d'elle-même : chacune de ses conquêtes — comme le droit au travail, le confort matériel — a fait surgir des problèmes qu'elle ne soupçonnait pas et qu'elle ne voit plus comment résoudre — déséquilibre conjugal, matérialisme.

Troublée, inquiète, elle s'arrête un peu de l'avant pour se demander si elle est toujours sur la bonne route.

C'est à cette préoccupation — les conflits de la femme américaine et particulièrement de la mère au travail — que le plus grand magazine américain, Life, consacre un numéro spécial. Ce document est remarquable par sa précision, sa franchise, et l'attitude qu'il révèle : les Américains parlent de « la femme américaine » comme ailleurs on parle des « réalisations du régime », avec sérieux, souci d'objectivité, constant désir d'amélioration. Lorsque l'évolution de « la femme américaine » traverse une crise, c'est en effet la société des Etats-Unis qui se sent tout entière en jeu.

Nous avons ci-dessous résumé pour vous l'essentiel du numéro de Life qui, en 210 photos et quatre grands articles, présente la femme américaine.

Les réalisations

1) La santé

De son passé de pionnière, l'Américaine a conservé le goût de la vie en plein air et des sports. Et grâce à la propagation des méthodes d'hygiène et au développement des servi-

→

Habiller un sol, un escalier ?
Du classique, du moderne ?
Du linoléum, du bulgomme, du caoutchouc en tapis et dallages, des plastiques divers ?

Consultez :

PARIS-RUBBER
111, rue Lemercier (17e) - MAR. 32-79
Conseils et devis gratuits
PRIX SPECIAUX AUX LECTEURS DE «L'EXPRESS»

Lorenzo
CHEMISIER
l'élégance italienne à PARIS
Soldes limités
Lorenzo
43, r. de Rennes - PARIS - LIT 84-30
Place St. GERMAIN DES PRÉS

ces médicaux, sa bonne santé naturelle progresse constamment. La durée moyenne de la vie est de 61 ans pour les femmes nées en 1925 (trois ans de plus que pour les hommes du même âge) et de 74 ans pour les filles qui naissent aujourd'hui.

2) *Les études*

Il y a chez la femme américaine une tradition de l'éducation, contraire à celle des autres pays, qui vient de l'époque où l'on bâtissait la nation : l'homme attelé à des travaux de défrichage, c'était à la femme qu'il revenait de faire des études, et c'était à l'épouse et non au mari que s'adressaient automatiquement les commerçants, les facteurs, les gendarmes. De cette position de supériorité il demeure aujourd'hui l'idée que les femmes sont capables de faire tout ce que fait l'homme : diriger une ferme, une banque, un magasin, une école, ou même gouverner un Etat *s'il le faut*. Et que c'est uniquement dans l'intérêt de la famille qu'elles acceptent de demeurer à la maison. La moyenne de temps que la femme consacre à ses études est toujours légèrement supérieure à celle de l'homme : 10,7 années contre 9,9.

3) *Les emplois*

Il y a soixante millions d'Américaines adultes et 22 millions de femmes au travail (16 millions et demi en 1950). Elles détiennent un tiers de l'emploi. La moitié de ces femmes qui travaillent sont mariées. La plupart exercent encore des métiers traditionnellement féminins : infirmières, vendeuses, institutrices, ou travaux dans l'industrie du vêtement. Mais l'éventail s'élargit : on trouve actuellement des femmes dans les bureaux de direction, elles sont ingénieurs, conducteurs de taxi, mécaniciennes de locomotive.

4) *La maternité*

Il naîtra cette année 4 millions deux cent mille enfants aux Etats-Unis, chiffre record. Il est à noter qu'en dépit de la libre vente des produits contraceptifs le taux des naissances et le chiffre des enfants par famille ont augmenté, depuis la guerre, dans les hautes couches de la population ; la maternité est à la mode. Fait symptomatique : un magazine aussi sophistiqué que *Vogue* n'a pas hésité, dernièrement, à mettre sur sa couverture la photo d'une femme et de son bébé.

Les problèmes nouveaux

La beauté

● LA RÉALISATION : Dans le monde entier les Américaines sont réputées pour leur apparence physique, « *ce qui ne désigne pas seulement l'attrait que donnent un aspect soigné, frais, impeccable, un maquillage bien choisi, l'habile dissimulation de ses défauts et un maintien qui révèle qu'on s'attend à être regardée avec approbation à la fois en tant que femme et en tant qu'être humain* » (Margaret Mead).

Dans cette mise en valeur de sa personne l'Américaine est aidée :

1) Par l'industrie de l'habillement. La haute confection américaine est la première du monde. Recopiant aussitôt les modèles de la haute couture parisienne, elle met à la disposition de toutes les femmes des vêtements jeunes, bien coupés, sans cesse renouvelés, depuis 4.000 francs (robe d'été) jusqu'à 15.000, 20.000 (tailleur, manteau).

2) Par l'industrie des produits de beauté. C'est en Amérique qu'Elizabeth Arden, Helena Rubinstein, la maison Revlon ont créé la vogue des produits et des soins de beauté ; habitude qui s'est ensuite répandue dans le monde entier. Mais c'est toujours des U.S.A. que viennent les nouvelles techniques, les dernières créations en vernis, poudre, rouge.

● LE PROBLÈME : Le souci de son apparence physique n'est plus un plaisir pour la femme américaine, mais une obsession. Elle renouvelle constamment sa garde-robe. Elle dépense une fortune en produits et soins de beauté. Cette année le « budget pour la défense de sa beauté » est de 960 milliards de francs, soit le double de celui que l'Italie consacre à sa défense nationale (1).

Le confort

● LA RÉALISATION : Un extraordinaire bataillon de machines et de robots se trouve mis au service de la ménagère américaine, afin de lui épargner temps et travail. Cet outillage déjà considérable se perfectionne et s'augmente tous les ans. On étudie par exemple une nouvelle distribution du logement : le bloc cuisine serait au centre de l'appartement, séparé de chaque pièce non par un mur mais par un bar-comptoir et un rideau amovible ; ce qui permettrait à la femme de faire ou de surveiller la cuisine tout en se trouvant avec ses enfants, son mari, ses amis, ou dans sa chambre. Une forte ventilation prendrait soin des odeurs.

● LE PROBLÈME : La multiplication des machines crée la multiplication des tâches et une nouvelle forme d'esclavage.

Le désir de posséder ces objets tant vantés, symboles mondiaux de la réussite américaine, est devenu une passion : le matérialisme. Pour obtenir tout de suite pick-up, télévisions, voitures, utilisant le crédit largement ouvert, les Américains s'endettent pour des dizaines d'années. Et c'est la plupart du temps la femme qui est responsable de ces achats et d'une situation économique difficile, génératrice d'anxiété.

Le temps libre

● LA RÉALISATION : Le perfectionnement des appareils ménagers, l'organisation des garderies, des écoles, la propagation des méthodes pour faire rationnellement le ménage et la cuisine, la présentation des mets déjà tout préparés, l'invention de tissus qui ne se repassent plus, de produits qui nettoient tout seuls, et aussi l'éducation des hommes à partager les travaux du ménage, on dirait que les Etats-Unis tout entiers n'ont qu'une préoccupation : délivrer au maximum les femmes du soin fastidieux de la maison.

● LE PROBLÈME : Que va faire la femme de ce gain de temps et d'énergie que tout le monde s'emploie à lui fournir ? On espérait qu'elle allait l'employer non plus seulement à exercer une influence — ce que font les femmes de tous les pays — mais à prendre aussi les commandes dans tous les grands domaines de la pensée : arts, politique, religion, philosophie, morale.

Malheureusement, à part quelques exceptions, cela n'a pas été le cas. Une fois relevées de leur tâche ménagère, la plupart — 65 % — s'affilient à des clubs et des organisations de charité « *où elles s'agitent frénétiquement dans le sentiment illusoire de faire quelque chose* ».

D'autres s'occupent de politique mais n'y jouent qu'un petit rôle : organiser des banquets, s'occuper du courrier, des campagnes électorales.

La plupart sont insatisfaites, anxieuses, sujettes aux dépressions et trop souvent versent dans l'alcoolisme.

Le grand drame

Le taux du divorce aux Etats-Unis est le plus élevé du monde occidental. C'est pour l'Américaine un drame d'autant plus important qu'elle a créé un monde « *où seul le mariage peut vraiment la satisfaire* », écrit Margaret Mead. 81 % des Américaines sont mariées ou l'ont été. Une femme seule, célibataire, veuve ou divorcée, est un objet de compassion et de léger mépris.

En cela, la femme américaine n'est peut-être pas si différente des femmes françaises qui, au concours organisé par le magazine *Elle*, ont mis, la semaine dernière, en tête des joies de la femme : « *Etre heureuse en ménage* ».

L'Américaine n'est pas heureuse en ménage. Interrogés, psychiatres et psychanalystes considèrent qu'il faut imputer l'origine du conflit au travail de la femme. L'Américaine qui travaille, qui rapporte un salaire égal ou parfois supérieur à celui de son mari, assume souvent une attitude masculine. Au psychiatre consulté, elle se plaint de ne plus trouver d'appui chez son mari, il boit, il n'est pas « vraiment un homme ». A son tour le mari accuse sa femme de tout vouloir diriger, de négliger ménage et enfants, de n'être plus « vraiment une femme ». Bientôt c'est le divorce pour « cruauté ».

La grande ethnologue américaine, Margaret Mead, qui écrit le principal article de *Life*, voit les racines du drame dans « *l'installation* » : Américains et Américaines ne « *vivent plus aux frontières* ». Ils ont fait de la « maison » le but, l'objectif de leurs activités ; la maison est devenue la place non seulement de la femme mais aussi de l'homme.

La femme américaine se destinait aux plus hautes tâches ; afin de les accomplir elle n'a eu de cesse qu'elle n'ait mis en place une organisation efficace qui la délivre des tâches traditionnelles qui rendent la femme esclave. Or aujourd'hui, une partie du trajet accompli, elle s'arrête en chemin : avant tout préoccupée de confort affectif et matériel, elle se replie sur elle-même.

Mais à la fin de ce bilan critique et plutôt négatif, *Life* rassure ses lecteurs en affirmant que la position unique que la femme américaine a conquise, par son élan et son énergie, au sein de la société où elle vit, demeure un exemple pour les femmes du monde contemporain.

(1) La Française dépense en produits de beauté 29 milliards par an pour une population féminine quatre fois moins importante. Soit sept fois moins que l'Américaine.

Statistiques sur les femmes américaines

- Il y a en Amérique 83.2 millions de femmes, dont 60 millions d'adultes.
- Il y a en tout 100 femmes pour 98.6 hommes.
- L'Américaine moyenne mesure 1 m 75, pèse 61 kilos, a les cheveux bruns, les yeux bleus, 62 cm 5 de tour de taille, 85 cms de buste et 90 cm de hanches. Elle pèse 5 kilos de moins qu'il y a trente ans.
- L'âge moyen où se marie l'Américaine est 20.2 ans.
- L'Américaine a en moyenne 2.03 enfants. Le nombre de femmes avec trois enfants ou plus a doublé en vingt ans.
- 2.3 % des Américaines adultes sont divorcées. Pourcentage six fois supérieur à celui de 1890.
- Le salaire moyen de l'Américaine est de 545.200 francs par an. Celui de l'homme est de 1.420.000 francs.
- Aujourd'hui, l'âge moyen de l'Américaine est de 39 ans. En 1900, il était juste au-dessus de 25 ans.
- Plus les revenus d'un Américain sont élevés, plus le tour de taille de sa femme est mince.

Je n'en serais pas là, Maman si...

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage**, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire**, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :
- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...Et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

BADOIT chaque jour...
bonnes dents toujours !

GRATUIT
Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________
ADRESSE ____________
____

ELVINGER 2425

LE FONDS D'UNE DISCOTHÈQUE

Nous avons publié la semaine dernière une première liste des meilleurs enregistrements (solistes - instruments et chants, concertos et musique de chambre) mis en vente en France en 1956. Voici celle des disques de musique religieuse, orchestre (symphonique et de chambre), d'opéra et d'opéra-comique. Les enregistrements marqués d'un astérisque sont plus anciens : nous les signalons parce qu'ils ne nous paraissent pas avoir été égalés depuis.

MUSIQUE RELIGIEUSE - ORATORIO

Compositeurs	Œuvres	Interprétation	Disques
J. S. BACH	Passion selon saint Matthieu.	Orch. de Leipzig, Thomas.	Oiseau-Lyre
	Passion selon saint Jean.	Orch. de Leipzig, G. Ramin.	Archiv-Produktion
	Oratorio de Noël et les trois premières Cantates.	Orch. de Berlin, Lehmann.	Archiv-Produktion
	Magnificat.	Orch. Pro Arte, dir K. Redel.	Erato
BEETHOVEN	Missa Solemnis.	Orch. Phil. de Berlin, Böhm.	Deutsche Grammophon
BRAHMS	Requiem allemand.	Chœurs, Orch. de Berlin, dir. F. Lehmann.	Deutsche Grammophon
M. A. CHARPENTIER	* Te Deum et Marche de Triomphe. Requiem.	Soli, chœur. Orch. dir. Martini.	Erato
HAYDN	La Création.	Chœur et Orch. de Berlin, dir. I. Markewitch.	Deutsche Grammophon
JOSQUIN DES PRES	Miserere et la Messe Manchicourt.	Chœur St Eustache, dir. R. P. Martin.	Boite à Musique
MESSIAEN	Petites Liturgies de la présence divine.	Soli, chœur, orch. dir. M. Couraud.	Ducretet-Thomson
MOZART	* Messe N° 16 « Couronnement ».	Chœur, orch. Markewitch.	Deutsche Grammophon
	« Grand-Messe » ut min.	Chœur, orch. Vienne, dir. Moralt.	Philips
	« Messe de Requiem ».	Chœurs, orch. dir. B. Walter.	Philips
PALESTRINA	2 Messes.	Chanteurs de St - Eustache dir. R.P. Martin.	Erato
PERGOLESE	Stabat Mater.	Orch. Vienne, dir. Rossi.	Amadeo
POULENC	Stabat Mater.	Chœur, orch. dir. Frémaux.	Vega
VERDI	Requiem.	Schwarzkopf, chœur orch. Scala, Sabata.	Columbia

ORCHESTRE (symphonique ou de chambre)

J. S. BACH	*Quatre Suites pour orchestre.	Orch. Pro Arte Munich, dir. K. Redel.	Ducretet
	Offrande Musicale, arrangement Munchinger.	Orch. chambre Stuttgart, dir. Munchinger.	Decca
BARTOK	* Concerto pour orchestre.	Orch. Minneapolis, Dorati.	Mercury
BEETHOVEN	*Symphonies N°s 1 et 2.	NBC, dir. Toscanini.	RCA
	* Symphonie N° 3 « Héroïque ».	Phil. Vienne, Furtwaengler.	Voix de son Maitre
	* Symphonie N° 5.	Phil. Vienne Furtwaengler.	Voix de son Maitre
	Symphonie N° 7.	Phil. Berlin, dir. van Kempen.	Philips
	Symphonie N° 9 avec chœur.	Orch. Bayreuth, Furtwaengler.	Voix de son Maitre
BOULEZ ET...	Boulez : Le Marteau sans maitre. Nono : Incontri. Stockhausen : Kontrapunkte Webern : Symphonie pour orchestre de chambre.	Ens. instrum., dir. Boulez (coll. Concerts du Domaine Musical).	Vega
BRITTEN	Variations et Fugue sur un thème de Purcell	Reybaz (récit.). Philharmonia, Markewitch.	Columbia
BRAHMS	Les 4 Symphonies.	Phil. New York, dir. B. Walter.	Philips
	Ouverture Tragique Ouverture Académique et Concerto violon, violoncelle.	Phil. New York, dir. B. Walter. »	
BRUCKNER ET...	Symphonie N° 4 Romantique. Wagner : Siegfried Idyll.	Phil. Vienne, d. Knappersbusch	Decca
CHOSTAKOVITCH	Symphonie N° 10.	Phil. New York, Mitropoulos.	Philips
DEBUSSY ET...	* La Mer et Iberia.	NBC, dir. Toscanini.	RCA
	Prélude à l'Après-midi d'un Faune et Ravel, Dukas, Falla.	Concert Guido Cantelli.	Voix de son Maitre
DUKAS	L'Apprenti Sorcier et Debussy, Falla, Ravel.	Conc. Cantelli.	Voix de son Maitre
DVORAK	* Symphonie N° 5 « Nouveau Monde ».	NBC, dir. Toscanini.	RCA
DUTILLEUX	Symphonie.	Orch. Opéra, dir. Derveaux.	Vega
FALLA	Le Tricorne (3 Danses).	Concert G. Cantelli.	Voix de son Maitre
FRANCK	* Symphonie en ré min.	Orch. du Conservatoire, dir. Münch.	Decca
HAYDN	Symphonies N°s 44 et 85 (La Reine).	Orch. Symphon. Vienne, Sacher.	Philips
	Symphonies N°s 88 et 101 (L'Horloge).	Phil. Vienne, Munchinger.	Decca
HINDEMITH	Mathis le Peintre et Concert pr cordes et cuivre.	Orch. Philadelphie, Ormandy.	Philips
HONEGGER	Symphonie N° 5 di tre re et Roussel, Ravel.	Orch. Boston, dir. Münch.	RCA
LISZT	Les Préludes	Phil. Vienne, Furtwaengler.	Voix de son Maitre

Compositeurs	Œuvres	Interprétation	Disques
MAHLER	*Symphonie N° 1 (Titan).	Phil. New York, dir. B. Walter.	Philips
MENDELSSOHN	Symphonie N° 3 Ecossaise et Réformation N° 5.	Phil. New York, Mitropoulos.	Philips
	Symphonies N° 4 Italienne et N° 5.	NBC, dir. A. Toscanini.	RCA
MOZART	Symphonies N°s 29 et 41.	Orch. Rias, dir. Fricsay.	Deutsche Grammophon
	*Symphonies N°s 34 et 38.	Phil. Berlin, dir. Markewitch.	Deutsche Grammophon
	*Symphonies N°s 35 et 40.	Phil. New York, dir. B. Walter.	Philips
	Divertimento N° 15. Cordes et deux cors.	Octuor de Vienne.	Decca
	Sérénade N° 13. Pte Musique de Nuit et Ode funèbre, Ouvertures, Danses Allemandes.	Phil. New York, dir. B. Walter.	Philips
MOUSSORGSKY	Tableaux d'une Exposition (arrangement Ravel).	NBC, dir. A. Toscanini.	RCA
PROKOFIEV	Amour des 3 Oranges et Suite Seythe.	Orch. National Markewitch.	Columbia
RAVEL	Daphnis et Chloé (Intégral).	Chorale Shaw, orch. Boston, dir. Münch.	RCA
SAINT-SAENS	Symphonie pour orgue et orch.	Orch. Conservatoire, dir. A. Cluytens.	Columbia
SATIE	Gymnopédies	Golschmann.	Capitol
SAUGUET	Les Forains.	Lamoureux, Sauguet.	Philips
SCHOENBERG	Cinq Pièces pour orchestre op. 16	Orch. Chicago, dir. Kubelik.	Voix de son Maitre
SCHUBERT ET...	8° Symphonie Mendelssohn : N° 4.	Orch. National, Markewitch.	Columbia
	9° Symphonie en ut majeur.	Phil. New York, dir B. Walter.	Philips
SCHUMANN	Symphonie N° 1, Printemps.	Orch. Boston, dir. Münch.	Voix de son Maitre
	Symphonie N° 4.	Phil. Berlin, dir. Furtwaengler.	Deustche Grammophon
RICHARD STRAUSS	Don Juan et Till Eulenspiegel.	Phil. Vienne, Furtwaengler.	Voix de son Maitre
STRAWINSKY	Oiseau de Feu (Intégral).	Orch. Suisse Romande, dir. Ansermet.	Decca
TCHAIKOVSKY	Symphonie N° 5.	Orch. Londres, dir. Rodzinsky.	Vega
	* Symphonie N° 6.	Phil. Berlin, dir. Markewitch.	Deutsche Grammophon

OPERA - OPERA-COMIQUE

BARTOK	Château de Barbe-Bleue.	Dir. Süsskind.	Bartok
BEETHOVEN	* Fidelio.	Chœur, orch. Phil. Vienne, Furtwaengler.	Voix de son Maitre
BIZET	* Carmen.	J. Miche, R. Jobin, Angelici, dir. Cluytens.	Columbia
BORODINE	Prince Igor.	Orch. Belgrade, dir. Danon.	Decca
GLINKA	Ivan Soussanine.	Opéra de Belgrade.	Decca
MOZART	Cos' fan Tutte.	Schwarzkopff, Panerai, Simoneau, orch. Phil. dir. Karajan.	Columbia
	Don Juan.	Danco, Gueden, Dermota, Siepi, orch. Phil. Vienne, dir. Josef Kripps.	Decca
	La Flûte enchantée.	Rita Streich, Stader, Fischer Dieskau, Greindl, orch. Rias, dir. Fricsay.	Deutsche Grammophon
	Les Noces de Figaro.	Gueden, Danco, Siepi, Coven. Chœur et orch. Phil. Vienne, dir. Kleiber.	Decca
MONTEVERDI	L'Orfeo.	Soli, chœurs, orch. de chambre, dir. A. Wenzinger.	Archiv.
MOUSSORGSKY	Khovantchina.	Opéra de Belgrade, dir. Baranovitch.	Decca
SAINT-SAENS	Samson et Dalila (réédition).	Luccioni, Bouvier, Cabanel, dir. Fourestier.	Pathé
RICHARD STRAUSS	* Rosenkavalier.	Jurinac, Gueden, Weber, Poel. Orch. Phil. Vienne, chœur dir. E. Kleiber.	Decca
	Ariane à Naxos.	Schwarzkopf, Seefried, Schock, dir. Karajan.	Columbia
STRAWINSKY	Œdipus Rex.	Pears, Mödl, Rohn, Krebs, récitant : Cocteau. Chœur. Orch. Radio Cologne, dir. Strawinsky.	Philips
VERDI	* Rigoletto. * Othello.	Gueden, Simonetto, Monaco, Tebaldi, Protti. Orch. Rome, dir. Erede.	Decca Decca
WAGNER	Crépuscule des Dieux.	Flagstadt, orch. Fjeldstad.	Decca
	* Tristan et Isolde.	Flagstadt, Fischer Dieskau Orch Philharmonia, dir. Furtwaengler.	Voix de son Maitre
	Walkyrie.	Mödl, Klose, Suthaus, Frick, Phil. Vienne, Furtwaengler.	Voix de son Maitre

L'Express *publiera prochainement une sélection des meilleurs enregistrements de musique de jazz, de danse et de variétés.*

CONCERTO
DISQUES
ELECTROPHONES
126, rue de Courcelles
Paris - 17e Car. 12-55

GAI-Z-ET CONTENTS

par François MAURIAC de l'Académie française

LA satisfaction des vainqueurs du premier secteur, de quoi est-elle faite ? Qu'est-ce donc qui la nourrit ? J'écarte le plaisir viscéral d'avoir gagné. Je fais l'honneur à ces messieurs de leur prêter cette pensée que leur victoire concerne le pays et qu'elle témoigne qu'il se porte bien.

Car la bonne santé politique, n'est-ce pas ? c'est la modération et la fuite des extrêmes. Nos grands confrères assurent que tout l'honneur en revient à M. Frédéric-Dupont, l'organisateur de la victoire, le Carnot du premier secteur ! Pour l'élu, que je n'ai point le plaisir de connaître, j'ignore quel est son apport personnel au bagage d'idées que la France doit à la collaboration de MM. Duchet, Frédéric-Dupont et Antoine Pinay. Ces idées sont au pouvoir. J'imagine donc que se réjouir du scrutin de dimanche, c'est approuver la politique qui se poursuit en Algérie depuis un an. Mais je souhaiterais que ceux qui se réjouissent et qui se congratulent nous le disent en termes clairs.

OR voici ce que nous apprenons de leur bouche même : M. Guy Mollet est assuré d'obtenir l'adhésion de sa majorité sur trois points :

1. Pas d'ingérence de l'O.N.U.
2. Pas d'indépendance algérienne.
3. Pas de retour en arrière ni même de *statu quo*.

Bref, conclut le « Figaro », « un accord sur des principes négatifs, mais rien pour construire l'avenir ».

RIEN pour construire l'avenir : cela dit tout. Cette négation qui gouverne nous a coûté déjà l'Indochine. Depuis un an, nous la voyons à l'œuvre en Algérie. C'est cette négation qui a triomphé dans le premier secteur. Est-ce elle que vous applaudissez ? Car il ne fait pas de doute que les électeurs parisiens ont su ce qu'ils approuvaient et je demeure, quant à moi, persuadé que l'approbation eût été la même en province.

QUE notre décadence soit liée à ce refus de bouger, nous le croyons ici. Car il ne s'agit même pas d'un refus de comprendre. Ne remuer ni pied ni patte, se concentrer sur ce qu'on tient, sur la pelote qu'on a faite, en profitant quelquefois des malheurs de la patrie, voilà le comportement d'une certaine espèce. Ce qui lui importe, c'est que le danger communiste n'existe plus. Ah ! le peuple hongrois n'aura pas souffert pour rien. La merveille, aux yeux de ces gens, est que la classe ouvrière ne risque plus d'être rejointe par aucune fraction de la gauche ! cela est exclu désormais, les vieux staliniens du parti communiste français s'étant décidément révélés inamovibles. Les jeux sont faits. Que le ciel soit béni ! il n'y aura pas de Front populaire !

ON va donc pouvoir continuer à ne pas bouger. L'ennemi, c'est le mouvement : le mouvement, mais non les réflexes. L'arrestation des leaders du F.L.N. en était un, émané d'organismes locaux, et ne témoignait d'aucune volonté constructive, non plus que le coup de Suez, réflexe aussi, mais qui relevait du plan national — ainsi les nations déclinantes font encore les gestes de cette puissance dont elles ne détiennent plus que l'ombre.

J'admire qu'un public, épris d'immobilité, ait généralement approuvé ces agitations qui, en effet, ne témoignaient d'aucune volonté de changement, qui étaient bien plutôt le signe du parti pris de ne pas changer.

SI je me trompe, si c'est une pensée politique qui a triomphé dimanche dans le premier secteur de Paris, quelle est-elle et comment la définir ? Je le demande à ceux de mes confrères de la grande presse que la défaite du « mendésisme » a tant réjouis. Qu'ils veuillent bien tenter l'effort d'analyser pour leurs lecteurs la joie qu'ils ont ressentie. Elle est noble, cette joie, ils n'ont pas à en rougir, s'ils sont persuadés que M. Julien Tardieu va aider ce pauvre M. Mollet à dégager devant l'Assemblée une ligne de conduite pour l'Algérie, et s'il doit devenir une des têtes pensantes d'un parti où elles n'abondent pas. Elle est basse, au contraire, et elle est une misérable joie si elle ne se nourrit que du spectacle d'un adversaire divisé et impuissant : cette gauche qui a atteint à ce degré d'humiliation dont je doute que l'histoire de la République offre un autre exemple. Quel autre gouvernement socialiste a jamais assumé la politique de la droite la plus butée, et l'a fait ouvertement comme celui-ci, sans aucune vergogne, sans même l'excuse d'une chance possible dans aucun ordre ?

CAR il n'y en a aucune et le président du Conseil le sait, et ceux qui se réjouissent si bruyamment du succès de la droite dans le premier secteur le savent aussi. Ou alors qu'ils nous expliquent ce qu'ils espèrent.

VOUS criez victoire ? Nous voulons savoir de votre bouche s'il s'agit pour vous d'une victoire de la France. Dites-nous le comment et le pourquoi de cette victoire.

Je vous défie bien de le faire. Vous avez barré la route à ceux que vous redoutiez parce qu'ils voulaient créer les conditions d'une communauté franco-musulmane en Afrique du Nord et que cela ne se fût pas accompli sans déranger beaucoup de gens. Avant même toute critique de leurs idées, le seul fait qu'ils eussent des idées vous les rendait d'ailleurs haïssables.

Quelle pensée constructive avez-vous jamais eue vous-mêmes, sinon la mobilisation à l'état endémique ? Dès que la mobilisation ne comporte pas de terme, qu'elle s'installe, qu'elle passe de l'ordre des moyens à l'ordre des fins, qu'elle entre dans le fonctionnement régulier de la chose publique, elle ne constitue pas une politique, elle en manifeste l'absence. Cinq cent mille jeunes Français remplacent les idées que vous êtes incapables d'avoir et celles des hommes que vous avez écartés.

F. M.

(Copyright « L'Express »)

de Bonaparte à Nasser
L'EGYPTE en mouvement
PAR J. et S. LACOUTURE
Collection " Esprit "
AU SEUIL

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, PARIS-VIIIe. Tél. : ELY. 86-61

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Abonnements (1 an)
France, Union française : 3.000 francs.
Etranger : 3.500 francs.

PAR AVION
3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administration, publicité, vente :
37, Champs-Elysées, PARIS-VIIIe. Tél. BAL. 19-68.
Administrateur : J.-F. Coblence.

Les tests de « l'Express » vous ont intéressé ?
Si vous voulez en savoir davantage...
Demandez la brochure gratuite offerte par la
Sté FRANÇAISE DE PSYCHOTECHNIQUE
117, rue Réaumur - PARIS (2e)
« Comment sélectionner et orienter votre personnel »
Examen individuel sur rendez-vous - CEN. 87-37

TEST

Avez-vous l'intelligence des mots ?

VOICI trois contes. Vous devez rechercher pour chacune de ces histoires les titres que vous pourriez leur donner. Vous vous efforcerez de trouver le plus grand nombre possible de titres qui soient à la fois parlants et adaptés aux sujets. (Les titres doivent naturellement différer entre eux soit par les termes utilisés soit par les idées.) Vous disposerez pour chaque conte d'environ trois minutes (lecture du texte comprise).

⁂

1. — Un vieil homme achevait sa récolte de betteraves. Seule une grosse betterave solidement plantée dans le sol lui résista. Il appela sa femme : la grand-mère vint et se mit à tirer derrière son mari : la betterave ne céda pas. Leur petite-fille essaya de les aider... peine perdue. L'homme appela son chien, le chien tira le jupon de la petite fille : ils tirèrent tous les quatre en file : rien n'y fit. L'homme appela son chat, le chat se mit à tirer la queue du chien, qui tirait le jupon de la petite fille, qui tirait le tablier de la grand-mère, qui tirait les bretelles du grand-père, qui tirait les feuilles de la betterave... rien ne vint. Enfin, une petite souris de bonne volonté se mit à tirer la queue du chat et à cet effort supplémentaire la betterave céda. Une magnifique betterave à trois grosses racines.

⁂

2. — Un homme riche vivait chez lui en solitaire. Il ne pensait qu'à agrandir ses propriétés, à exploiter ses voisins, à jouer des tours à ses semblables. Chacun dans la petite ville redoutait ses visites. Seule une pauvre femme et sa fille le recevaient volontiers, le retenaient chez elles pour bavarder avec lui et l'invitaient à venir les voir. Chacun leur conseillait de se méfier. On leur disait : « Voyez comme cet homme est avare : il a un beau pommier de Chine au milieu de son jardin, personne au village n'a jamais goûté de ses pommes. » Or un jour les deux femmes reçurent un cageot : il contenait de merveilleuses pommes d'or. Elles devinèrent qui leur envoyait ces pommes. Les voisins s'assemblèrent et demandèrent aux vieilles femmes ce qu'elles avaient fait pour recevoir un tel cadeau d'un tel homme. « Rien, dirent-elles, nous lui avons donné notre confiance et notre amitié. »

⁂

3. — Deux jeunes gens, garçon et fille, des enfants presque, décidèrent de fuir leur famille, la la société qui les séparait et ne comprenait pas leur amour. Ils décidèrent de vivre dans une cabane de garde-forestier en pleine forêt. Ils s'installèrent joyeusement d'abord. Mais au bout de peu de jours les travaux domestiques pénibles rebutèrent la jeune fille. Demeurer à l'affût de bêtes sauvages ennuya le jeune garçon. Ils s'arrêtèrent l'un contre l'autre, ils se boudèrent. La forêt commença à leur faire peur. La nuit, ils croyaient entendre les bêtes féroces, le jour apercevoir des maraudeurs. Leur esprit s'égara. Ils se disputèrent. Ils se battirent. Enfin, dans un sursaut, ils décidèrent de rentrer chez eux et de se plier aux lois que leur imposait la société.

Résultats

Ce test est une épreuve d'intelligence et d'imagination verbale. Si vous avez trouvé quatre ou plus de quatre titres en moyenne par conte : vous êtes capable de comprendre rapidement le sens d'une communication verbale, d'en extraire et d'en retenir toutes les informations. Vous avez surtout une imagination vive, qui vous permet de passer rapidement d'une signification à une autre ; d'un point de vue à un autre ; du plan concret des faits au plan du symbole, de l'idée, de l'association de pensée. En bref, votre imagination est souple et productive.